

NOTES

D'UN

VOYAGE AU BRÉSIL

PAR

WALTHÈRE DE SELYS-LONGCHAMPS

EXTRAIT DE LA REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES

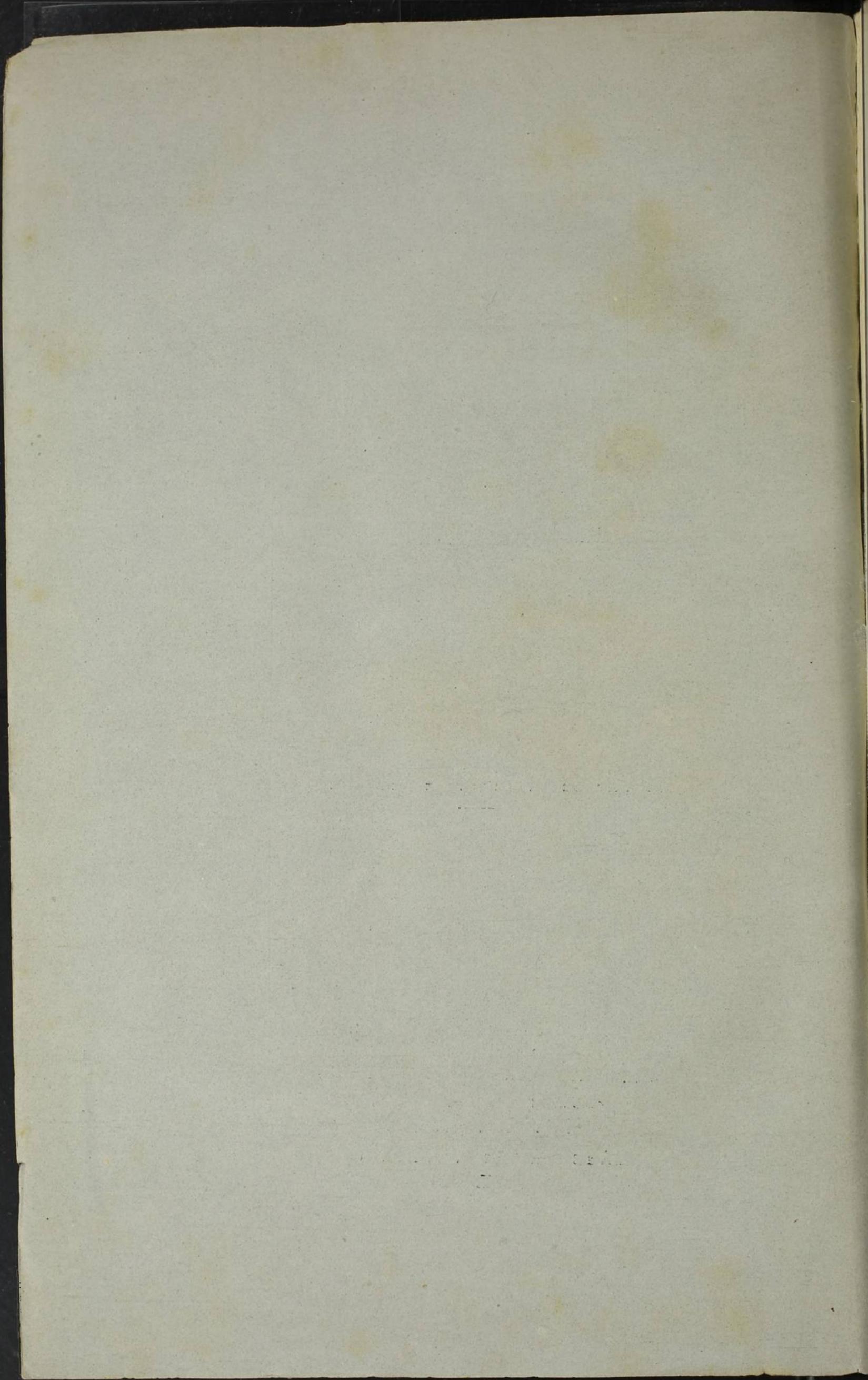
Librairie C. MUQUARDT

MERZBACH & FALK, ÉDITEURS

RUE DE LA RÉGENCE, 45

MÊME MAISON A LEIPZIG

1875



NOTES

D'UN

VOYAGE AU BRÉSIL

BRUXELLES
Typographie de M^{ue} Weissenbruch
IMPRIMEUR DU ROI
45, rue du Poinçon, 45

NOTES

D'UN

VOYAGE AU BRÉSIL

PAR

WALTHÈRE DE SELYS-LONGCHAMPS

EXTRAIT DE LA REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES

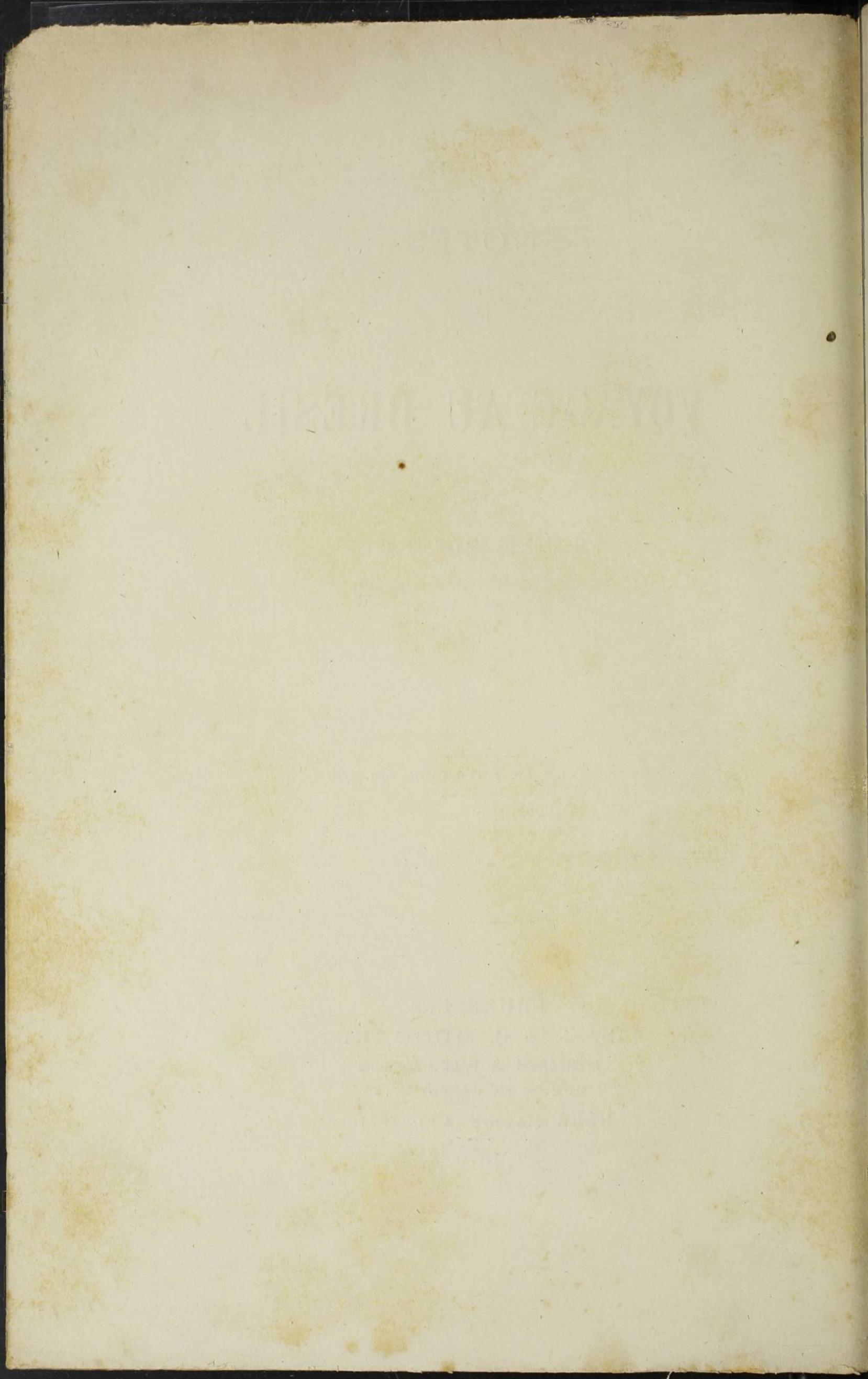
Librairie C. MUQUARDT

MERZBACH & FALK, ÉDITEURS

RUE DE LA RÉGENCE, 45

MÊME MAISON A LEIPZIG

1875



RIO DE JANEIRO

Rio de Janeiro, mercredi, 31 juillet.

... Nous voici au terme de notre traversée. Je suis presque étonné d'être arrivé déjà et pourtant il me semble être parti depuis un siècle. Jusqu'ici j'ai à peine eu l'impression d'être hors de chez moi : ce bateau, sur lequel j'avais passé de plain-pied à Anvers, au milieu d'un entourage belge, était pour moi comme un prolongement du sol natal ; c'est seulement au moment de débarquer que je commence à éprouver le sentiment exact de mon éloignement. — La pleine mer m'a paru bien moins imposante que la mer vue du rivage. Ce cercle uniforme, où le regard ne trouve aucun point de repère, d'où toute perspective est absente, fatigue l'œil par sa monotonie et le trompe par sa régularité ; son immensité apparaît mesquine et bornée, et l'esprit n'y peut découvrir la moindre ébauche de l'infini ; il n'y rencontre que l'image de l'isolement. Tout au plus les voiles muettes et clair-semées qui, de

¹ Ces notes sont détachées, généralement sous leur forme primitive, soit de mon carnet de poche, soit surtout de mes lettres à mon père pendant la rapide excursion que j'ai faite au Brésil en 1872, en compagnie de mes amis Ed. Van Beneden et Cam. Van Volxem. Le premier était chargé, comme on sait, d'une mission scientifique par le gouvernement belge ; mais, en raison du cadre et de la nature de la *Revue*, j'ai pris le parti de laisser complètement de côté les détails de science pure. W. S.

loin en loin, surgissent et s'effacent à l'horizon, font-elles penser aux fantômes fugitifs qui parcourent le royaume des ombres. Il est rare qu'un navire passe à portée de la voix ou des signaux et puisse ainsi nous montrer qu'il porte des êtres vivants. Le mortel silence qui règne dans ces espaces vides où ne se répercute aucun son, où seul retentit quelquefois le cri strident d'un oiseau fourvoyé, en livrant nos oreilles sans défense à tous les bruits vulgaires de notre ménage flottant, me semble bien mieux fait pour disposer l'âme à l'assoupissement qu'à la méditation. Même quand le vent, soulevant de tous côtés les vagues impétueuses, lance l'une contre l'autre des montagnes liquides qui s'entre-choquent avec fracas, s'écrasent et s'effondrent d'une chute formidable, même quand la mer entière se couvre d'écume blanchissante, quand l'ouragan siffle autour de nous, fait vibrer nos cordages et gémir nos mâts, ébranle le bâtiment jusque dans ses œuvres vives et mêle ses hurlements aux bruits furieux de l'Océan déchâiné, il manque au formidable concert la voix puissante et grandiose, le rugissement sourd et continu des flots indomptables qui, toujours repoussés, jamais lassés, se brisent éternellement sur la grève. Si, durant les longues heures de la traversée, notre esprit désœuvré travaille et s'élançe, d'un vol ardent, vers les hautes sphères, c'est qu'il porte en lui-même le principe de son activité. Le spectacle et les harmonies de la haute mer n'y sont pour rien.

La vue de la terre, dont j'étais privé depuis un mois, ne m'a pas non plus causé la moindre émotion, contrairement à ce que l'on prétend éprouver d'habitude. Je n'aurais aucune répugnance spontanée à continuer indéfiniment le genre de vie des quatre dernières semaines. Seule, ma raison le condamnerait.

... Nous sommes mouillés à quelques centaines de mètres du quai, presque perdus au milieu des navires sans nombre, de toutes formes, de toutes nations, qui se trouvent à l'aise dans cet immense port naturel. Une foule de canots nous entourent, s'offrant à nous conduire à terre. Ceux qui les montent sont, pour la plupart, ou bien des nègres, ou bien

des blancs vigoureux qu'on nous dit être des Portugais : les Brésiliens n'ont pas cette carrure. Je crois que nous devons subir la visite de la douane. On nous avait fait espérer qu'à raison de nos passe-ports diplomatiques, nous en serions dispensés. Et le fait est qu'en présence de l'énorme appareil scientifique que nous traînons à notre suite, l'idée d'une visite en règle n'a rien de réjouissant. Quelle belle chose ce serait pourtant que le libre échange ! Mais est-il possible dans notre état d'anarchie et de brutalité industrielles ? *That is the question !* Cependant, s'il est une contrée qui pût, dès aujourd'hui, sans danger, en supporter l'épreuve, il me semble, à première vue, que c'est bien le Brésil. Pays de matières premières et non point de manufactures, n'ayant à craindre pour les produits de son sol qu'une concurrence fort limitée (nulle pour quelques uns), ne serait-il pas toujours assuré de les écouler à un taux rémunérateur, lors même qu'il ferait retomber sur eux, directement ou indirectement, le poids dont il charge actuellement ceux de l'étranger ? Et l'abaissement du prix de ces derniers, qui serait la conséquence nécessaire de cette réforme, n'indemniserait-il pas *exactement* les producteurs indigènes, tandis que la plus grande facilité des échanges leur imprimerait une activité encore inconnue et multiplierait de part et d'autre la production ? Voilà ce que je me demande tout naturellement à l'occasion de notre mésaventure, mais je n'oserais encore répondre catégoriquement.

Rio de Janeiro, mardi, 6 août.

Nous avons été fort affairés jusqu'ici. Nous avons dû recourir à de nombreuses démarches pour éviter qu'à la douane on ne bouleversât notre bagage de fond en comble. Or, il n'est pas facile ici de se tirer d'affaire devant l'inertie et l'inattention des fonctionnaires. Enfin, samedi, nous avons découvert que les règlements nous dispensent formellement de toute visite en tant qu'attachés à une mission scientifique.

N'ayant pu trouver la moindre place à l'*Hôtel des Étrangers*, nous nous sommes installés à l'*Hôtel d'Angleterre*, tenu

par un vieux Français, M. Capelle, tout au bout de Botafogo, presque à la campagne, à une bonne lieue du centre. Heureusement, il y a à Rio six lignes principales de *bonds*, admirablement organisées, dont la plus importante fait passer une voiture près de chez nous, toutes les trois ou quatre minutes.

Destin bizarre d'un mot ! Incroyable transposition de sens, bien faite pour dérouter tous les chercheurs d'étymologies ! Les *tramways* ne sont connus ici que sous le nom de *bonds*. Or, savez-vous quelle est l'origine de cette appellation ? Ne cherchez pas ; la voici. Quand la compagnie du *tramway* de Botafogo se constitua, les obligations qu'elle émit furent désignées dans la langue des affaires par le mot anglais correspondant, *bonds*. Ce nom devint dans l'esprit des Brésiliens inséparable de celui de cette entreprise, et, quand celle-ci après bien des vicissitudes, fut parvenue à atteindre son but, l'usage, ce despote fantasque et capricieux, l'attacha également à son œuvre. Il s'étendit tout naturellement aux *tramways* établis plus tard. Et voilà comment on peut dire aujourd'hui « le *bonds* passe » ou « monter dans le *bonds* ». C'est comme qui dirait *monter dans l'obligations* ! Qu'on s'étonne encore après cela des mystères que les philologues et les linguistes trouvent trop souvent sur leur route ! Chez nous-mêmes on découvrirait sans doute des exemples de ce genre, et tenez : ne dit-on pas quelquefois « entendre le chemin de fer », etc... ? Entendre un chemin ! Mais ici du moins la filiation est claire.

Grâce au *bonds* donc, notre hôtel n'est qu'à une demi-heure du centre. C'est une sorte de pension bourgeoise : pas de table d'hôte, fort peu de monde pour le moment. Nous avons deux chambres au premier étage, s'ouvrant sur le jardin, dans la direction de la montagne, avec trois lits et un très grand salon. De nos fenêtres nous apercevons la baie de Botafogo, qui, d'ici, ressemble à un superbe lac, fermé de toutes parts par de gigantesques rochers. Cela nous coûte, nourriture comprise, sans le vin (on ne trouve pas d'autres conditions, paraît-il), 20,000 *reis* par jour. Ne soyez pas trop effaré de l'énormité

apparente de ce chiffre ! On a d'abord quelque peine à se retrouver au milieu de tous les milliers qui retentissent incessamment à vos oreilles, mais on s'y fait bien vite. Vous savez combien insignifiante est la valeur du réal ; c'est une unité purement fictive ; la plus faible pièce de monnaie est celle de 20 reis qui vaut environ 5 centimes, et l'on ne tarde guère à s'apercevoir que l'unité véritable est de 1,000 reis. La valeur du *milreis* brésilien flotte entre fr. 2-50 et 2-82, selon les variations du change, en inclinant actuellement vers cette dernière limite, en moyenne fr. 2-75. Mais on nous dit que, eu égard à la cherté de la vie, le milreis n'a guère plus de valeur que le franc chez nous.

On a plus de peine peut-être à s'habituer à l'usage exclusif du papier-monnaie. Ici on ne connaît presque plus d'autre instrument d'échange, sauf pour les appoints, et il est si bien entré dans les mœurs qu'on le préfère aux espèces métalliques. Tout l'or et l'argent brésiliens ont passé, nous dit-on, à la Plata, pendant la guerre du Paraguay, et n'en sont plus revenus¹. Maintenant la masse ne sait plus apprécier la valeur de ces métaux ; dans le peuple, on refuse généralement de les recevoir, et on ne parvient à les écouler promptement que chez les changeurs ou chez les négociants en relations avec l'Europe. On a pourtant émis nouvellement des pièces d'argent de 500 reis et des pièces de nickel de 100 et de 200 reis, frappées tout dernièrement à Bruxelles ; mais on n'en voit encore que bien peu ; on aime mieux se servir de ce qu'on appelle des *cartons*, c'est à dire des billets de passage des diverses compagnies de bonds ou de navigation à vapeur ; ces billets circulent partout ici, sans la moindre difficulté, au pair, comme monnaie courante ; dans les *bonds*, on n'en rend guère d'autre².

¹ Cependant à la Plata aussi, comme je l'ai constaté plus tard, on ne se sert guère que de papier-monnaie, et on y emploie jusqu'à des coupures d'une valeur réelle de 25 centimes (valeur nominale : un dollar) !

² Quand nous repassâmes par Rio pour rentrer en Europe, le gouvernement venait d'interdire la circulation de ces billets pour forcer le public à se servir du nickel.

Seules, les pièces de cuivre sont encore d'un emploi continuuel pour les petites transactions, telles qu'achats de fruits, etc., surtout entre les nègres. A partir de 1,000 reis, on ne se sert que de billets de banque. C'est incommode, encombrant, sale; quelques uns sont réduits à l'état de loques ignobles. Rien n'égale l'insouciance avec laquelle la plupart des gens les fourrent dans leurs poches comme de vils chiffons; et c'est un spectacle étrange à nos yeux de voir parfois un pauvre diable tout déguenillé manier avec indifférence de grosses liasses de *banknotes*.

La ville de Rio ne m'a pas plu à première vue; je l'ai trouvée laide, sale, maussade, et sa population, affreuse. Je me méfie toujours des premières impressions. Aussi j'ajourne tout jugement sur le dernier point. Sur les autres, j'ai déjà des réserves à faire. Il est nécessaire de distinguer entre la ville proprement dite et ses faubourgs. Tout d'abord, je n'avais vu que la première et c'est à elle seule que mon appréciation s'applique; de tout le reste on ne peut dire que du bien.

Rio de Janeiro se développe le long de la côte sur un espace immense. De l'extrémité de Botafogo et de la lagune de Freitas jusqu'au delà de Saô Cristovaô, les maisons se succèdent sans interruption sur une étendue qui ne doit guère être moindre de deux lieues, et sur une profondeur fort variable. Un autre bras s'avance également assez loin dans l'intérieur jusqu'au pied des monts de la Tijuca, vers Andarahy. Au centre, au point de rencontre de ces deux traînées principales, massé en carré profond auprès du port, se trouve le vrai Rio. La place gigantesque, je dirais plutôt la plaine vague, du Campo Sa Anna ou Campo de Acclamacaô, le partage encore en deux portions fort inégales, l'une, la plus nouvelle et la moins considérable, au fond, l'autre, la vieille ville, vers la mer. Là sont tous les magasins, toutes les administrations, tous les bureaux; là se font toutes les transactions et se négocient toutes les affaires; mais les gens du commun, les boutiquiers, les artisans, les ouvriers, les petits employés y demeurent seuls. Rues malpropres, droites le plus souvent, mais généralement étroites, tellement parfois

qu'en certains points, si l'on rencontre le *bonds*, on n'a d'autre ressource que de s'aplatir contre les murailles, à peine d'être broyé. Avec cela, des maisons nues et hautes, surtout dans les principales artères, à deux et quelquefois à trois étages. Par suite, on y manque d'air; et, ordinairement, de lumière; mais, en revanche, au milieu du jour, on y cuit à la lettre.

Le ruisseau est au milieu de la rue, chose gênante pour les gens, et plus encore pour les bêtes. Aussi chevaux et voitures passent-ils sans scrupule sur les trottoirs défoncés, qui s'élèvent peu ou point au dessus du pavé avoisinant. A tout moment, le promeneur sans méfiance court risque d'être renversé, et l'on se demande comment cela n'arrive pas plus souvent; heureusement, la circulation des voitures est fort restreinte. Des arcs de fer, fixés dans les murs, réunissent souvent les maisons à la hauteur du premier étage; ils sont destinés sans doute à supporter des *tendines* qui arrêtent, pendant les grandes chaleurs, les rayons verticaux du soleil.

Telle est, à bien peu de chose près, la fameuse rue do Ouvidor elle-même, le rendez-vous général, la promenade fashionable de Rio, celle où se trouvent concentrés tous les beaux magasins, tous les élégants étalages, tous les fournisseurs à la mode. On l'a comparée, non sans raison, à la rue Vivienne. La grande majorité des négociants de cette rue sont des Français; les enseignes françaises y dominent et notre langue y frappe fréquemment l'oreille. Pourtant, les boutiques, le mouvement continu, çà et là une certaine recherche dans les constructions, l'abondance relative de ce qu'on peut appeler le beau monde, donnent encore à cette rue quelque attrait, et il en est de même à un moindre degré de la rua da Quitanda, également peuplée de boutiquiers, d'un rang déjà un peu inférieur; elle coupe à angle droit la précédente, à peu près par le milieu. Mais rien ne rachète la laideté des rues consacrées au grand commerce, telles que la rua da Alfandega (de la Douane), parallèle à la rue do Ouvidor. Ici nul souci des yeux, pas l'ombre d'un ornement, aucune devanture. On devine, au premier coup d'œil, que

les négociants dont on lit les noms écrits en petites lettres noires sur l'encadrement tout primitif des portes, Portugais, Anglais, Français, Allemands ou Brésiliens, ne viennent là qu'en passant, pour aligner des chiffres, donner des signatures, faire des affaires, livrer ou recevoir des marchandises, et qu'ils se sauvent le plus tôt qu'ils peuvent; tant qu'ils y sont, ils ont autre chose à faire qu'à regarder autour d'eux.

Même caractère dans l'arrangement et la disposition intérieurs des magasins. Profonds, sombres, sans fenêtres, éclairés seulement par l'entrée, largement ouverte il est vrai, et par l'arrière-boutique, ce sont de simples entrepôts où les marchandises sont entassées et empilées sans la moindre symétrie, et comme au hasard. Au fond est le bureau où l'on n'arrive qu'en passant au milieu des caisses et des ballots. Au dehors, sauf quelques blancs affairés, on ne voit que des nègres, commissionnaires ou portefaix, au travail ou au repos. L'ancienne rua Direita, aujourd'hui rue Primeiro de Março, la première grande rue parallèle à la côte, où viennent aboutir perpendiculairement la précédente et toutes celles de même direction, présente à son origine, aux abords du port, un aspect analogue; mais elle est déjà bien plus large et plus animée, grâce au passage de tous ceux qui vont à la mer ou en viennent. Plus loin, on l'a encore élargie et arrangée à l'imitation des boulevards de Paris; quelques boutiques, un ou deux cafés s'y sont établis. Ceux-ci paraissent rares à Rio. C'est dans cette rue que se trouvent la Douane, la Poste et la Bourse. Les rues secondaires et celles qui sont situées vers le dehors servent de retraite à la classe laborieuse, aux petites et rares industries du pays. On y remarque une certaine tendance à se grouper par métiers; ainsi dans telle rue on rencontre surtout des cordonniers, telle autre est occupée à peu près exclusivement par des chapeliers.

A mesure qu'on s'éloigne du centre, les voies s'élargissent et les maisons s'abaissent; on commence à en rencontrer fréquemment sans étage; c'est le vrai type national. Bientôt se montrent de plus en plus nombreuses des demeures aisées, parfois des jardins. Mais le vrai séjour des riches, du haut

commerce comme de l'aristocratie, qui du reste ne me paraît guère s'en distinguer, ce sont les faubourgs extérieurs, Andarahy, Saô Cristovão, etc., et spécialement Laranjeiras et Botafogo. Dès qu'on y entre, quand, par exemple, on commence à laisser derrière soi sur la gauche, la petite colline de la Gloria, si pittoresque avec son église et ses maisons blanches noyées dans la verdure, la scène change et ne tarde pas à devenir aussi charmante qu'elle l'était peu auparavant. — Plus on va, plus elle s'embellit. — Partout de jolies villas (car c'est le seul nom qui convienne à ces riantes demeures), peintes de couleurs claires et vives, d'un style à la fois élégant et simple, sévère et gracieux ; malgré la prédominance à peu près exclusive de la ligne droite, je les trouve du plus agréable effet.

Autour de ces villas, des jardins, souvent vastes, bien dessinés, admirablement tenus d'habitude, remplis toujours de plantes éclatantes, réjouissantes à l'œil. A travers, de larges avenues macadamisées, bien droites, bien propres, éblouissantes de soleil, aérées autant que la campagne elle-même. Les habitations, surtout les plus modernes, ont souvent un étage, jamais plus (je n'ai vu qu'une exception). Elles sont couvertes — comme partout ici du reste — en tuiles. Leurs toits rouges ressortent gaîment, au grand jour de cette atmosphère splendidement sereine, sur le fond vert du paysage, sur l'azur du ciel, sur le miroir profond des eaux, et se marient harmonieusement avec le ton rougeâtre du sol environnant. De tous côtés, on a sur l'incomparable baie tout au moins des échappées ; partout on jouit de la vue des montagnes admirables qui l'entourent. Aussi, sauf dans quelques rues plus anciennes où de longs murs monotones remplacent encore les élégants grillages modernes ou les champêtres haies de mimosas, tous ces quartiers sont comme d'immenses jardins, semés d'innombrables pavillons. C'est là que nous demeurons.

Aux extrémités, les villas opulentes restent seules maîtresses du terrain. Les maisonnettes modestes qui, sur les confins du quadrilatère central et dans la zone avoisinante, le leur dis-

putaient encore, souvent avec avantage, ont complètement disparu, sauf, de loin en loin, quelques *armazems* (magasins) *de seccos e molhados*, où elles peuvent s'approvisionner. Ces *armazems* me paraissent être à la fois les plus curieux, les plus caractéristiques et de beaucoup les plus nombreux du pays. J'y vois les choses les plus diverses. Ils réunissent en eux les commerces chez nous divisés, de l'épiciier, du charcutier, du marchand de conserves et de bien d'autres encore¹.

Les villas s'étendent bien au delà des points où elles forment des rues. On en rencontre fort loin, tout autour des parties agglomérées, dans toute la plaine, sur toutes les collines isolées qui s'y dressent, sur tout le pied du massif des montagnes et au fond de toutes les gorges qui s'y ouvrent.

Je ne vous parlerai pas des monuments; vous savez que j'en suis indigne, et il paraît du reste qu'il n'y en a pas de remarquables. En tout cas, il faut que les églises soient bien insignifiantes, car elles ont passé absolument inaperçues pour moi. Vous n'ignorez pas que leur architecture est celle des jésuites.

Bien que tout le charbon que l'on consomme ici soit importé d'Angleterre, la ville est éclairée au gaz largement, magnifiquement, presque avec prodigalité, et certes avec une tout autre profusion que les cités les mieux partagées de notre pays de houille; et il en est ainsi dans toute la banlieue, bien au delà de l'extrémité des faubourgs, et jusque dans des chemins écartés et déserts. On voit qu'ici, quand on fait les choses, on les fait grandement, plus peut-être que de raison. Toutes les maisons, même les plus éloignées, sont aussi, paraît-il, exclusivement éclairées au gaz. Il faut donc croire qu'on se plie vite aux innovations et qu'on accepte aisément les inventions utiles. Le soir, quand tout s'allume, les

¹ Notamment du cabaretier, comme nous le découvrîmes bientôt. Dans tous ces *armazems*, en effet, on débite des boissons de toute espèce, et les nègres et les Portugais ne se font pas faute d'y consommer du vin, de la bière, et surtout de la *cachaça* (sorte de rhum du pays). C'est par l'abondance inouïe de ces *armazems* que s'explique, hélas! trop simplement, la rareté relative des cafés proprement dits.

étoiles au ciel et les becs de gaz sur la terre, le spectacle devient féérique. Chaque nuit, ici, on peut jouir d'une illumination sans pareille. Le long des plages, Rio, Saô Cristovaô, Botafogo entre tous, déploient leurs festons étincelants que réfléchit avec les étoiles l'onde obscure, miroitant sous leurs feux. En face, sur la rive opposée, le croissant de Nitheroy resplendit dans l'ombre. Au milieu, dans la baie, mille points brillants, éclatant au milieu des ténèbres, marquent la place des navires ou des îles. De toutes les hauteurs environnantes, des cordons éblouissants, de longues guirlandes de lumière descendent en serpentant vers la mer et relient les couronnes enflammées des collines.

Mercredi, 14 août.

Nous nous applaudissons chaque jour du hasard qui nous a conduits à l'*Hôtel d'Angleterre*. Nous n'aurions guère été aussi bien à l'*Hôtel des Étrangers*, qu'on nous avait conseillé, et qui se trouve à l'entrée de Botafogo. Là tout est monté sur un grand pied, le maître est un *dandy*, il y a un suisse en livrée; enfin, c'est l'hôtel fashionable et diplomatique. Jugez de l'effet que nous y aurions fait avec nos bocaux et nos squelettes, dans notre costume de pêche ou notre équipage d'entomologistes, rentrant crottés, débraillés, déchirés, ensanglantés, au retour d'une expédition quelconque! Évidemment la place n'eût pas été tenable. Ici, rien de pareil. On fait pour nous ce que nous désirons, et on nous laisse faire le possible et l'impossible. Nous pendons dans le jardin les animaux que nous tuons, quelquefois même nous les étendons sur notre balcon, et personne ne se plaint. — C'est merveille en vérité! et ce n'est pas chez nous qu'on trouverait des voisins si complaisants et une police si débonnaire! On se prête à toutes nos irrégularités. Que nous rentrions à dix heures du soir, faits comme des voleurs et réclamant notre dîner, nous n'en sommes pas moins bien reçus. Les premiers jours, on s'étonnait bien un peu. M^{me} Capelle — veuve en premières noces, s'il vous plaît, du général Pacheco, ancien président de l'Uruguay — nous regardait du haut de sa

grandeur; le garçon de table, Joaquim, un Portugais, prenait un air ennuyé, et M. Capelle, levant les bras au ciel, se récriait, mais toujours avec bonne humeur, sur notre activité, sur notre vigueur, sur notre imprudence, et nous disait en hochant la tête : « Attendez un peu ! Hé ! vous êtes jeunes vous autres, messieurs, et vous ne sentez pas la fatigue... J'ai été jeune aussi et j'étais comme vous. Là-bas, en Europe, nous sommes comme ça. Mais restez seulement quelque temps ici, et vous verrez bien vite votre énergie se fondre et votre ardeur s'attiédir ! »

Maintenant on est fait à nos allures; et, sans plus s'en effaroucher, on s'en amuse, sans ironie et non sans une nuance d'admiration. Tous ces braves gens ont déjà l'air de s'attacher à nous, et, quant à moi, je me sens pour eux une affection véritable. Quant aux habitants des rues voisines, je pense bien qu'en nous voyant courir ainsi du matin au soir et peiner en plein soleil, sans parapluie, ils doivent nous croire un peu fous, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de sourire avec quelque pitié. Les nègres surtout, en nous apercevant dans nos courses, ouvrent souvent des yeux énormes et s'arrêtent à nous regarder, en riant jusqu'aux oreilles. Mais qu'importe? Cela m'égayé parfois moi-même. D'ailleurs, le plus souvent, nous n'avons pas loin à aller pour être hors des rues, et même, quand nous le voulons, à notre porte, nous avons la montagne, où, dès les premiers pas, nous trouvons de la besogne. C'est surtout pour V. V. et moi qu'un tel voisinage et la proximité de la campagne, dans d'autres directions encore, sont d'un prix inestimable, puisque, grâce à cette circonstance, dès que nous avons quelques heures à nous, nous pouvons les utiliser en chassant pour ainsi dire en pantoufles.

Nous avons adopté, pour l'ordinaire, un régime analogue à celui que je pratiquais en Europe, déjeunant à sept ou huit heures et dînant habituellement à sept, sans repas intermédiaire. On gagne ainsi bien du temps et je ne vois pas que mes compagnons s'en trouvent plus mal. Comme tout le monde est unanime à déclarer que l'eau de Rio est excellente,

je me donne le plaisir d'en boire par seaux. Elle est amenée des montagnes environnantes par de gigantesques aqueducs à ciel ouvert, dont le principal passe pour le plus beau monument du pays. Nous avons aussi de la bière anglaise et, chose plus inattendue, de la bière du pays, que je préfère. Cette fabrication ne date pas de loin, paraît-il, mais elle a déjà pris un immense essor.

La température reste modérée; la plus forte que j'aie vue relevée à l'Observatoire est de 28° C. Le temps est toujours beau jusqu'ici, au moins pendant la journée. L'état sanitaire est satisfaisant. On a l'utile habitude de publier dans le bulletin de l'état civil, à côté du nom des morts, la cause détaillée du décès. Je remarque avec surprise qu'ici, comme chez nous, les maladies de poitrine figurent en toute première ligne, aussi bien les chroniques que les aiguës, et avant toutes, la phthisie. Viennent ensuite, me semble-t-il, les maladies des entrailles : dysenterie, diarrhée, entérite.

La cuisine de notre hôtel est très suffisante à mon gré, sans être exquise. C'est une cuisine française, peut-être un peu nuancée d'espagnole et dans laquelle le riz, qui revient presque chaque jour, constitue l'élément indigène. De loin en loin, on y mêle pourtant quelque plat du pays, pour nous complaire. Il y a toujours un poisson au dîner, et M. Capelle s'efforce de satisfaire au vœu de V. B., en nous faisant passer en revue les différentes espèces. Malheureusement, c'est fort difficile. Il y en a une prodigieuse variété dans la baie et dans les lagunes; l'abondance en est extrême, et pourtant les échantillons en restent toujours incroyablement chers, comme V. B. en fait chaque jour la triste expérience au marché. Il y éprouve sans cesse le supplice de Tantale, car il y a toujours là des pièces magnifiques, mais à des prix inabordables. Cela provient du manque d'activité calculé des pêcheurs. Ceux-ci font un raisonnement fort simple et dont on ne peut nier la justesse. Ils se disent que si, en s'imposant un surcroît de travail, ils augmentent l'approvisionnement du marché, leur labeur supplémentaire ne sera pas rémunéré dans la même proportion qu'auparavant, qu'ils

aviliront leurs produits et gâteront le métier. — Pas bêtes comme vous voyez ! — Et, comme leurs besoins sont médiocres et leur indolence grande, ils préfèrent gagner même un peu moins d'argent, mais le gagner plus facilement, et tacitement ils s'entendent pour pêcher le moins possible. Quand leur poche est vide, ils prennent leurs filets, attrapent ce que la chance leur amène, et s'arrêtent satisfaits dès qu'ils sont assurés de quelques milreis. Puis ils vivent là dessus tant que cela dure, dormant, causant, riant, allant l'un chez l'autre, mangeant des haricots, du riz, de la farine de manioc, avec un peu de poisson, buvant de l'eau, et parfois de la *cachaça*, ou même de la bière.

Évidemment, à leur point de vue, en ce pays, ils ont raison. Mais, au point de vue moral, sont-ils blâmables ? L'esprit moderne dira oui sans balancer, et les Européens établis ici, habitués à voir chez eux les prolétaires, sous la pression d'une nécessité inexorable, se prêter docilement à l'exploitation, volontaire ou non, des privilégiés de la fortune, des entrepreneurs et des maîtres, n'ont jamais assez d'injures pour cette tendance à peu près générale de la population brésilienne, qui assure l'indépendance du travail en face du capital, et ils ne tarissent pas en récriminations contre « la paresse infâme de cette race abjecte ». Quant à moi, je suis disposé à croire que ces pêcheurs comprennent mieux la vie que ceux qui se fatiguent et s'épuisent à gagner de l'argent pour donner satisfaction à de faux besoins : à la vanité ou au vice.

L'ameublement de l'hôtel n'est guère luxueux. Les meubles fort simples sont en canne ou en bois uni, les murailles nues, les lits en fer ; dans notre salon, une natte en guise de tapis : c'est plus frais ; deux glaces pour tout ornement. Les nappes, les serviettes et généralement tout le linge sont criblés de trous. Il faut en faire honneur aux énormes blattes qui pullulent partout ici d'une manière vraiment prodigieuse. Pour peu qu'on soulève un objet, on est sûr d'en voir quelques unes qui s'enfuient, et, si vous avez le malheur de laisser traîner par terre un mouchoir, le lendemain vous

le trouvez inmanquablement percé à jour. Les moustiques aussi veillent, et moins respectueux envers ma personne que leurs congénères d'Europe, il leur arrive parfois de m'appliquer très irrévérencieusement leurs suçoirs ; mais cela ne m'émeut guère.

Bien autrement désagréable et traîtresse encore est une espèce de petite mouche connue ici sous le nom de *burachudo*. Sa morsure laisse un point rouge de sang extravasé sous la peau. Dans les premiers moments on ne la sent pas, et quand je fis la connaissance de ces ennuyeux moucheron au Jardin botanique, mon attention ne fut attirée sur eux que par les jolies mouchetures dont ils avaient couvert mes mains. Les trouvant si gentils et si inoffensifs, je me fis scrupule de les contrarier, je m'amusai à les regarder faire, et je les laissai se repaître à volonté. J'ai eu lieu depuis de me repentir de cet acte de charité ; car après un jour ou deux ces morsures occasionnent des démangeaisons cuisantes, qui se prolongent parfois pendant plus d'une semaine. Cependant, à ce que j'ai su depuis, on peut généralement prévenir ce résultat en ayant soin, au moment même de la morsure, d'exprimer de la petite plaie sphérique qu'elle a faite, tout ce qui s'y trouve de sang et de liquide. Les *burachudos* s'en prennent surtout aux mains et au bas des jambes ; ils passent pour attaquer toujours les étrangers de préférence aux gens du pays, et en première ligne les plus fraîchement arrivés. Dans nos premières courses, je n'ai pas eu à me plaindre d'autres ennemis.

Hors de la ville, nous avons visité jusqu'ici Tijuca et ses forêts, la lagune de Freitas et sa *restinga* — plage sablonneuse couverte d'une végétation spéciale, comme l'est celle de nos dunes, et, ainsi qu'elle, pauvre et rabougrie relativement à la végétation de l'intérieur, mais bien riche encore à côté de celle de notre littoral, — puis la montagne derrière l'hôtel, au haut encore couverte de bois incultes, sans autres sentiers que ceux du gibier ou des chasseurs qui le guettent. Nous y avons entrevu, un jour, un agouti fuyant à travers le fourré et une « pénélope » quelconque s'enlevant bruyamment au milieu des branches. Par malheur, dégoûtés

par la stérilité complète et invariable de nos précédentes tentatives, nous avons déjà renoncé à colporter partout nos fusils.

Enfin, nous n'avons pas manqué de faire la traditionnelle ascension du Corcovado. Partis à trois heures du matin — vertueux ou non, nous voulions voir lever l'aurore du haut du pic, — nous ne sommes arrivés au sommet que vers sept heures, nous étant quelque peu fourvoyés dans l'obscurité. Je portais notre déjeuner dans mon havre-sac, et quoique ce ne fût certes pas lourd, je dois faire, à peine d'être inexact par réticence, l'humiliant aveu que je trouvai la montée fort rude et qu'en moi-même je me sentais réellement accablé de fatigue et de chaleur, en dépit de l'heure matinale. M. Cappelletti aurait-il raison, et ce climat entamerait-il si vite et si perfidement notre vigueur? Je le crains. Il semble vraiment qu'ici le moindre fardeau pèse et le moindre poids abatte. Livré à lui-même, le corps reste encore vaillant, mais, au moindre effort, il plie et crie merci. Il est certain que tout ce que nous pouvons faire en Europe serait souvent excessif ici et deviendrait assez promptement tout à fait impossible si l'on ne parvenait peut-être à s'acclimater à la longue.

Malgré notre retard, nous étions déjà très haut quand le soleil parut à l'horizon et le spectacle était encore magnifique pour ceux qui savent bien apprécier ces choses; toute la splendide baie de Rio et le pays à plusieurs lieues à la ronde se déroulaient à nos pieds; seuls, dans les environs, les pics de la Tijuca s'élevaient au dessus de nous, et dans le lointain se profilait les contours aigus de la Serra dos Orgãos; de l'autre côté, l'Océan s'étendait... Lisez les descriptions sans nombre qu'on en a faites, lâchez la bride à votre imagination, et soyez sûr qu'elle ne pourra jamais dépasser la réalité¹. Tandis que nous admirions ce panorama, nous

¹ C'est, en voyant du sommet du Corcovado, se dérouler, le long de la côte, toute cette admirable série de baies et de lagunes en voie de formation, que V. B. conçut pour la première fois l'idée de faire dans les environs des recherches spéciales en vue de l'étude comparative de la faune de l'Océan, de la baie et des lagunes voisines, pour

avons aperçu, chose bien rare maintenant en cet endroit, quatre ou cinq singes qui, dans la partie la plus escarpée du rocher, se jouaient parmi les broussailles, se croyant en sûreté. Le premier mouvement de mes compagnons avait été de tirer leurs revolvers, n'ayant pas leurs fusils, mais je les retins à temps, en leur objectant qu'ils allaient commettre un meurtre inutile, puisque les victimes tomberaient nécessairement dans un précipice inaccessible.

Plus loin, à quelques centaines de pieds au dessous de nous, planaient des vautours, tournoyant au dessus des montagnes inférieures. Ces *urubus* sont extrêmement communs et familiers dans les environs de Rio. Ils sont chargés de la plus grande partie du nettoyage et il est interdit de les tuer. Aux abords de l'abattoir, on en voit par milliers, stationnant par troupeaux, inertes et stupides. On dit pourtant qu'on n'a jamais réussi à découvrir aucun de leurs nids, et qu'on ignore absolument où ils les établissent. Cela me paraît extraordinaire, et je vous donne l'assertion pour ce qu'elle vaut.

En ville, nous avons fait quelques visites d'affaires, de convenance ou de cérémonie. Samedi dernier notamment, nous sommes allés tous trois avec le ministre résident de Belgique au palais de Saô Cristovaô pour être reçus en audience particulière par l'empereur. Les portes

reconnaître les modifications successives qu'a dû y introduire l'influence d'un milieu de moins en moins maritime. De là, en effet, découvrant tout le littoral sur une vaste étendue, on était merveilleusement placé pour saisir d'un coup d'œil le mode de formation des lagunes et des terres basses; on voyait le passage par gradations insensibles, de l'état de baie ouverte à celui de lagune en communication incomplète avec la mer, par l'apparition de barres transversales édifiées devant l'entrée par l'action des vagues: puis à celui de lac fermé et de moins en moins salé par suite de l'afflux constant des eaux douces; enfin le comblement progressif par l'accumulation des dépôts de vase, et la dernière métamorphose en plaines, d'abord marécageuses, ensuite de plus en plus fermes. Nous avons devant nous des exemples du phénomène à toutes les périodes de son évolution. (*Voy. Rapport de M. Ed. Van Beneden à l'Académie royale des sciences sur les résultats scientifiques d'un voyage au Brésil et à la Plata.* (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 2^e série, tome XXXV.)

étaient ouvertes; personne ne nous a dit un mot, et nous sommes montés directement jusqu'à la salle de réception, où nous sommes entrés en passant devant une douzaine de suisses chamarrés qui s'inclinaient profondément en frappant le sol de leurs hallebardes. L'empereur n'a pas tardé à arriver : passant par la même porte que nous venions de franchir, il s'est avancé seul au devant de nous, en habit noir. Il nous a accueillis avec sa bienveillance habituelle, et sans façons. Les présentations faites, il nous a tendu la main et s'est beaucoup informé du but et du caractère de la mission de V. B. Il a eu la bonté d'annoncer à celui-ci qu'il ferait mettre à sa disposition un exemplaire du grand ouvrage de Spix et Martius, ainsi que de la *Flora fluminensis de Velloso*, une rareté bibliographique; puis il m'a exprimé le regret de n'avoir pu faire la connaissance de M. d'Omalius d'Halloy au congrès de géographie d'Anvers, où il s'était trouvé en même temps que lui. La conversation s'est prolongée ainsi pendant environ une heure et demie, roulant presque exclusivement sur des questions scientifiques. L'empereur, comme on sait, possède des connaissances générales très étendues, mais sa spécialité, dit-on, est l'astronomie. Il a saisi l'occasion de se déclarer anti-Darwinien, et nous a dit que c'était une des causes de sa prédilection pour Agassiz. Nous n'avions donc qu'à bien nous tenir et pour le moment nous ne pouvions que nous taire.

L'empereur nous avait parlé d'un lamantin vivant qui se trouvait au Jardin public (*Passeio publico*), promenade favorite des citadins, située assez près du centre, fort jolie et très bien tenue. V. V. et moi nous y allâmes donc dans l'espoir de voir cet animal rare. Hélas! par une bizarre coïncidence, il venait de mourir, ainsi que nous l'apprit un des ouvriers du jardin, au moment même peut-être où l'on nous entretenait de lui. V. B., bientôt prévenu par nous, courut chez le directeur du jardin. Celui-ci, à son premier mot, lui fit cadeau du lamantin sans conditions et mit tout son personnel, lui compris, à sa disposition. Le cadavre fut déterré sur l'heure, et V. B. se mit incontinent à le disséquer, malgré son état de

putréfaction déjà prononcée, avec l'aide de deux des ouvriers; je l'assistai de mon mieux, mais ce n'était guère. C'est ainsi qu'il a pu se procurer cette pièce inespérée qui sera certes une des meilleures parmi celles que nous rapporterons, et qui, vu sa taille, fera bien plus d'effet dans les bureaux du ministère que tous les polypes de l'univers, même les plus précieux pour un naturaliste...

Vous jugez si nous sommes dans l'enchantement et si nous portons dans notre cœur cet incomparable directeur, qui le mérite bien d'ailleurs! M. Glaziou est Breton. Il est venu s'établir ici, il y a une quinzaine d'années. Après avoir, pendant longtemps, exploré les provinces du Sud avec une mission de la Société de botanique de Bordeaux, il fut chargé de transformer le Jardin public et investi du poste qu'il occupe encore. C'est un botaniste d'un grand mérite, il connaît à fond le pays — et sa flore mieux que personne. Il nous sera fort utile et s'est déjà offert à nous accompagner dans nos courses et à nous rendre tous les services possibles. C'est un homme d'une énergie exceptionnelle, un caractère d'élite. Ses expéditions laborieuses inspirent aux savants du pays un étonnement naïf, une sorte de stupeur, mais pas la moindre envie de les imiter.

V. V. et moi, nous avons été voir le Musée; il est mal disposé et peu complet, sauf peut-être quant à la minéralogie, qui est assez bien représentée, semble-t-il. Le directeur actuel, en fonctions depuis peu de temps, je crois, est un jeune botaniste, M. Ladislao Netto, connu en Europe par ses travaux sur la structure des lianes et par le voyage qu'il a fait avec M. Liais sur les bords du Rio Saô Francisco. Mais il paraît qu'il est mal secondé.

... Presque toutes les personnes d'une certaine position parlent le français, souvent avec une admirable pureté. Cela ne nous force malheureusement pas à apprendre le portugais. Il est vrai que la rapidité de l'élocution et la singularité de la prononciation, spécialement la brièveté des voyelles terminales, qui va presque jusqu'au mutisme, m'empêchent de comprendre le langage parlé. En vérité, je me fais encore mieux comprendre que je ne comprends moi-même.

... La presse occupe au Brésil une position considérable, tant par son développement que par son influence. Elle jouit de la liberté la plus illimitée, sans que personne s'en plaigne, et elle sait dignement la pratiquer. Ses abus, s'il y en a, sont corrigés par la seule méthode efficace et loyale, par la liberté même. Les journaux ouvrent largement leurs colonnes à toutes les communications qu'on leur adresse, et celles-ci sont innombrables : on peut dire que c'est le public qui écrit lui-même une grande partie du journal. L'opinion publique est saisie de cette façon des moindres incidents et elle entend le pour et le contre. Toutes les questions qui, de près ou de loin, peuvent l'intéresser, générales, locales ou privées, même les plus infimes, sont portées à sa barre et examinées au grand jour de la libre discussion. Il y a à Rio un très grand nombre de journaux, différents de format, de nuance et même de parti, comme on peut s'y attendre, et il en est de même dans toutes les villes de quelque importance.

En province, la plupart des petites villes ont aussi tout au moins un journal. Mais, quelles que soient leurs divergences, conservateurs, libéraux ou républicains, tous me paraissent s'entendre en un point, la haine de l'ultramontanisme. Les plus modérés mangent du jésuite à toute sauce avec une voracité au moins égale à celle de nos journaux libéraux ; mais, en général — sous l'influence de la politesse méridionale — avec de meilleures façons. Des formes nobles ou ironiquement adoucies enveloppent presque toujours la virulence du fond. Cependant, sous la cendre et sous le voile, on sent brûler la flamme et percer la pointe. S'il existe des feuilles cléricales, il faut croire qu'elles sont bien rares, bien discrètes et bien peu répandues, car aucune ne m'est encore tombée sous les yeux, pas même de nom. A vrai dire, je ne puis consacrer chaque jour, au milieu de notre vie d'activité toute physique, que bien peu d'instant, pris le plus souvent sur l'heure des repas, à la lecture des journaux, et par suite je n'en puis juger, comme de toutes choses ici du reste, que d'une manière très incomplète et fort sujette à caution. C'est dommage, car il y aurait beaucoup à apprendre sur les

mœurs comme sur la situation politique et sociale du pays, tant dans le corps des journaux que dans les innombrables annonces dont ils sont remplis. Les annonces, en effet, ont pris ici un développement dont seuls, en Europe, les journaux anglais peuvent nous donner l'idée. La presse, je l'ai dit, est l'agent, l'intermédiaire universel, et, le *puffisme* yankee s'en mêlant, les journaux eux-mêmes n'ont plus suffi : toutes les murailles, jusque dans les campagnes, se sont couvertes d'avis...

Parmi les annonces je dois relever quelques uns des faits qui m'ont frappé, comme la fréquence, dans les avis relatifs aux esclaves, des mentions de ce genre : « A vendre (ou à louer), une *jolie* mulâtresse de... ans (ou une *belle fille*) sachant, etc., etc... J'ai aussi noté l'extrême abondance des sociétés de toutes sortes, de musique, de plaisir, d'agrément, de bienfaisance, de poésie, de littérature, etc. Ces dernières branches sont très florissantes à Rio, les rues sont pavées de poètes ; tous les jours, il y a des vers dans les journaux. Il ne manque même pas d'auteurs dramatiques qui traduisent les pièces françaises et s'efforcent parfois de voler de leurs propres ailes. Il y a aussi quelques sociétés qui aspirent à être savantes et dont l'empereur est le zélé protecteur, sinon même, pour quelques unes, le membre le plus assidu et, certes, non le moins instruit ni le moins capable. Mais leurs travaux ne sont pas encore parvenus à leur conquérir une place très élevée dans la république de la science. J'ai enfin remarqué le rôle important que la franc-maçonnerie joue ici publiquement, ouvertement, presque bruyamment, et la quantité de communications, d'avis, d'annonces, de convocations que ses différentes loges et leurs nombreuses subdivisions font insérer dans les journaux à titre officiel ou officieux, et parfois à titre privé. Il y en a quelquefois de bien étranges à nos yeux européens et à mon esprit logique, celle-ci par exemple, qui se renouvelle à tout moment : « Les membres de (un nom de société maçonnique) sont priés de se trouver tel jour, à telle heure, en l'église de..., pour assister à la messe que l'association y fera célébrer à la mémoire du frère regretté X., décédé... »

Et les bulles du pape? Et l'excommunication? Qu'en font donc et les prêtres et les maçons? O mystères de l'esprit humain! Il est vrai que chez nous les libéraux affichent bien la prétention de rester catholiques en rejetant l'infailibilité! Ici, il n'y a pas bien longtemps encore, on trouvait nombre de prêtres francs-maçons et il doit en rester quelques uns, même à présent, si j'ai bien compris, à simple inspection, la polémique acharnée que tous les journaux dirigent en ce moment contre certains évêques qui se sont permis de rappeler à leurs ouailles les décisions de l'Église romaine. La franc-maçonnerie, au surplus, règne et gouverne ici sans conteste. Je ne sais sur quels points porte le dissentiment entre le parti conservateur et le parti dit libéral. Toujours est-il que c'est le parti conservateur qui a voté l'abolition progressive de l'esclavage, et que son chef, le vicomte do Rio-Branco, actuellement président du conseil des ministres, était naguère le grand maître incontesté de la franc-maçonnerie. Aux élections qui viennent d'avoir lieu pour le renouvellement de son mandat, il a échoué je ne sais pourquoi. De là scission dans l'ordre et création de deux Grands Orient distincts dont l'un continue à le reconnaître pour son chef, tandis que l'autre se rallie à son successeur¹.

¹ Depuis que j'ai quitté le Brésil, la lutte contre l'ultramontanisme n'a fait que s'aggraver. A Pernambuco, après avoir amené l'émeute dans la rue, elle a dégénéré en une guerre ouverte du gouvernement contre l'évêque. Celui-ci, pour avoir usé de son pouvoir spirituel, pour avoir fait son devoir de prêtre catholique, a été arrêté dans son palais épiscopal et conduit à Rio pour y être jugé. Il a même encouru une condamnation à plusieurs années de travaux forcés. Depuis, des faits analogues se sont produits dans le diocèse de Para. Il se peut que la Constitution brésilienne, qui proclame le catholicisme religion d'État et qui ferme aux non catholiques l'Assemblée nationale, ait voulu compenser les privilèges exorbitants qu'elle conférait à l'Église en armant contre elle le pouvoir central de droits non moins exorbitants. Quoi qu'il en soit, au Brésil comme partout, je dois le déclarer, au risque de mécontenter beaucoup de mes amis, je ne vois, à une pareille situation, qu'un seul remède légitime et efficace, la séparation radicale de la religion et de l'État, et comme conséquence, la liberté entière de toutes les Églises dans le domaine de la pensée, ce qui implique le droit de prononcer des peines spirituelles sans que l'État ait à s'en mêler.

Vendredi, 16.

Hier, nous avons employé la journée à faire une excursion dans la baie de Rio. V. B. avait pris pour objectif l'île de Paqueta, située vers le centre et où se fabriquent la chaux et le mortier nécessaires aux besoins du pays, au moyen de débris de coquilles retirés du fond de la mer. V. B. espérait y trouver aussi des animaux inférieurs, amenés à la surface par les dragues; mais nous n'avons vu, parmi les fragments de coquillages, que du sable pur. Chemin faisant, nous avons rencontré une énorme quantité de dauphins (*botos*), très familiers, sur lesquels mes compagnons ont perdu quelques balles. Nous avons été plus heureux avec les oiseaux de mer; nous en avons tué un bon nombre. Pour ma part, j'ai abattu dix-sept sternes et mouettes, deux goëlands, un fou et une frégate. A chaque victime, c'étaient de la part de nos rameurs nègres des éclats de rire sans fin et des cris de joie. Dans le port, on ne peut tuer aucun de ces oiseaux, ils y remplissent le même office que les urubus sur la terre ferme. V. B. compte préparer les squelettes et, s'il y a lieu, quelques peaux. Le soir, à notre retour, les rues étaient encombrées de monde au point que le *bonds* pouvait à peine avancer. Ce qui mettait ainsi toute la population en branle, c'était la fête de « Nossa Senhora da Gloria », à l'occasion de laquelle on devait tirer un feu d'artifice — les pétards font ici partie des moindres réjouissances — en présence de l'empereur et de l'évêque. Nous n'en avons pas moins vu tout le monde travailler dans la baie, comme à l'ordinaire, pendant la journée; et c'est là un fait qui nous avait frappé dès le premier dimanche après notre arrivée. A côté de cela, on voit une foule de gens saluer les églises au passage.

Lundi, 30 septembre.

... Nous avons employé tout le mois de septembre à des excursions dans les environs de Rio pendant que V. B. draguait la baie sur un petit vapeur de la force de sept chevaux, gracieusement mis à sa disposition par le ministre de la

marine. Nous avons visité notamment les lagunes de la côte où nous avons cherché en vain à tuer quelque caïman. Quelques unes de ces lagunes ressemblent à des baies, d'autres à des fleuves bordés de mangliers. C'est seulement hier matin, en explorant pour la seconde fois la lagune de Jacarepagua, que nous avons fini par tomber sur deux caïmans, l'un à peine éclos et vivotant encore, l'autre d'environ 2^m50, qu'un mulâtre avait tué à l'affût. V. B. a acheté la bête pour dix milreis, plus dix pour le transport jusque chez nous. Nous avons passé presque toute cette journée à préparer le squelette et la peau de la victime. Ce soir nous en avons mangé un morceau à dîner. Ce n'est pas mauvais, sans beaucoup de goût, avec une légère saveur musquée, prétendent mes compagnons.

... On ne peut rien imaginer de plus beau, de plus imposant, de plus grandiose, que les immenses roches granitiques qui, de toutes parts, soit à l'intérieur, soit sur la côte, soit du sein même de l'Océan, s'élèvent presque verticalement en masses diversement façonnées par les agents atmosphériques, à des hauteurs variant en moyenne de 500 à 1,000 mètres, et se terminent fréquemment par des pitons nus d'un accès difficile, ou impossible, tranchant avec la riche verdure d'alentour. Sur le flanc des montagnes, dans les gorges et les lits des torrents, surtout vers la Tijuca, dans la plupart des innombrables îles de la baie, on rencontre de fantastiques entassements de rocs détachés, arrêtés de la manière la plus inattendue, suspendus dans des situations bizarres, ou amoncelés dans un effroyable désordre, arrondis d'ordinaire et presque toujours sans angles, semblables à de prodigieux cailloux roulés, gros parfois comme des maisons. Cà et là pourtant l'un d'eux laisse encore voir ses anciennes arêtes. Au milieu de leur bouleversement, les broméliacées et les orchidées étalent leurs vives couleurs, les bananiers ouvrent leurs larges feuilles, des palmiers dressent leur panache au bout d'un long mât... C'est le paysage le plus attrayant qu'on puisse contempler ici. Quand on navigue, comme nous l'avons fait en revenant de Paqueta, au milieu de la multitude d'île

et d'îlots dont la côte occidentale est bordée, on a sous les yeux la nature des tropiques dans toute sa splendeur — et j'ajouterai dans toute sa pureté, — au milieu d'un site choisi parmi les plus merveilleux, telle enfin qu'on aime à se la figurer dans ses rêves. La réalité, ici, ne le cède en rien aux créations de l'imagination la plus vive. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et je suis forcé d'avouer qu'en général, si le paysage m'a paru surpasser toutes les descriptions, j'ai trouvé en revanche la végétation fort au dessous de ce que j'attendais. Le bananier est mon arbre favori. Sans parler de l'excellence de son fruit, je trouve qu'il fait plus d'effet que les palmiers eux-mêmes et qu'il a encore plus de couleur locale. Mais il n'y en a pas toujours en vue, et, bien souvent, à Botafogo ou dans son voisinage, n'étaient quelques palmiers semés çà et là dans les bois, ou quelques grands bambous importés de l'Inde et devenus sauvages, je serais tenté de croire, à une certaine distance, si je ne savais où je suis, que j'ai devant moi une contrée d'Europe. Il est vrai que nous sortons à peine de l'hiver.

N'attendez donc pas de moi que j'essaye, après tant d'autres, une description des forêts vierges; le dessin seul peut les rendre exactement; et, joint aux pompeux tableaux de tant d'écrivains, il suffit amplement pour donner, à quiconque a un peu d'imagination, une idée exacte de toutes celles que j'ai vues, et cependant on a dit — le prince de Neuwied, je pense — que les forêts des environs de Rio sont les plus belles du Nouveau-Monde.

Samedi dernier, nous avons passé une heure au bal du *Casino fluminense* — la première société de Rio, — pour lequel notre ministre nous avait obtenu des cartes. Je n'ai pas voulu perdre cette occasion de voir et d'observer. Rien de remarquable, du reste : un magnifique et grandiose local, peu de monde relativement, et guère d'entrain. Beaucoup d'hommes et de femmes laids et âgés dansent. Peu de jolies personnes, surtout parmi les *filhas do pays*. L'empereur circule seul parmi les groupes comme le premier venu, en bourgeois. Il a causé quelques instants avec nous... Sa femme, sa

filles et le comte d'Eu, mari de cette dernière, se tiennent solennellement au fond de la salle, aux places qui leur ont été préparées.

Ceci m'amène à vous dire, puisque d'ici à quelques jours nous allons quitter Rio pour n'y plus revenir qu'en passant, le peu que je sais de la vie qu'on y mène, de la vie extérieure bien entendu, car de la vie intime je ne connais rien, n'ayant pénétré dans aucune famille. Rio est essentiellement une ville de plaisirs, comme vous avez déjà pu le voir à plus d'un trait. La cour n'y est pour rien directement, car l'empereur n'a qu'une liste civile fort médiocre pour un chef d'État monarchique — 800 contos de reis ou moins de 2,250,000 francs — et il ne possède aucune fortune personnelle. Aussi a-t-il le bon sens, pour autant que cela dépende de lui, de ne pas dépenser son argent, comme ses confrères d'Europe, en fêtes ruineuses qui profitent seulement aux industries parasites, et préfère-t-il avec raison le réserver à des emplois plus louables. Il se borne à donner chaque année, à l'occasion de la fête du roi de Portugal, un grand dîner à son ambassadeur, dîner auquel il invite tout le corps diplomatique, et il ne se passe guère d'autre fantaisie quelque peu importante que l'aménagement de son parc de Saô Cristovaô. A la différence de bien d'autres, il repousse même obstinément, depuis plusieurs années, tous les crédits que ses Chambres et ses ministres veulent lui allouer pour la réparation ou l'embellissement de ses palais et le renouvellement de leur mobilier. Naturellement, il se trouve des gens pour le lui reprocher.

Ici, du reste, on me paraît avoir la sagesse de s'amuser entre soi, dans le cercle de sa famille et de ses amis intimes, plutôt que dans des réunions de parade, nombreuses et gênantes. Mais les plaisirs publics ne font cependant pas défaut. Il y a beaucoup de théâtres de tout genre. Dans les premiers temps de notre séjour, nous en avons visité deux, l'un portugais, l'autre espagnol; mais la chaleur qui y règne en dépit de toutes les mesures prises pour la combattre, et surtout notre intelligence trop imparfaite de la langue nous ont

détournés d'y retourner ensuite. J'ai trouvé plus agréable le *Casino franco-brésilien*, café-concert fort en vogue, où l'on a l'avantage de pouvoir rester en plein air et d'assister parfois à des scènes de mœurs fort curieuses. La société n'y est pas des plus choisies : beaucoup d'Européens de toutes sortes, et de tout jeunes gens. Des Brésiliens nous disaient même qu'un homme qui se respecte ne pouvait pas y aller ; mais tous ne sont pas du même avis. Aucun pourtant n'y conduirait sa famille, car c'est le rendez-vous général de toutes les cocottes les plus huppées, spécialement des françaises, qui tiennent ici, sans conteste, sur ce terrain, le haut du pavé. Plusieurs sont attachées au théâtre. Elles arrivent avec fracas, souvent dans des toilettes de bal à tout casser, balayant le sol de leurs longues traînes, toisant tout le monde avec des airs de reine, bousculant et apostrophant les gens, enfin, ne reculant même pas, à l'occasion, devant une paire de soufflets lestement et vigoureusement appliqués. Des scènes de ce genre n'ont rien que d'ordinaire, et souvent il se produit des mêlées générales, presque des émeutes.

Il y a toujours là tout un détachement de garde municipale, sous les ordres d'un sous-lieutenant, prêt à intervenir au premier signal. C'est que rien ne saurait donner une idée de la passion, on pourrait dire de la fureur de ce public. Il y a des cabales pour et contre les actrices, et dès qu'une d'elles paraît, la bagarre s'engage ; elles ne demandent pas mieux, et, pour envenimer l'affaire, quelquefois elles font un éclat ; cela les pose bien et hausse leur valeur sur le marché ; plus d'une fois l'émeute a envahi la rue, et ces dames ont dû s'échapper secrètement ou bien sous l'escorte de la police, qui feignait de les arrêter pour apaiser la foule, mais les relâchait aussitôt ; car ses fonctionnaires ne laissent pas que d'être galants. Il arrive aussi qu'ils prennent eux-mêmes parti. Ainsi, un soir, m'a-t-on raconté, furieux de l'enthousiasme délirant avec lequel la salle venait d'accueillir une actrice, le *subdelegado da policia* se leva brusquement dans sa loge, et se mit à apostropher longuement et violemment le public. La première fois que j'y allai, on jouait une pièce mi-fran-

çaise, mi-portugaise ; l'actrice y dansait, après le cancan, et en opposition avec lui, certain pas du pays on ne peut plus lascif et cynique, qui, débutant par un balancement voluptueux et de plus en plus accentué des hanches, se terminait par des contractions brusques, saccadées, effrénées du torse. Dire la flamme qui, à ce spectacle, s'allumait dans tous les yeux, la folle ivresse qui s'emparait de l'assistance, les murmures, les exclamations, les cris, les trépignements, les hurlements, les vociférations, les rugissements, la fièvre bestiale, enfin, qui éclataient de toutes parts et faisaient trembler le théâtre, serait chose impossible...



EXCURSIONS DANS LA PROVINCE DE RIO

I. — LE RIO PRETO & LE PARAHYBA

Lundi, 2 septembre.

... V. V. et moi nous quittons l'hôtel à 5 heures m., pour prendre le train à la gare du chemin de fer Dom Pedro II. La voiture de 1^{re} classe où nous montons et qui peut contenir de 80 à 100 personnes, est presque remplie, et nous avons pu constater la même chose en revenant. Beaucoup de dames, quelques unes très élégantes, et plusieurs fort jolies; mais celles-ci ne sont pas d'un type caractérisé. L'une, d'une mise irréprochable, parfaitement distinguée, qui vient s'asseoir à côté de nous, possède les plus petites mains que j'aie vues de ma vie, mais, en revanche, une vilaine verrue près du nez. Je remarque qu'elle lit *a Republica*, journal assez violent cependant contre l'ordre établi, sans manifester la moindre horreur. Un peu plus loin, une jeune femme passable — bien brésilienne celle-là — et un jeune homme défait ne cessent de folâtrer ensemble, sans souci apparent du public: il faut croire que celui-ci les gêne encore néanmoins, car, à l'approche d'un des interminables tunnels dont toute cette ligne est encombrée¹, le jeune homme

¹ Il y en a 17 entre Belem et Barra, dont un de 2,237^m51. Ces chiffres, comme plusieurs autres, sont empruntés au *Brésil à l'Exposition de Vienne*. Rio 1873.

éteint prestement les lampes voisines, pour en prendre plus à l'aise... et de rire, ainsi que tous les voyageurs ! Personne ne paraît scandalisé, et le garde, en venant rallumer les lampes, plaisante avec eux. Ce garde cause familièrement avec tous et prend place dans le wagon, tantôt à côté de l'un, tantôt à côté de l'autre. Beaucoup d'hommes portent, par dessus leur costume européen, une sorte de poncho blanc en étoffe de coton, pour se préserver de la poussière : la précaution n'est pas inutile, car oncques n'en ai vu autant. La plupart ont bien meilleure mine que ceux qu'on rencontre ordinairement à Rio : nombre d'entre eux sont très bien faits, et même grands et forts d'apparence. Gais, vifs, causeurs, charmants de manières, ayant l'air de se connaître presque tous, ils circulent d'un bout à l'autre du wagon, changeant de compagnie, riant, fumant, discutant...

De Rio à Barra-de-Pirahy — 109 km. N.-O., — pays fort pittoresque, très boisé; relativement plat jusque vers Belem — 62,7 km., — souvent même marécageux — les montagnes pourtant restent toujours en vue et parfois arrivent jusque près du chemin de fer — extrêmement accidenté au contraire de Belem à Barra — 46,2 km., — entre lesquels la voie traverse à mi-côte des vallées étroites, allongées et profondes, des chaînes — spécialement la Serra de Tingua — abruptes et élevées, mais qui présentent rarement des masses dénudées comme sur le littoral. La construction de cette ligne a coûté des sommes énormes, des prodiges de persévérance et d'industrie. Malheureusement, tous les travaux d'art, tunnels, ponts, etc., n'ont été faits que pour une seule voie, et déjà on sent le besoin d'en avoir deux; il est clair que cela ne pourra tarder longtemps, et que le développement du trafic est à ce prix. Tout sera alors, pour ainsi dire, à recommencer : que d'argent perdu par une économie mal entendue ! Ce chemin de fer va aujourd'hui dans la vallée du Parahyba, d'un côté, jusqu'à Porto novo do Cunha, à 151,7 km. E.-N.-E. de Barra; de l'autre, jusque près de Rezende. Le premier embranchement doit jeter un rameau dans l'intérieur de la pro-

vince de Minas, et celui-ci est destiné à rejoindre quelque jour, par la grande vallée du Rio das Velhas et du Rio Saô-Francisco, les tronçons qui déjà partent de Bahia et de Pernambuco ; mais, si habitée que puisse paraître sur nos cartes réduites la région qu'il lui faudra traverser pour cela, la plus grande partie n'en est pas moins complètement ou presque complètement déserte ; aussi s'estimerait-on provisoirement très satisfait si l'on pouvait seulement le pousser jusqu'à la grande cataracte supérieure du Rio Saô-Francisco ; au dessous de celle-ci, ce fleuve est facilement navigable jusqu'à l'immense chute de Paulo-Affonso, à peu de distance — 264 km. — de son embouchure ; ce qui permettrait d'y établir un service régulier de bateaux à vapeur, pour relier les deux extrémités de la ligne.

L'autre embranchement ira rejoindre, tout le long du Parahyba, la voie déjà exploitée entre Santos et Saô-Paulo et au delà. A Barra, où a lieu la bifurcation, nous entrons dans la vallée du Parahyba, que nous suivons, sans presque le quitter, jusqu'à Ponte novo Desengano. C'est, dans cette partie, un fleuve misérable, tantôt passablement large, tantôt fort étroit ; partout entrecoupé de lignes de rochers granitiques usés et aplatis supérieurement par l'action des eaux, je suppose, dont ils ne dépassent guère la surface, paraissant toujours peu profond. A Desengano, nous descendons pour prendre une petite (25 km.) ligne spéciale (União Valenciana) comme il y en a plusieurs dans la province : elle doit nous conduire à Valença. L'unique voie, d'une étroitesse inusitée, serpente, en décrivant des courbes extraordinaires, sur le flanc des montagnes, qu'elle gravit d'une pente assez rapide. La seule voiture dont se forme notre train est de la dimension d'un omnibus américain et ne va guère plus vite, du moins en montant ; elle présente la même disposition intérieure que celles de nos tramways de Belgique, et rivalise pour le confortable avec nos compartiments de 3^e classe ; notre locomotive minuscule souffle comme un cheval poussif. De notre côté de la cloison — 1^{re} classe pour le moment — nous sommes à cinq, y compris le chef du train, qui lit

aussi la *Republica* et la passe à ses voisins. Ici, pays presque entièrement cultivé; partout des plantations de café; par-ci par-là seulement quelques bouquets de bois, et, dans certains bas-fonds, des points marécageux; encore disparaissent-ils en approchant de Valença, dont les environs sont absolument nus et désolés. Il ne faut pas croire, en effet, que les plantations de café animent le paysage. Rien ne saurait mieux en donner l'idée, qu'une plantation de buis clair-semés, entre lesquels on verrait passer le sol rougeâtre,... et, quand on ne voit nulle part, autour de soi, d'autre verdure que celle-là, je vous assure que ce n'est pas beau. Nous arrivons à midi; deux gamins s'emparent aussitôt de nos malles et nous conduisent à l'hôtel *da Gloria*. Il nous paraît fort supérieur à ce que nous attendions; on nous donne, à l'étage, une chambre à quatre lits pour nous deux. Nous essayons d'une petite promenade aux environs; mais nous ne trouvons rien, rien, rien à recueillir, et nous nous décidons à partir dès demain matin...

Mardi, 3.

Nous n'avons pas pu partir ce matin. On avait oublié de commander une mule de charge, et le loueur qui nous avait amené deux bêtes de selle, a vainement cherché à s'en procurer... Me sentant horriblement paresseux, je serais plutôt disposé à m'applaudir de ce répit. Valença compte, nous dit-on, 5,000 habitants; mais on y comprend tous ceux de la paroisse, et les paroisses (*freguezias*) sont ici fort étendues¹. Elle est située sur le Rio das Flores (que je n'ai pas vu), affluent du Rio Preto. M. Léandre, le muletier, vieux Français, établi au Brésil depuis 1829 et connaissant bien le pays, nous dit que la ville a beaucoup perdu, a tout perdu, depuis l'ouverture du chemin de fer, qui enlève tous les produits sans les y laisser séjourner. Notre hôtel lui-

¹ On en compte 1,473 pour tout l'Empire. Le nombre des bourgs est de 433 et celui des villes de 209. Ces dernières seules possèdent une chambre municipale, nommée par les électeurs primaires.

même, le seul présentable, va fermer d'un moment à l'autre, et ne reste ouvert encore qu'en vue des élections qui ont lieu dans 8 jours. Ce qui est certain, c'est qu'il est vide pour le moment, ou peu s'en faut, et ne paraît pas en rapport avec l'importance actuelle de la ville, dont les larges rues à l'abandon, pleines d'herbe et de silence, mais dépourvues de toute animation, et presque sans mouvement, semblent endormies et quasi-mortes... Le matin, quelques nègres et négresses arrivent, d'un pas nonchalant, pour remplir leur petit tonneau à la fontaine en face de l'hôtel; le déposent lentement en attendant leur tour, causent et rient longuement, tout à leur aise, entretemps; le reprennent ensuite avec indolence, le laissent s'emplir tout doucement, s'amuse encore un bon brin; puis le rechargent sur leur tête avec un paresseux effort, s'arrêtent de nouveau à bavarder, et, comme tout finit en ce monde, s'en retournent enfin sans se presser, mais non toujours sans s'attarder encore en route, ni surtout sans parler, à leurs habitations respectives... De loin en loin, quelques mules passent, étonnant le pavé du bruit de leurs sabots... Plus rarement encore, un lourd chariot se traîne péniblement, au pas apathique des bœufs pesants, et roule lentement ses roues massives, dentées en vue des rudes montées, et tournant, avec un bruit musical et continu, sur leurs essieux jamais graissés, — à dessein, dit-on, parce que le bruit fait marcher les bêtes... Sur le pas des portes, quelques négociants en pantoufles, peu dérangés par les pratiques, fument avec quiétude; parfois ils s'aventurent à faire quelques pas le long du trottoir, vont à la rencontre du voisin, échangent avec lui quelques paroles du bout des lèvres, puis regagnent leur comptoir pour recommencer bientôt le même manège.

Quand nous passons, c'est à peine si nous voyons quelques têtes curieuses se pencher un instant près des vitres pour se rejeter presque aussitôt en arrière... Mais il faut tout dire : la ville est depuis plusieurs mois ravagée par une épouvantable épidémie de petite vérole. Un pèlerinage monstre a même eu lieu, il y a quelques jours, pour arrêter les progrès

du fléau. Peut-être cela contribue-t-il à donner à Valença cet aspect morne. J'ai vu depuis, par les journaux, que le pèlerinage a manqué son effet, si même il n'a amené une recrudescence et une nouvelle extension du mal. Un franc mécréant, avec son simple bon sens, aurait pu le prévoir; mais, par malheur, ici comme chez nous, si la vraie piété, la foi vive et toujours respectable qui fait accepter la religion tout d'une pièce, ses rigueurs et ses devoirs comme ses douceurs et ses consolations, me paraît infiniment rare et presque introuvable, en revanche, sa triste caricature, — cette croyance obscure, confuse, incertaine, sans vertu réformatrice, dont on repousse la gêne aux heures de calme et de prospérité, où l'on se rejette aveuglément aux heures de lutte et d'adversité; qui énerve l'homme, en l'empêchant de compter sur lui-même et sur lui seul; qui l'affole parfois par de vagues terreurs l'abrutit et le dégrade par de puérides momeries, sans lui donner en échange l'amour du bien et l'empire sur ses passions — la basse superstition enfin que l'immense majorité des hommes, hélas! prennent pour la religion, — me semble encore fort répandue, beaucoup trop à coup sûr. Mais, en vérité, je ne sais si nos campagnes, au moins dans le pays flamand, ne sont pas, à cet égard, plus arriérées que le Brésil.

Cependant le bruit de notre présence s'était propagé dans la ville, et, dans l'après-midi, pour nous distraire, nous recevons la visite d'un docteur américain, M. F..., de la Nouvelle-Orléans; ancien confédéré je suppose; puis médecin militaire dans l'armée de Maximilien d'abord, dans celle du Brésil ensuite, pendant la guerre du Paraguay; aujourd'hui marié à une veuve valencienne. Il y a ici des gens de tous pays: ce matin, un ancien marin anglais nous a demandé la charité; ce soir, M. Léandre, qui a enfin déniché notre affaire, nous parle d'un Belge qui se trouve dans la misère. En apprenant que nous avons des mules, notre Yankee s'empresse de nous dire qu'il regrette infiniment que nous n'ayons plus besoin des siennes, et, comme nous lui disions que nous ne repasserions pas par ici, il ajoute vivement qu'il nous engage

à venir le voir, à dîner avec lui et à disposer de sa maison, dans le cas où nous nous raviserions.

Notre hôte est un bon vivant, un joyeux compère qui tape sur le ventre de ses clients. Son type est nouveau pour moi, mais depuis, je l'ai assez souvent rencontré : ventru, teint blanc bourgeonné, couperosé; cheveux châtain-foncé et non noirs, favoris idem, lèvres bassement sensuelles, rire tout matériel, quelque chose qui fait penser au porc; j'ajouterais volontiers : casquette sur la tête; car le hasard fait que tous ceux de ce type dont je me souviens, portaient ce couvre-chef, peu commun ici : à quoi tient l'exactitude d'une description ! — Notre homme fume aussi la pipe, chose tout à fait insolite ; car en ce pays, les nègres seuls l'emploient. Il ne demande qu'à causer ; mais nous y sommes encore malhabiles, moi surtout. « Vous êtes Anglais? a-t-il demandé tout d'abord. — Non. — Américains? — Non. — Français alors? — Non. » Là-dessus, il a jeté sa langue aux chiens, et a même paru croire un moment que nous nous moquions de lui. J'ai dû lui expliquer tant bien que mal ce que c'est que la Belgique. Depuis, cette scène s'est plus d'une fois renouvelée. Il a absolument tenu à nous donner une lettre de recommandation pour un de ses cousins, qui possède, à quelques lieues d'ici, sur notre route, une fazenda, où il veut que nous allions loger demain...

Mercredi, 4.

A 6 heures, nous sommes sur pied. Bientôt j'aperçois M. Léandre qui arrive avec nos deux mules de selle, mais le déjeuner et la bête de charge avec son propriétaire, So José, se font attendre davantage, et il est bien 8 heures quand nous partons. So José, qui doit prendre soin des animaux, nous accompagne sur un vieux cheval. C'est un grand et solide vieillard, tout blanc déjà, lourd, nonchalant, peu causeur, qui entend fort bien ses intérêts. Nous payons, par jour, à M. Léandre 6 milreis, et 5 à So José. De Valença à S^a Teresa, la route traverse presque sans interruption des cultures de café. Ce n'est qu'accidentellement, et sur la crête

des montagnes, que l'on voit paraître des bouquets de bois assez bien fournis. Après trois quarts d'heure de marche environ, nous nous arrêtons quelques instants dans une venda, pour nous rafraîchir en prenant une bouteille d'ale très authentique. Les propriétaires sont des Italiens. Il paraît qu'il y en a beaucoup dans le pays, exerçant souvent la profession de colporteurs, et, d'après M. Léandre, ils en sont la plaie, d'ailleurs universellement méprisés et détestés. A part eux, on ne court pas le moindre danger en voyage, et, d'habitude, on ne s'arme même pas. Tout cela m'a depuis été confirmé de tous côtés. Dans toutes ces provinces du Brésil, les crimes fondés sur la cupidité sont pour ainsi dire inconnus ; aussi l'étranger paisible n'a-t-il rien à craindre. Les meurtres et les assassinats ne laissent pas néanmoins d'être assez fréquents encore, surtout dans les parties un peu reculées ; mais ils ne sont guère provoqués que par des haines et des rivalités personnelles, notamment par des débats sur les limites des propriétés, ou encore par la jalousie féroce des maris. Quand un riche Brésilien de l'intérieur a envie de se débarrasser de quelqu'un qui le gêne, il s'adresse à un chasseur et le paie pour l'abattre au coin d'un bois. On prétend même que si, pris de remords, il veut ensuite retenir le bras de son agent, celui-ci, par un singulier scrupule de conscience, refuse souvent d'épargner la victime, sous prétexte qu'il est trop tard et qu'il a déjà recommandé son âme à Dieu : « Ja encomendei sua alma, » répondrait-il. La justice ferme les yeux par peur ou autrement. Le jury surtout est détestable.

Quant à la jalousie, pour m'en donner une idée, on me raconte l'historiette suivante. Une femme brésilienne se trouvait seule à la maison. Arrive un colporteur italien qui demande l'hospitalité. La femme lui permet de se coucher dans l'écurie, hors de l'habitation, et, quand son mari rentre, elle l'en prévient, en ajoutant par malheur : « Dieu ! quels beaux yeux il a, mon ami ! Je n'en ai jamais vu de pareils. » Le mari ne dit rien ; mais, peu d'instants après, il sort, et revenant presque aussitôt : « Tiens ! s'écrie-t-il, tu admirais tant les yeux de cet homme : j'ai voulu te les procurer ! Les

voici ! » Et il jetait à sa femme épouvantée les globes sanglants du malheureux, qu'il venait d'égorger lâchement pendant son sommeil. Naturellement, je ne garantis rien...

A partir de S^a Teresa, le chemin devient plus sauvage, traversant une forêt assez belle, rompue seulement de loin en loin par quelques exploitations. Vers 3 1/2 heures, nous arrivons à la fazenda. Malheureusement, le maître était à Corte — c'est ainsi que partout, dans l'intérieur, on appelle Rio de Janeiro — et la fazendeira nous le fait dire d'une façon qui est évidemment une invitation très claire à chercher ailleurs notre logis. C'est ce que nous faisons, à ma grande satisfaction, je l'avoue, car nous serons toujours plus libres en payant, et aussi, semble-t-il, à celle de So José, qui avait fait une affreuse grimace en apprenant que nous comptions demander l'hospitalité à un fazendeiro. Probablement, nous ne sommes pas encore assez loin dans l'intérieur. Peut-être aussi nous trouve-t-on trop mauvaise mine, car nous ne sommes guère élégants ni l'un ni l'autre, moi surtout qui, dans ce pays où l'on juge, à ce qu'il paraît, d'un cavalheiro par ses bottes, ai commis l'incongruité de n'en pas mettre ces jours-ci. On nous avait assuré à la fazenda que nous trouverions un *rancho* à moins d'un quart de legua de là. Nous mettons bien 1 1/2 h. à y arriver. Il est vrai que la legua vaut plus de 6 1/2 km. : il faut savoir aussi qu'il y en a de grandes et de petites (*pequenas*) et que les premières sont souvent le double des secondes; celles-ci, pourtant, sont souvent bien loin de mériter leur qualification... Nous pensions rencontrer une misérable cabane. Au lieu de cela, nous trouvons un armazem très bien monté dans son genre et de très belle taille, desservi par deux commis fort bien.

Après un échange d'explications avec notre *camarado* — c'est le titre que porte So José — on consent à nous héberger, mais en réservant la ratification du patron. En attendant, nous prenons d'excellente Bass, à défaut de cerveja (bière) national: c'est une particularité curieuse de ce pays, que partout, loin de tout centre habité, nous avons rencontré de ces armazems, véritables bazars, beaucoup mieux fournis que ne le

sont ensemble toutes les boutiques de certaines de nos bourgades, où l'on peut se procurer tout ce dont un Brésilien a besoin : denrées, étoffes, quincaillerie, etc... Comme toutes les maisons du commun, ils sont bâtis en torchis et généralement blanchis; leurs fenêtres sont petites, mais vitrées; leur sol est en terre battue, leur toit en tuiles; quelquefois une verandah entoure l'habitation. Le devant de la boutique est d'ordinaire complètement ouvert, et le toit n'y est supporté que par de simples piliers en bois. A l'intérieur, les objets sont rangés sur des rayons, suspendus au toit, ou accrochés à la muraille; le comptoir, une ou deux chaises au plus, constituent tout le mobilier; on doit donc généralement rester debout et tenir son verre à la main ou le poser sur le comptoir; mais, dans ce dernier cas, comme le nombre en est communément restreint — il y a des vendas écartées où il n'en existe qu'un seul — il arrive souvent que le débitant le reprenne traîtreusement pour servir un voisin qui attendait patiemment son tour.

Le dîner finit par arriver : riz, feijoês¹, carne secca, poisson conservé. Le patron ne rentre qu'à la fin du repas. C'est un jeune homme très bien, très élégant, très gentil, svelte, bien proportionné et bien portant, à la tête fine, intelligente et vive, connaissant quelques mots de français, admirateur de Paul De Kock, grand chasseur, — il y a 14 grands chiens dans la maison, — enfin un vrai *gentleman*, et qui paraît fort à son aise et très bien posé, quoiqu'il occupe ici une petite chambre dans une petite maison, et soit, en somme, un simple détaillant. Après avoir causé quelque temps, tant bien que mal, — V. V. s'en tire fort bien en vérité, — nous allons nous coucher, moi sur le lit, — fort bon sans conteste, car il y a une paillasse, — V. V., de par son propre choix, sur une autre paillasse étendue par terre...

Jeudi, 5.

Notre hôte, apprenant que nous tuerions avec plaisir un

¹ Haricots noirs. Le plat national par excellence, l'une des bases de l'alimentation.

capivara, nous propose une partie de chasse et nous acceptons ; mais les chiens ne font lever qu'un paca et encore sans que nous puissions le voir. Notre hôte abat cependant, d'un coup, au vol, et à très longue portée, deux perruches, avec un mauvais vieux fusil, calibre 24. — C'est un calibre assez fort pour les chasseurs d'ici ; tous sont confondus du poids et de la dimension de nos calibres 16. — Quant à nous, nous nous rattrapons en prenant quelques insectes, et notre hôte et son piqueur, tout en riant un peu, nous aident de leur mieux.

Pour la première fois, nous sommes obligés de nous frayer un passage dans le bois à coups de *facaô* (grand coutelas). Ce n'est pas commode, surtout quand on est équipé à la fois en chasseur et en entomologiste ; pratiquement, ces deux qualités sont décidément incompatibles, dans ce pays-ci, pour un homme seul : il faut opter...

Vendredi, 6.

... Nous n'avons pas réussi à partir avant 10 1/4 heures. La note est assez salée : 43 milreis et quelque chose ; mais il y a là dedans 15 milreis de bière à 1,500 reis la bouteille. Et moi qui craignais que notre hôte ne fit des difficultés pour accepter le paiement. O naïveté !

Nous prenons un chemin de traverse, bien moins pittoresque que la route le long de laquelle nous avons poussé une reconnaissance hier après-midi. Là nous avons vu, sur un espace de moins d'une demi-lieue, deux très belles cascades, une jolie forêt et la magnifique fazenda de la vicomtesse do Rio Preto. Par ici, nous parcourons pendant deux heures, presque sans discontinuer, de monotones plantations de café¹, traversant parfois une fazenda. Celles-ci sont ordinairement composées d'une habitation plus ou moins grande,

¹ La culture du café, au Brésil, ne remonte guère à plus d'un siècle. En 1871-72 on en a exporté 243,584,360 kg. et on évalue la consommation indigène annuelle à près de 30,000,000 kg. La production a augmenté de 228 p. c. depuis 30 ans. Il y a dans l'empire environ 530 millions de caféiers occupant à peu près 575,000 hectares. La province de Rio de Janeiro, puis celle de São Paulo, sont les principaux centres de produc-

plus ou moins belle, quelquefois pourvue d'un étage, pour les maîtres, au fond; puis, sur les côtés, de deux grandes rangées de baraques pour les dépendances, entourant une vaste cour; sur le devant de la plupart d'entre elles, se trouvent d'immenses aires maçonnées, en terre battue, sur lesquelles on étend les graines pour les faire sécher à l'air libre.

Nous arrivons enfin au Rio Preto, qui, depuis sa naissance jusqu'à son confluent avec la Parahybuna, forme la limite entre les provinces de Minas et de Rio. C'est une belle rivière, offrant un aspect analogue à celui du Parahyba à Barra : un lit peu profond, obstrué de blocs énormes, entre lesquels l'eau s'écoule comme elle peut; ici, elle s'est ménagé, vers le centre, un étroit chenal par lequel elle se précipite impétueusement; sur les côtés, on ne voit que de pauvres flaques ou des filets secondaires. Elle doit être au plus bas, car on nous dit qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis 8 mois et plus! Cela explique l'aspect désolé de Valença et de presque toute cette région...

Vers 2 heures, nous arrivons à Teresilhas, où nous nous décidons à passer la nuit. La route que nous avons suivie le long du Rio Preto, est une belle chaussée macadamisée, dépendant de celle d'Uniaô e Industria qui va de Péropolis à Juiz de Fora, dans la province des Mines. Elle ne le cède à aucune de nos grandes routes d'Europe, mais paraît peu fréquentée dans cette partie. Ici la rivière occupe encore tout son lit; nous avons bien envie d'en profiter pour prendre un bain; mais les habitants nous disent que ces eaux donnent la fièvre, et, quoique peu convaincus, nous nous abstenons par prudence.

Teresilhas est un hameau de 7 ou 8 maisons, une sur la rive droite, les autres sur la rive gauche, et par conséquent dans la province de Minas, à 3 leguas en amont de Parahy-

tion. Le café du Brésil ne mérite plus sa mauvaise réputation, et on en écoule une bonne partie en Europe sous les noms les plus estimés, Java, Moka même; mais son meilleur débouché est aux États-Unis. Je tiens ceci de bonne source; d'ailleurs il a remporté la médaille d'or à l'Exposition de 1867.

buna. Un pont payant, en bois, troué en plusieurs endroits, relie les deux rives. Nous le passons pour gagner la *casa de negocio* qu'on nous indique. Elle est beaucoup plus grande que la dernière. Le propriétaire, un Portugais, est encore un *monsieur*, mais du moins il a bien la tournure de son état. Il parle moins que nos autres hôtes, mais se croit pourtant obligé de nous accompagner dans la maison voisine, où il nous conduit dîner et loger, et de rester tout le temps du repas à nous regarder manger, bien qu'il se plaigne à tout instant de la chaleur insupportable qu'il fait dans la pièce, et que nous, nous ne sentons pas du tout. Notre dîner est un festin de Lucullus à côté des précédents : riz, pain, œufs sur le plat, viande fraîche de porc, et pas de feijoês ! Par exemple, en habile négociant, en vrai Portugais, on nous fait payer trois fois sa valeur la bière nationale qu'on nous donne pour de l'anglaise.

Pendant la soirée on joue du piano ; car il y en a partout ici, quelquefois un peu faux, mais n'importe ! L'amour de la musique me paraît certainement un des traits du caractère brésilien. Vis à vis de la boutique, deux messieurs de l'endroit jouent au *vinte*, sorte de jeu de palets, avec deux de leurs nègres. — Il y a ici un charmant petit singe d'une gentillesse et d'une douceur extraordinaires. Nous l'avons pris pour un mâle jusqu'à ce qu'un des nègres, riant de notre méprise prévue, nous démontrât notre erreur ; nous avons été trompés par l'extrême développement du clitoris.

Samedi, 7.

Départ à 8 3/4 heures. Nous passons devant plusieurs fazendas très considérables. Près de Parahybuna, le pays devient plus sauvage et plus tourmenté ; mais il est un peu gâté par les travaux du chemin de fer en construction d'Entre-Rios à Juiz de Fora. Avec les travaux, nous retrouvons de nombreuses vendas, où l'on débite du moins la bière nationale sous son vrai nom. V. V. y rencontre du tabac de Wervicq. Nous comptons nous arrêter à Parahybuna et y louer, si possible, d'autres mules ; mais, comme il n'est qu'une heure et que le pays, nu, paraît peu favorable

à nos recherches, nous acceptons la proposition que nous fait So José, de nous conduire jusqu'à Entre-Rios et d'aller aujourd'hui même jusqu'à Serraria à 2 1/2 leguas d'ici. Parahybuna, qui paraît ne dater que d'hier (ne pas confondre avec la ville du même nom située au nord, dans la province de Minas, et qu'on appelle toujours ici Juiz de Fora), est bâtie sur la rivière de ce nom, un peu en aval de son confluent avec le Rio Preto. Elle est un des principaux relais de la diligence de Petropolis à Juiz de Fora, et renferme de grands hangars pour les mules, des magasins à fourrage, etc. Elle compte peut-être une vingtaine de maisons, sans parler des huttes d'ouvriers répandues tout le long des travaux, et possède un beau pont de la C^{ie} Uniaô e Industria, un poste de soldats, un bureau du télégraphe, — déjà en activité le long de la route, — enfin une église, petite comme toutes celles de ce pays, ne se distinguant guère d'une maison ordinaire que par son élévation et par la petite croix qui la surmonte.

De Parahybuna à Serraria, la route est beaucoup plus belle, traversant pour ainsi dire sans interruption une forêt quasi-vierge; malheureusement le bois, ou un épais rideau de bambous, haut de 10 mètres, nous dérobe presque constamment la rivière que nous ne cessons pas de suivre...

A Serraria, nous trouvons à nous loger confortablement dans une casa de negocio, beaucoup plus considérable encore que les précédentes. Dîner passable, remarquable par la présence de pommes de terre. So José, qui dîne avec nous, comme à Teresilhas, ne se gêne pas du tout, comme je l'avais remarqué déjà : il se sert le premier quand on ne s'empresse pas de lui présenter le plat, et prend de la bière quand on ne lui en offre pas ¹.

Les maisons sont ici peu nombreuses et encore plus éparpillées qu'à l'ordinaire; j'y remarque une pharmacie. Il y a également un relais et un bureau télégraphique installés dans des bâtiments en forme de chalets, comme à Parahy-

¹ Au point de vue brésilien, c'était plutôt, comme je l'ai su depuis, nous-mêmes qui manquions d'éducation en négligeant de lui en offrir...

buna. On voit qu'on est habitué aux étrangers et blasé sur leur compte : on ne s'occupe pas du tout de nous et nous n'avons affaire qu'au négrillon qui nous sert. La maison est d'ailleurs plus vaste et mieux montée que les autres; les maîtres ont un grand salon pour leur usage spécial, très présentable pour autant que j'aie pu en juger de loin, avec un petit jardin devant ses fenêtres; le piano, où s'exercent tour à tour hommes et femmes, y compris les enfants en bas âge qui apprennent leurs gammes, est parfaitement d'accord, et, selon V. V., on y joue très bien des morceaux des plus difficiles. Nous comprenons maintenant l'empressement de So José à venir jusqu'ici : son fils est marié et établi à moins d'une legua.

Dimanche, 8.

Le fils de So José est arrivé à cheval pour le voir; il a l'air très bien dans ses affaires et est habillé en *monsieur*, beaucoup mieux que moi à coup sûr. A propos de cheval, notons que, deux fois déjà, des cavaliers nous ont demandé l'aumône; l'un, un nègre, nous a tendu son chapeau entre Valença et S^a Teresa, — maintenant que j'y songe, c'était peut-être un pauvre diable d'esclave quêtant pour son affranchissement; — l'autre, un mulâtre de bonne mine, portant des fontes à sa selle, nous a présenté à Teresilhas une liste de souscription à laquelle nous n'avons rien compris, et sur la réponse de V. V. que nous ne pouvions rien pour lui, il nous a salués d'un air jovial en nous serrant cordialement la main. Cela est pourtant moins original que ce que j'ai vu à Rio, où un mendiant s'annonçait dans le *Jornal do Commercio*, en style évangélique et pathétique, en donnant son nom et son adresse. Ceci soit dit sans intention de blâmer ce dernier système, qui peut avoir beaucoup de bon. Du reste, d'une manière générale, les mendiants me paraissent fort rares au Brésil, — ou bien fort discrets.

... Nous rencontrons deux diligences qui nous dépassent au grand galop, toutes deux pleines de monde. Au passage de la première, ma maudite mule s'effraie follement, fait sur

elle-même un double tour complet et, malgré mes efforts, se précipite presque sous les roues, qu'elle effleure de ses pieds de derrière; mon fusil bascule d'un côté, ma carnassière ballotte de l'autre, ma canne à filet d'un troisième, mon chapeau manque de s'envoler et je perds un étrier. Pourtant je reste en selle, je renfonce mon chapeau, je relève mon fusil et ma carnassière, je rattrape mon étrier, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Je me promets bien qu'à l'avenir je prendrai des éperons et surveillerai davantage ma monture. Elle voulait encore recommencer la même scène au passage de la seconde voiture, mais cette fois, étant averti et l'ayant arrêtée d'avance, je parviens à la maintenir tant bien que mal. C'est égal, ce sont de vilaines bêtes en général, joignant à leur entêtement traditionnel une paresse indomptable, des allures incommodes; avec cela un dos trop étroit et une taille trop basse pour des jambes honnêtes. J'aime bien mieux, sans conteste, un bon cheval; mais cela ne se rencontre pas facilement non plus par ici...

Un peu après midi, nous arrivons à Entrerios. C'est un endroit tout neuf, situé sur le Parahyba, un peu en amont de son confluent avec la Parahybuna; il ne compte guère que quelques maisons outre les bâtiments de la gare et un hôtel dépendant de l'administration du chemin de fer et servant en même temps de bureau télégraphique. Nous payons So José; c'est un vieux malin qui, outre la nourriture, réclame pour lui et sa bête le paiement des jours de retour jusqu'à Valença, mais déclare la chose inutile pour les mules de M. Léandre. Ce matin, toujours sans gêne, il s'était acheté une chemise à notre compte. Pourtant il reconnaissait notre droit. Maintenant il oublie comme nous d'en reparler...

Lundi, 9.

On ne nous éveille qu'à 4 heures $\frac{3}{4}$, et nous n'avons que le temps de sauter dans le train, sans billets. Une seule voiture de 3^e classe. A 7 heures 50, heure militaire, nous descendons à Porto novo, et nous nous mettons à

explorer les environs; surtout un bois, fort riche, — principalement en coléoptères, — dont on avait voulu nous détourner sous prétexte qu'il renfermait beaucoup de chiens sauvages — *cachorros bravos* — fort dangereux¹. L'aspect du Parahyba depuis Entrerios jusqu'ici est à peu près le même que plus haut. Tantôt il roule en bouillonnant dans un chenal étroit qui occupe à peine le dixième de son lit, quelquefois lui-même assez restreint; tantôt il s'étale sur toute sa largeur, ne laissant entre ses flots que de longues lignes parallèles de récifs granitiques; tantôt enfin il s'épanche en vastes nappes presque tranquilles parsemées d'ilots. D'Entrerios à Sarcoubaya s'étendent des forêts vierges presque ininterrompues; à partir de là, on retrouve le café sempiternel et de nombreuses habitations. Porto novo do Cunha paraît assez important. Il y a plusieurs soi-disant hôtels, et dans le meilleur nous avons déjeuné fort bien pour 1,500 reis chacun au lieu de 2,000, prix ordinaire. J'y vois de loin un pont sur le fleuve. Les *carrapatos* (tiquets) sont si nombreux qu'ils en deviennent incommodes. Ce soir, en faisant mon inspection habituelle, je m'en tire, pour ma part, 137, quoique j'en aie déjà ôté pas mal pendant la journée. Leur morsure n'est rien les premiers jours, mais, après, c'est terrible...

.

II. — ITAIPU. — LES ORGUES.

Botafogo, vendredi, 18 octobre 1872.

Samedi 5, nous partîmes, à 4 1/2 heures du soir, par le bateau de Nitheroy, pour aller visiter la lagoa d'Itaipu, voisine de celle de Piratininga. Nous marchâmes longtemps dans l'obscurité: après avoir effectué la descente horriblement raide dite de la Viracaô, nous étions parvenus dans la plaine et nous errions par les chemins clos de haies, assez

¹ Sans doute le *C. brasiliensis*, de Lund, fort courageux, mais non redoutable, que je sache...

incertains sur notre route... A la fin pourtant nous arrivons à la fazenda de M. Raymundo da Bruz où M. Netto comptait nous faire loger. Mais il était déjà 10 1/2 heures; tout était fermé. Bref, on refuse de nous recevoir. De même à la venda voisine où l'on nous avait renvoyés. De même encore à la maisonnette du subdelegado de la police, qui nous crie de son lit qu'il est déjà couché. M. Netto avait malheureusement oublié à Rio la recommandation que le chef de la police lui avait donnée pour son subordonné... De guerre lasse, nous nous couchons sur des paniers vides devant la venda; on n'y est pas trop mal; mais il y fait diablement frais sans couverture, en simple costume de coutil. Aussi la plupart s'accroupissent autour d'un feu de bois vert, improvisé à la hâte... Sur ces entrefaites survient M. da Cruz fils qui rentrait chez lui, et qui, apprenant ce qui s'est passé, nous prie d'excuser la conduite de son vieux père, en ce moment seul à la maison, et poltron; et nous engage, lui, à accepter l'hospitalité qu'il peut nous offrir, c'est à dire quelques nattes par terre ou sur des bois de lits. Nous acceptons, après quelque hésitation, et, le lendemain matin, le père est le premier à nous exprimer ses regrets et tout le monde se montre on ne peut plus prévenant envers nous. Il paraît qu'on nous avait pris pour des souleveurs d'esclaves. — Autour de la fazenda, de belles prairies s'étendent. — Elle est une des premières du pays pour la production des oranges; il y a une fabrique de cachaça. — On met à notre disposition, pour nous conduire à la lagune un chariot à six bœufs. Cela marche assez bien, les bœufs allant au trot; mais ce n'est pas doux. Le conducteur, debout sur la base du timon, se maintient en équilibre avec une adresse merveilleuse; de temps en temps, sans jamais chanceler, il s'avance jusqu'au milieu du timon, pour exciter, du bout de sa longue perche, la première paire de bœufs; un autre nègre suit à pied, en courant. — Terrain plat, entre haies tout le temps..

A Itaipu, nous ne trouvons pas grand'chose à faire. Comme nous passions, V. V. et moi, avec nos filets, vis à vis d'une des maisons du village, un petit vieillard sec, en

habit bourgeois, nous appelle pour nous montrer quelque chose. Ce sont trois boas (giboyas) assez beaux, qu'il a pris dans la montagne voisine et qu'il tient en cage depuis neuf mois. Il ne nous parle pas, du reste, de les vendre. Dans son salon sont épars quelques livres et des instruments de menuiserie, à la muraille est accrochée une vieille lithographie française, assez décollétée, représentant Joseph et M^{me} Putiphar; la maison est pleine d'enfants de tous âges... Il paraît cependant que notre homme est le curé, ou, comme on dit ici, le *vigario* de l'endroit, à ce que nous apprend V. B. qui, prévenu par nous, est allé acheter, en repassant, les trois boas et la cage, pour 10 milreis. Il a deux femmes au dire des noirs, et ce n'est guère, bien que V. B., comme nous, n'en ait vu qu'une seule. Il reconnaît pour siens les enfants, et aux observations que M. Netto lui faisait, croyant l'embarrasser, il a répondu, nous dit-on, en invoquant l'Évangile : *Creseite et multiplicamini!* Ce n'est nullement là un fait isolé, semble-t-il, et au Brésil, tout comme dans l'Amérique espagnole, il en est ainsi partout, dès que l'on sort de Rio, Bahia, Pernambuco, Saô Paulo, enfin des grandes villes voisines de la côte. Tous les renseignements concordent sur ce point...

Botafogo, samedi, 26 octobre.

... Nous sommes revenus ce matin de notre excursion dans les Orgues. Elle s'est parfaitement passée. La veille du départ, on nous avait fait une telle peinture des difficultés et des périls de l'entreprise, qu'on était parvenu à m'inquiéter, et qu'un instant je me demandai, pour ma part, si je ne ferais pas mieux d'y renoncer, non que je craigne le danger en lui-même, mais le vertige m'effraye, je sens que je ne puis rien contre lui, et je sais que, quand il vous prend, c'est fini : or, je ne connais rien de sot comme de risquer sa vie, par gloriole, sans avoir au moins l'excuse d'un grand et noble but à atteindre, et j'ai toujours trouvé que les touristes qui périssent en escaladant le Mont-Blanc et le Mont-Cervin, ne méritaient pas mieux. Dans cette circonstance, il me sem-

blait pourtant que, personnellement, je n'avais pas de motifs suffisants pour légitimer une imprudence sérieuse : aussi m'étais-je réservé, *in petto*, de me retirer au dernier moment, si j'arrivais à un endroit que je jugeasse par trop menaçant; mais ce cas ne s'est heureusement pas présenté, j'ai rapporté tous mes membres sans notable égratignure, et j'en suis quitte pour une de mes bonnes bottes trouée. Peut-être avait-on voulu s'assurer, en exagérant un peu, que nous n'étions pas des poules mouillées. A ne rien dissimuler, pourtant, plus d'une fois nous avons dû passer par des points assez scabreux, où un faux pas, une touffe d'herbe mal fixée auraient suffi pour nous précipiter dans l'abîme; mais tout est bien qui finit bien, et cette course restera certainement dans mes souvenirs...

Samedi dernier, à 3 h. 5 m., nous prenions donc, avec Glaziou et son fidèle João, le petit bateau à vapeur qui fait le service de Rio à Piedade, localité insignifiante par elle-même, située au fond de la baie, à une legua environ à l'ouest de la barre du Macacu. Ce bateau, qui s'arrête, en passant, à Paqueta, est assez sale et marche très mal. Il est très démocratique; car, de même que dans les barques de Nitheroy et aussi dans tous les bords, il n'existe qu'une seule classe pour tout le monde, esclaves ou libres, noirs ou blancs. Les mœurs ici sont du reste, ce qui vous étonnera peut-être dans un État à esclaves, absolument exemptes de hauteur et de morgue : le premier portefaix venu traitera d'égal à égal avec le plus grand personnage; un ministre causera familièrement avec un conducteur d'omnibus, et le riche fazendeiro serrera parfaitement la main du nègre, du nègre libre bien entendu : encore n'affirmerais-je pas que, suivant les circonstances, il n'agirait pas de même avec un esclave. A côté de cela, il y a pourtant une grande servilité envers les puissants, un amour effréné des titres, des honneurs et des distinctions, l'estime de la richesse, quelle qu'en soit la source, le prestige des apparences et des mots; le goût de l'éclat, de l'apparat de préférence à la réalité; la vanité, l'envie, l'orgueil... Le même homme qui vient de

rire avec son esclave serait mortellement offensé si on le traitait de mulâtre, surtout s'il l'est.

Il est 6 h. environ quand nous débarquons à Piedade. Comme la diligence ordinaire ne part que le lendemain matin, nous prenons place dans une voiture particulière; il n'y a pas d'impériale et nous sommes obligés de prendre à l'intérieur, outre nos fusils, ponchos, boîtes, sacs, etc., nos 4 malles, ce qui ne laisse pas d'être fort gênant. Aussi sommes-nous enchantés de détendre un peu nos muscles en arrivant à Magé, notre premier relais. C'est une petite bourgade considérée ici comme une ville, et fort en décadence, quoique dans la nuit elle me paraisse d'abord assez animée... La pluie qui tombe depuis le matin a défoncé les chemins, toujours fort mauvais; notre voiture est, dit-on, chargée outre mesure, et le maître de poste craint pour ses ressorts.... Cependant, vers minuit, après plusieurs relais et sans aucun accident, sans trop de cahots même, nous arrivons enfin à Barreira, notre destination. Là il existe une auberge; nous nous la faisons ouvrir et nous y trouvons un gîte très convenable. Barreira est une fort jolie localité, située sur le Rio Soberbo, affluent du Macacu, à 8 lieues de Piedade, dans les premiers contreforts des Orgues, à 300 mètres d'altitude environ. Quelques maisons seulement. Pays déjà pittoresque, surtout le cours tourmenté, rocheux, bouillonnant, de la rivière, torrentueuse, désordonnée, encombrée de blocs comme toutes celles de cette région, et présentant ici deux branches égales en beauté. Malheureusement, il est un peu gâté par la présence de quelques cultures. Il y a notamment des plantations de quinquinas, toutes récentes encore, mais qui jusqu'ici réussissent à merveille et promettent beaucoup.

Dimanche, 20.

Après un déjeuner sommaire, nous quittons Barreira, pour gagner Teresopolis à pied. La distance n'est guère que de 2 lieues, mais il faut monter de 700 mètres. La route est donc fort raide naturellement et souvent aussi fort mauvaise,

à coup sûr absolument impraticable aux voitures, bien qu'elle ait, ou d'autant plus qu'elle a la prétention d'être pavée en certains endroits. Le temps est brumeux, pluvieux même, ce qui nous dérobe presque entièrement le paysage, sauf la magnifique végétation de la forêt à travers laquelle serpente le chemin aux brusques détours. Nous avons chargé notre bagage sur un convoi de mules qui montait à vide, à la garde de Joaô... A Teresopolis, je suis assez surpris de ne trouver qu'un village, d'une certaine importance il est vrai, là où je croyais trouver une ville, trompé par son appellation pompeuse. C'est vraiment dommage; car la situation est exceptionnellement favorable, belle et salubre. La difficulté des communications empêche seule le développement de cet endroit. Pour en donner une idée, disons seulement que la chaux, extraite de la baie à 10 lieues de là, coûte à Teresopolis cinq fois autant qu'à Rio, par suite des frais de transport. Nous nous installons à l'hôtel Guilherme, petit, propre, mais complètement vide pour l'instant et, par suite, mal fourni. Après y avoir redéjeuné de quelques œufs, nous employons le reste de la journée à faire une promenade le long de la route, jusque sur les bords du Paquèquer, affluent du Parahyba; j'y prends quelques odonates — *vulgo* demoiselles—en dépit du temps; V. B. s'y procure quelques exemplaires d'une toute petite espèce de salmonidé, qu'un vieil homme pêchait à la ligne dans le remous d'une cascade. Nous nous rencontrons aussi, chemin faisant, et nous lions conversation, avec le D^r da Silva Rama, qui se promenait en fumant dans son jardin, coiffé d'un fez, vêtu de coutil blanc. C'est un jeune homme fort bien, paraissant assez instruit, s'occupant un peu de sciences, semble-t-il. Il nous conduit chez lui pour nous montrer divers objets de curiosité, entre autres un crâne de tapir dont il fait cadeau à V. B.; malheureusement, les os nasaux sont brisés. — Vous aurez peut-être été surpris de la quantité de docteurs que je vous ai déjà cités. Rassurez-vous, ce ne sont pas tous des médecins! Celui-ci, par exemple, est docteur en droit; mais ici, plus encore qu'en Allemagne, chacun ambitionne le titre de docteur en n'importe quoi, et,

une fois qu'il l'a obtenu, plus ou moins légitimement, il le porte toujours : cela augmente étrangement son prestige aux yeux du vulgaire, et quand on prononce avec une solennité respectueuse les mots *Senhor Doutor*, on en a plein la bouche. A un certain niveau social, en dehors du commerce, je crois pouvoir dire que les non-docteurs sont des exceptions. Aussi ces braves docteurs sont-ils souvent fort ignorants, comme beaucoup de leurs confrères d'Europe au reste, y compris votre serviteur. Je dois pourtant constater, à cette occasion, que l'école de médecine de Rio, qui a, dit-on, sa doctrine propre, passe ici pour excellente et paraît être réellement estimée, même en Europe. Vers le soir, le temps se remet un peu et nous fait entrevoir la possibilité de tenter l'ascension dont nous commençons à désespérer, car elle serait stérile et presque impossible par la pluie. V. B. et V. V. ont froid.

Lundi, 21.

Le jour se lève sur un temps incertain, mais sans pluie pour l'instant : nous nous décidons à partir. Nous sommes accompagnés d'un chasseur de la localité, collecteur d'orchidées, très intelligent, connaissant à fond le bois, mais très bavard et très blagueur; petit de taille, mais bien bâti, maigre, nerveux; cheveux noirs crépus; barbe idem. Il porte un pantalon de laine rapiécé, une vieille veste également en drap; sa chemise de coton qui fut blanche fait saillie entre-deux; il a un petit chapeau rond en feutre mou, mais le plus souvent il marche nu-tête. Ce costume est celui des gens du commun; mais, pour la circonstance, il a mis ce qu'il avait de plus mauvais. C'est une chose digne de remarque que partout ici, même dans les hautes classes, le chapeau de feutre gris ou même noir est infiniment plus répandu que le chapeau de paille. So Manduca, c'est le nom de notre homme, est le compagnon de chasse habituel de notre ministre résident qui vient chaque année passer ici la saison chaude. Nous avons en outre deux nègres, l'un, So Manoël, amené par Manduca, l'autre, Luis, excellent noir, — vraiment noir celui-ci,

grand, fort, d'une figure remarquablement douce, qui a déjà plusieurs fois accompagné Glaziou dans la Serra, et qui lui est prêté par son ami le colonel d'Escragnolles, possesseur d'une petite fazenda dans le voisinage, bien connu par son obligeance traditionnelle pour tous les voyageurs. J'allais oublier un malheureux chien, Bocca negra, pas laid, très gentil, mais jeune et inexpérimenté, le seul que Manduca ait pu nous procurer au lieu d'une meute qu'il nous faudrait...

Il est un peu plus de 6 heures quand nous nous mettons en route. — L'ascension jusqu'au pied du sommet de la Pedra Assu dura 9 heures environ, interrompue seulement par 5 ou 6 repos de 4 à 5 minutes et une halte d'une demi-heure pour déjeuner. — On traverse d'abord de magnifiques forêts — vierges peut-on dire, bien que parcourues de loin en loin par les chasseurs de Teresopolis, — et quelques belles rivières, — pas très larges, mais cascadeuses, bouleversées, sauvages, remplies de quartiers de roc déjetés, — par des *picâdas* (sentiers) à peine tracés, dans lesquelles So Manduca nous précède, frayant le passage à coups de facaô. — J'ai cependant appris depuis que l'une de ces *picâdas* a la prétention d'être le chemin direct de Teresopolis à Petropolis; celle-là, il est vrai, est un peu moins effacée que les autres. — A chaque pas, si on ne regarde pas constamment à ses pieds, on risque de trébucher contre un quartier de rocher ou quelque tronc renversé, de tomber dans une fosse ou de passer la jambe dans un trou; souvent on est obligé de se courber, voire de se mettre à plat ventre pour se couler sous quelque grosse branche qui barre le chemin; d'autres fois on manque de s'enferrer sur la pointe d'un bambou récemment coupé, ... on monte, on descend; puis on remonte pour redescendre encore...

Ma carabine en bandoulière, mon filet à la main, ma boîte au dos, même mon couteau à la ceinture, m'entravent considérablement et augmentent au moins des deux tiers les fatigues et les difficultés de cette marche. Aussi ne tardé-je pas à ôter ma chemise... Bientôt l'ascension se corse davan-

tage; nous quittons les basses montagnes pour les pics élevés, les régions hantées par les hommes pour celles que Glaziou seul, et quelquefois Manduca, explorent; nous commençons à monter à pic, nous aidant des pieds, des mains, des genoux; l'humidité constante qui règne sous ces voûtes presque impénétrables aux rayons du soleil, rend les branches, dont le sol est jonché, très glissantes, et l'épaisse couche d'humus qui le recouvre, extrêmement friable; la montée en est d'autant plus pénible; ma carabine qui s'accroche partout, mon filet que je ne veux pas déchirer, deviennent de plus en plus gênants; aussi, quoique je n'aie plus que mon sarrau, je suis en nage et hors d'haleine, comme cela m'arrive du reste presque toujours *pendant* les montées un peu raides, quand elles durent longtemps; heureusement, on rencontre à chaque pas des sources excellentes, glacées...

Vers 11 heures, nous parvenons à un sommet dénudé, où le granit perce, et d'où nous pouvons enfin dominer les forêts que nous venons de parcourir, et jeter un regard sur le pays qui s'étend à nos pieds. Bien loin déjà vers la gauche, (en nous retournant), bien bas, bien bas, (à 600 m.), et séparées de nous par 3 ou 4 rangées de montagnes, nous apercevons les maisons blanches de Teresopolis qui se détachent sur le vert sombre des bois d'alentour, à notre droite les pitons inaccessibles du Fradre, du Garrafaô ou Dedo de Deos (Doigt de Dieu), etc., et la plaine jusque vers Magé... D'autres sommets, plus élevés, et non moins escarpés s'ils sont moins aigus, se dressent à notre gauche. Derrière nous, plus haut encore, se montrent les cimes qui nous restent à franchir. Nous nous arrêtons un instant, tant pour regarder ce tableau que pour nous reposer et boire un peu d'eau, à l'aide d'une tige de bambou, dans le creux des broméliacées; car à partir de ce point les sources deviennent rares... Au bout de quelques instants, nous continuons notre ascension dans les mêmes conditions; mais l'air, déjà bien plus vif à cette hauteur, la rend, pour moi du moins, infiniment plus agréable. Nous arrivons ainsi, vers midi, au lit d'un torrent, assez

large, mais presque complètement à sec. Nous nous y arrêtons pour déjeuner et j'en profite pour prendre deux *aeschnes*¹ très grandes... Nous nous remettons en marche vers 12 1/2 heures, et après avoir suivi quelque temps le torrent, nous atteignons enfin la région des hauts sommets, où cesse toute trace humaine, où l'on ne trouve plus que les sentiers frayés par les tapirs, dont la présence s'accuse de loin en loin par de gros tas de fumier, et où, pour se guider, il faut chercher soigneusement, dans quelques branches anciennement coupées, les vestiges, déjà presque effacés, des précédentes ascensions de Glaziou.

La végétation change d'aspect : sans cesser d'être vigoureuse, elle devient moins haute, et l'on commence à rencontrer une petite espèce de bambou, caractéristique de ces hauteurs, où elle semble tenir la place de nos genêts ou de nos genévriers de l'Ardenne. La végétation conserve désormais la même nature, sauf dans quelques vallées abritées, au fond desquelles la futaie a pu se développer encore. L'air devient aussi de plus en plus vif, et je me sens renaître ; ma blouse largement ouverte, ma poitrine nue exposée au grand vent, je respire à pleins poumons, je n'ai plus ni fatigue, ni paresse, je suis prêt à marcher jusqu'au lendemain.

Vers 3 heures, nous sortons de la forêt pour pénétrer dans un petit campo, non pas vraiment marécageux, mais extrêmement humide du moins, semblable à ceux qui occupent, à cette altitude, le fond de toutes les dépressions du sol, et couvert d'une horrible graminée, dont la hauteur dépasse souvent deux mètres, et dont les rhizomes, rampant à fleur de terre, forment, à la surface, des troncs volumineux, contre lesquels on trébuche à chaque pas. *Manduca*, notre guide, y prend adroitement une couleuvre qui dormait sans défiance. Nous traversons ce campo, nous montons sur le prochain sommet granitique, où nous prenons, sous les pierres, des lézards, des crapauds et quelques myriapodes ; nous redescendons ensuite à travers le fourré jusqu'à une sorte de caverne,

¹ Sortes de grandes libellules.

à la limite d'un second campo ; mais nous la trouvons trop petite et trop humide pour y loger, et nous prenons le parti de construire tant bien que mal, à la hâte, un *rancho* (hutte) au dessus d'elle, adossé au roc, au moyen de quelques perches, d'un peu de ramée, et de beaucoup de capim (herbe). Nous sommes ici au pied même du sommet de la Pedra Assu, (grosse pierre), le point culminant de la chaîne. Le botaniste Gardener l'avait visité en 1841 ; mais il avait mis plusieurs jours pour y arriver avec une nombreuse escorte, et depuis, Glaziou seul, avec Luis, So Joaô et So Manduca, y est retourné quelques fois. Malheureusement, le temps était redevenu pluvieux, très brumeux, le tonnerre grondait sur nos têtes comme à nos pieds : force nous est donc de remettre au lendemain notre visite à la cime (2,232 m.)...

Notre rancho terminé, nous dînons dans l'obscurité, puis nous endossons nos ponchos et nous nous couchons comme nous pouvons. Il peut être 7 heures. Le lit, fort inégal, n'est guère commode, et le vent qui souffle à travers le branchage sur ma tête nue, contribue encore à me tenir éveillé, d'autant plus que je ne suis nullement fatigué. Quant à nos hommes, ils causent presque tout le temps autour du feu mourant qui fume devant notre abri ; si les autres viennent à s'assoupir un instant, Manduca continue bravement à parler à lui tout seul, grommelant entre ses dents, comme il n'a cessé du reste de le faire dans le bois ; il paraît peu satisfait, et déjà, toute l'après-midi, il répétait à tout moment : *Que caminho do diabo!* en hochant la tête... J'ai su depuis que ce qui le chiffonnait, c'était d'être associé à un esclave et traité sur le même pied que lui, pour le coucher et surtout pour les repas. Plus d'une fois il préféra s'abstenir presque de manger. Joaô alors haussait les épaules d'un air de pitié. Parfois même il y eut entre Manoël, Luis et Manduca des disputes menaçantes par moments...

Le lendemain, au point du jour, nous sommes sur pied. Le temps s'est un peu éclairci ; nous en profitons pour monter sur la Pedra Assu, ascension courte et peu difficile du point où nous campions. Cette cime dénudée se compose de deux

mamelons arrondis, assez larges, sur lesquels on peut marcher en toute sécurité, bien que de plusieurs côtés ils soient bornés par un précipice à pic, d'une profondeur inconnue. Le vent s'y déchaîne avec furie et la température n'est guère que de 13° C. : je me retrouve chez moi, mieux à l'aise que je ne l'ai encore été depuis mon départ d'Europe. La vue est d'une splendeur dont on ne peut se faire d'idée et qui défie toute description... Partout, autour de nous, le désert; pas un cri, si ce n'est celui de deux martinets égarés qui volent auprès de nous, et le coassement doux et monotone de quelques crapauds; on ne voit pas même un oiseau de proie; rien que des sommets dénudés comme le nôtre, d'un gris rouge, entourés de petits campos remplis de grand capim jaunâtre, mêlé de petits bambous d'un vert sombre; à nos pieds, pareille à une mer de glace sans fin, s'étend, à perte de vue, par dessus plaines, vallées et montagnes, une couche épaisse de blancs nuages immobiles, que percent seuls, de loin en loin, semblables à des îlots perdus dans l'Océan, quelques faîtes bleuissantes : vers le N. et le N.-E., la cordillère multiple de Novo Friburgo; à l'O., beaucoup plus près, semble-t-il, de hautes et sombres chaînes, sans doute du côté de Petropolis, peut-être aussi les montagnes qui séparent le Parahyba du grand Rio Preto; au S., on aperçoit quelques traces des pics de la Tijuca, de la Gavia, et même de l'extrême pointe du Corcovado; tout le reste est caché... Quand le temps est clair, on découvre le pays jusqu'à une distance de 25 lieues dans mainte direction.

On comprend aisément quelle étendue de vue on doit avoir du haut des Orgues, quand on songe qu'ils atteignent cette altitude de 2,200 mètres sur un espace de deux lieues! Existe-t-il dans les Alpes des points qui s'élèvent avec cette rapidité au dessus de la contrée environnante?

Sur la Pedra Assu, nous reprenons quelques crapauds et lézards, puis des myriapodes, blattes, scorpions et quelques coléoptères, des lombrics gigantesques, des planaires terrestres... Vers 9 heures, nous nous remettons en route pour contourner la Pedra Assu, passage que Glaziou seul avait

effectué jusqu'ici ; notre but est d'arriver dans l'endroit le plus favorable pour chasser le tapir. La voie que nous suivons, sur les pas de Glaziou, — car c'est lui maintenant qui marche le premier, — passe sur le flanc presque perpendiculaire — il ne forme pas, je crois, avec l'horizon, un angle de moins de 80° — de la Pedra Assu ; elle est extrêmement laborieuse, mais moins dangereuse et même moins difficile qu'on ne pourrait le croire, grâce à la végétation assez vigoureuse qui a réussi à s'établir dans les crevasses et les anfractuosités du roc et dans la couche d'humus lentement accumulée à sa surface, transformant ainsi en forêt la paroi d'une véritable muraille. En deux endroits seulement le passage pourrait présenter un danger réel ; d'abord, tout au commencement, en un point où il faut traverser un morceau de roc quasi-vertical, et où l'on n'a, pour s'aider, que quelques touffes d'herbe, assez mal attachées et fort écartées les unes des autres ; puis, un peu plus loin, où sur le flanc de la roche, à pic au dessus comme au dessous, et complètement nue, il n'existe qu'un sentier de peut-être un demi-pied de large, appuyé sur une mince bande de broméliacées ; heureusement celles-ci sont assez solides, car une seule, en se détachant, suffirait pour vous perdre. Comme cependant les autres avaient franchi sans encombre ce mauvais pas, et que d'ailleurs je ne me sentais aucune disposition au vertige et pouvais, par conséquent, me fier à la sûreté de mon pied, j'ai cru pouvoir, sans imprudence trop grande, m'y aventurer à mon tour, tout en ayant soin de ne pas trop regarder en bas, et l'événement m'a donné raison ; j'avoue pourtant qu'une fois passé, je n'étais pas absolument exempt d'inquiétude à l'idée du retour. Souvent on ne peut avancer qu'en grim pant sur les arbres pour passer de branche en branche... Après avoir marché ainsi pendant 4 heures, bien plutôt, sans doute par un curieux effet d'atavisme, à la façon des singes qu'à celle des hommes, et en ayant souvent l'occasion de regretter de n'avoir pas acquis, à l'exemple de nos cousins du nouveau monde, une bonne queue prenante dans le cours de notre évolution, nous arrivons enfin

à un petit campo, situé vers le haut de la montagne qui fait face à la Pedra Assu, dont elle est séparée par un ravin profond. Nous nous installons dans une sorte de caverne à ciel ouvert, formée en partie par un entassement de blocs aujourd'hui détachés, mais évidemment unis autrefois, au moins pour la plupart.

Nous montons, pour déjeuner, sur une crête voisine. Le temps est devenu momentanément assez clair, et, bien que nous soyons peut-être à 100 ou 150 mètres au dessous du sommet de la Pedra Assu, nous jouissons encore d'un coup d'œil admirable... Nous voyons à nos pieds toutes ces montagnes qui, d'en bas, paraissent si élevées, semblables à des taupinières; nous distinguons plus nettement la plupart des grandes chaînes dont, le matin, nous n'apercevions que les pointes; la vue est cependant un peu plus bornée naturellement, du moins de certains côtés, par les cimes environnantes; mais heureusement, au sud, nous découvrons la baie de Rio tout entière, qui, bien qu'éloignée de 10 lieues, semble tout près de nous, et nous apparaît comme un petit lac tranquille dans un beau jardin anglais; nous discernons la ville même de Rio, et, au delà, l'entrée du golfe, les îles de Paï et Mai, le Paô d'Assucar et le Corcovado, — plus loin encore la mer qui se confond avec le ciel : on ne la devine qu'en reconnaissant les îles de Reza et Redonda, en relief dans son gris uniforme; — plus près de nous, nous pouvons contempler Barreira, Magé, Piedade, et les plaines marécageuses, coupées de flaques d'eau, qui les environnent; c'est seulement en regardant cette partie du tableau que l'on revient à une appréciation plus exacte des distances réelles.

Nous employons l'après-midi à faire une descente dans une vallée fort humide, dont le fond, abondant en sources et en ruisseaux, rempli de capim gigantesque, est le refuge favori des tapirs. Malheureusement, Bocca negra, éreinté, se refuse absolument à chasser, non seulement le tapir, mais encore le capivara, dont nous avons trouvé pourtant des traces toutes fraîches; force nous est donc de revenir bredouille, car de même qu'en haut, on ne rencontre ici aucun être vivant, si

ce n'est de loin en loin un petit oiseau qui, extérieurement et à distance, rappelle assez notre alouette.

J'ai cependant encore pris une *aeschne*, de la même espèce qu'à la montée, et 2 petites perles. Aussitôt après dîner, nous nous couchons tous quatre l'un sur l'autre, en nous écrasant d'abord à moitié, et bientôt tout à fait. Que ne peut-on chaque soir détacher ses jambes comme ses chausses ! Il fait très bon, malgré la pluie qui s'est remise à tomber, et dont quelques gouttes filtrent à travers le toit de notre caverne et viennent de temps à temps s'aplatir sur ma figure...

Mercredi matin, la pluie continuant à tomber, nous n'avons plus autre chose à faire que de retourner par où nous sommes venus, et c'est ce que nous faisons. Nous profitons cependant du temps que nous avons devant nous, pour gravir, en passant, la *Pedra do Cino* (Pierre à la Cloche), qui mesure 4 mètres de plus que la *Pedra Assu*, mais seulement en comptant le bloc détaché, de 8 mètres de haut, inaccessible, auquel elle a dû son nom, et qui se trouve posé sur elle en équilibre plus ou moins stable. L'ascension nous prend une heure bien comptée; elle est souvent aussi à pic que possible, mais on a toujours en abondance de l'herbe ou des buissons pour s'accrocher, de sorte qu'elle ne présente aucun péril; l'*extrême* sommet seul est dénudé, comme toujours; la partie relativement plane de ce dôme en dos d'âne n'a guère que 0^m50 à 1 mètre de large, et, en regardant de chaque côté, par ce temps de brouillard, on n'aperçoit presque que le vide; c'est vraiment vertigineux. Tant par cette raison que par égard pour le vent, un véritable ouragan qui menace de tout emporter, je n'ose me relever qu'après m'être traîné à quatre pattes jusqu'à la grosse pierre terminale, à laquelle je m'adosse. Il pleut toujours, et, véritablement, par ce vent, il fait presque froid, malgré les 12° C. du thermomètre... On ne voit absolument rien... Aussi, après avoir ramassé encore quelques scorpions, etc., nous redescendons, et, à la nuit tombée, un peu avant 7 heures, nous rentrons à Teresopolis, sans autre incident notable, heureux de dormir dans un lit et de manger chaud.

Jeudi, nous avons été jusque chez M. d'Escragnolle, où nous avons déjeuné. Lui et sa femme nous ont parfaitement reçus. Ce sont de charmantes gens qui recueillent chez eux tous les orphelins des environs, vivent avec simplicité et accueillent sans façon, mais avec cordialité. Une pluie torrentielle, mais telle que j'en ai déjà vu maintes fois en Europe, est venue gâter notre après-midi.

Vendredi, nous repartons à pied, toujours par la pluie, pour Barreira où nous arrivons vers 9 1/2 heures, et où je me mets à écrire ces notes, auprès d'un grand feu allumé à notre intention sous le hangar. — Tous les ruisseaux, la route elle-même en bien des endroits, sont transformés en torrents. — A 3 heures, nous reprenons la diligence pour Piedade. So Joaô, qui a bu quelques bons coups de trop, suit à pied avec les bagages, en compagnie d'un de ses amis, Corta-Vente (Coupe-vent), cultivateur de Teresopolis, qui va vendre ses choux-fleurs, à Rio. — Après avoir descendu quelque temps, on arrive bientôt à la plaine, basse, marécageuse, parfois sablonneuse, évidemment naguère encore occupée par la mer — *naguère...* au point de vue géologique ! Le pays offre quelques cultures, principalement de manioc, mais il a partout un grand air de décadence : fréquemment, on rencontre des maisons abandonnées et tombant en ruines. — Vers 7 1/2 heures, nous descendons à Piedade, dans une mauvaise grande auberge, pleine de gens de toute espèce, mal organisée, — à dîner, pour toute pitance, du poisson sec. Comme on ne peut disposer, pour nous, que de 3 lits, je me couche avec délices sur un canapé en canne, fort confortable, sans contredit, après un séjour dans la montagne ; à 3 1/2, je m'empare néanmoins du lit que V. B. vient d'abandonner pour aller dans la baie avec un pêcheur de l'endroit...

Aujourd'hui enfin, nous sommes partis de Piedade à 6 heures et à 9 heures, nous étions ici, où nous avons eu, cette fois encore, la chance de trouver place à notre hôtel.

Il nous reste à élaborer le plan définitif de notre excursion dans Minas Geraës, à nous procurer des lettres de recommandation, puis à préparer notre bagage, ce qui n'est pas le plus facile...

TROIS SEMAINES DANS MINAS-GERAES

Vendredi, 1^{er} novembre.

Nous sommes partis hier pour Pétropolis, où nous avons pris nos quartiers chez un Gantois établi au Brésil depuis 30 ans et très brazilo-francisé, successivement libraire, horticulteur, hôtelier. Il ne manque pas d'instruction, a beaucoup voyagé, beaucoup vu, et sa conversation est fort agréable. Physiquement, c'est un vrai type de baes flamand. Il a une fille aimable qu'on prendrait pour une Européenne. Sa femme est, je crois, couturière à Rio. Outre nous, il n'y a dans l'hôtel qu'un jeune homme très gentil, — un élégant pourtant, — Brésilien, fils d'Espagnols, imberbe, blond, aux yeux bleus, négociant en cigares à Rio. Il est ici pour se remettre d'une grave maladie; car Pétropolis, dont le climat est tempéré, jouit d'une grande réputation de salubrité. C'est une petite ville gaie, propre, jeune, coquette, un peu dans le genre de Spa. Vous savez que l'empereur y a sa résidence d'été, et qu'à cette saison c'est le rendez-vous de toute la haute société brésilienne, comme de la colonie étrangère, et de tous ceux des habitants de Rio qui peuvent se soustraire un instant au tracas des affaires; beaucoup y installent au moins leurs familles; quelques uns font matin et soir le trajet de Pétropolis à Rio et vice versa. Elle est toute coupée de jardins.

Il y a dans le voisinage une colonie allemande, et celle-ci fut d'abord toute la ville; elle a mieux prospéré, grâce à sa situation exceptionnelle et à la protection spéciale de l'empereur, que la plupart des autres entreprises du même genre, qui, en général, n'ont pas tourné jusqu'ici à la satisfaction des colons. Les causes de ces insuccès sont multiples : manque d'aptitude des immigrants ; mauvaise conception des plans d'organisation ; oubli de mesures nécessaires pour l'installation ; difficulté des communications et, par suite, dépréciation des produits sur les lieux de production ; défaut d'appui soit dans les mœurs, soit dans l'administration, soit jusqu'à un certain point dans la loi qui refuse aux étrangers tout droit politique, mais soumet en revanche leur postérité, dès la première génération, au service militaire, en lui imposant l'indigénat ; enfin, la sourde hostilité de la majeure partie de la population contre les intrus qui viennent s'établir au milieu d'elle. Aujourd'hui une grande partie de ces obstacles ont disparu ou tendent à disparaître. De toutes parts les chemins de fer se construisent ; les anciens préjugés s'émoussent ; enfin la nécessité, hautement comprise, tant par les hommes d'État que par les fazendeiros eux-mêmes, d'attirer dans le pays des bras européens pour parer aux effets de la suppression de l'esclavage, fixe énergiquement l'attention publique sur cette grave question et donne lieu de penser qu'on ne tardera pas à faire ce qu'il faudra pour mener à bien de nouvelles tentatives. Le climat s'opposera cependant toujours à ce que les races des pays tempérés puissent faire souche dans les provinces septentrionales...

Samedi, 2.

... Départ à 6 h. m. pour visiter la cascade d'Itamaraty qui est fort belle, et la cascatinha de Bulhoès qui a bien aussi son mérite. Nous avons de bons chevaux qui, à la différence de tous ceux que nous avons eus auparavant ou depuis, ne se font pas trop torturer pour galoper. Ils passent à merveille, sans hésiter ni broncher, par des chemins que, chez nous, on ne croirait accessibles qu'aux chèvres, obstrués de blocs énormes

qu'ils escaladent fort adroitement, mais avec un grand déploiement de précautions, tâtant soigneusement le terrain avant d'y poser le pied, n'avançant qu'une jambe à la fois, assurant leur équilibre...

Dimanche, 3.

Départ à 6. h. m. par la diligence de Juiz de Fora. Route fort belle jusqu'à Entrerios, très sauvage et montagneuse dans la première partie, puis un peu moins accidentée et un peu plus cultivée à mesure que l'on s'éloigne du massif des Orgues et de la serra da Estrella. Je n'ai plus à faire l'éloge de cette route dont la construction a coûté, pour un parcours de 147 km., de Pétropolis à Juiz de Fora, plus de 38 millions de francs. Elle suit les bords de la Piabanha, puis d'un Rio Preto. La C^{ie} Uniaô e Industria, bien qu'elle touche à peine l'intérêt de son capital, nous a spontanément octroyé le passage gratuit. C'est, paraît-il, son habitude en pareil cas.

Étant peu nombreux, nous avons préféré l'impériale. La température, d'abord tout à fait charmante, devient plus chaude à mesure que l'on descend vers le Parahyba. A Entrerios, où nous arrivons vers 11 heures, nous déjeunons par les soins de notre ami le cuisinier... On repart à 1 heure, mais bien moins confortablement, quoique l'on ait ajouté une seconde voiture; car nous avons reçu le renfort de tous les voyageurs venus de Rio par le chemin de fer et c'est de beaucoup la plus grosse part : heureusement, on peut se dégourdir les jambes à chaque relais.

Jusqu'à Parahybuna, nous suivons notre ancienne route; la rivière est beaucoup plus forte que lors de notre dernier passage. Au delà, en pénétrant dans Minas, le pays se montre plus cultivé et plus peuplé; on traverse de nombreuses et importantes povoacões (villages). Cependant, avant d'arriver à Juiz de Fora, où nous débarquons vers 7 heures à l'hôtel de la C^{ie}, on rencontre encore de belles forêts et d'assez hautes montagnes; celles-ci n'offrent plus de ces mornes chauves qui caractérisent les chaînes plus voisines de la côte. Nous

avons suivi presque tout le temps le cours de la rivière et les travaux du chemin de fer, déjà fort avancés, malgré les difficultés qu'ils présentent dans un pays aussi tourmenté; on compte que d'ici à un an ils seront terminés jusqu'à Juiz de Fora : ce sera le coup de grâce pour la C^{ie} Uniaô e Industria.

Cette petite ville, toute récente, a déjà une certaine importance, 5 ou 6 hôtels, — il est vrai qu'on donne ce nom à des maisons qui, chez nous, oseraient à peine s'intituler auberges — et une population relativement bien agglomérée, au moins autant, ce me semble, qu'à Pétopolis; il y a aussi, dans les environs, une colonie allemande. C'est le grand entrepôt de la province des Mines; elle paraît animée, prospère. L'hôtel Uniaô, situé fort au delà de la masse des maisons, est spacieux, élégant, confortable, luxueux, bien servi, monté enfin sur un plus grand et meilleur pied qu'aucun hôtel de Rio de Janeiro; on dit qu'il a coûté 200 contos de reis; le directeur est un Anglais qui a fait, avant de venir ici, le voyage de l'Inde en passant par la Russie, la Sibérie, Pékin, Hongkong, et l'Indo-Chine. Il y a assez de monde, et même du monde élégant, de l'un et de l'autre sexe. On vient jusqu'ici de Rio, en partie de plaisir, surtout les étrangers...

Lundi, 4.

Journée consacrée à l'entomologie. Vu de nombreuses traces de capivaras, tout contre les maisons; j'en ai même entendu un qui fuyait à travers les roseaux et se précipitait dans le fleuve, non loin du pont, derrière le jardin de la belle propriété de feu M. Marianno, le créateur de cette localité et de la C^{ie} Uniaô e Industria. Ces animaux sont encore extrêmement nombreux partout; on les considère comme une plaie pour les cultures. Nous concluons un arrangement, assez favorable, dit-on, avec un Allemand, pour notre voyage ultérieur. Nous aurons 3 bêtes de selle et 2 de charge, plus un *camarado montado*, à raison de 24 milreis par jour, nourriture comprise, et en payant 5 jours pour le retour des animaux depuis Rezende, car c'est décidément par là que nous

allons. Le loueur nous donne de plus, pour ménager ses bêtes, une mule de charge supplémentaire et un second camarade, à pied celui-ci.

Mardi, 5.

Départ à 7 1/2 heures; V. V. a enfourché une petite mule, et ses longues jambes, qui traînent presque sur le sol, donnent à celle-ci l'apparence d'un animal à six pattes. V. B. et moi nous nous sommes partagé les deux chevaux. So Porfirio, notre *tropeiro*, — c'est le nom qu'on donne à celui qui surveille un convoi de mules (*tropa*), — est un mulâtre tirant fort sur le nègre, à figure pleine et joviale, trapu, bien en chair, de taille médiocre, annonçant environ 40 ans; déjà quelques fils blancs se mêlent à sa barbe et à sa chevelure laineuse. Il est bon enfant et toujours content... Aussi ne sommes-nous pas moins satisfaits de lui.

Son aide, Bemjamim, également mulâtre, plus jeune, est un homme magnifique, grand, fort, élancé, intelligent, actif, plein de bonne volonté, à la tête énergique et fière, au teint jaune d'ocre, un type sculptural.

On nous avait prévenus que la route était à peu près impraticable, bien que la diligence allât, naguère encore, jusqu'à Barbacena, et on avait même voulu nous détourner d'entreprendre ce trajet, qu'on nous représentait comme presque impossible après les pluies récentes. Nous sommes donc agréablement surpris de trouver d'abord un chemin passable. Mais cette joie ne devait pas être longue. Bientôt le chemin devient un véritable borbier; c'est à peine si l'on peut avancer malgré les pontes qu'on a jetées partout en travers, dans la terre défoncée, pour raffermir un peu le sol. Les bêtes ne font que glisser à chaque pas dans les fosses transversales creusées, à intervalles égaux, par les pieds des animaux qui ont passé avant elles. So Porfirio a ôté ses souliers et attaché ses éperons sur ses pieds nus, comme cela se voit d'ailleurs très souvent ici. A un moment donné, V. B., qui se trouve en avant bien loin avec moi, s'embourbe tellement que, par deux fois, son cheval tombe sur son derrière,

et que lui-même est obligé de descendre pour sortir de là à grand'peine.

Cet incident ne me fait pourtant pas grande impression, car pareille chose m'était advenue plusieurs fois, sans le moindre inconvénient, dans les marais de S^{ta} Cruz. Aussi, malgré les sages avis de V. B., je veux passer outre, et je cherche un autre endroit... Je rencontre encore plus mal. Mon cheval, une affreuse rosse d'ailleurs, au lieu de s'asseoir comme d'habitude en semblable occurrence, s'abat des quatre pieds, la tête la première, et me voilà sur son cou, les pieds dans la pâte jusqu'au dessus de la cheville... Avant que j'aie pu m'en dégager et me remettre en selle, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se relève malgré moi par un violent effort, abaissant la tête et redressant le garrot, de sorte que, entraîné d'un côté et retenu de l'autre, je bascule et fais une culbute splendide par dessus ses oreilles... Pour éviter ce passage funeste, nous sommes obligés de nous détourner d'une demi-lieue.

Pays peu ou point cultivé; des pâturages au fond des étroites et profondes vallées où coulent la Parahybuna ou ses divers affluents; sur les hauteurs des forêts relativement peu luxuriantes, quelquefois récemment brûlées; pas de montagnes véritables, mais seulement des collines, parfois assez élevées; fréquemment, sur le bord de la route, des habitations, d'anciens relais de la diligence; peu de vendas proprement dites, mais beaucoup de *ranchos*. On désigne ici sous ce nom de simples hangars, formés d'un toit supporté par quelques poutres dressées, à l'usage des tropas. C'est là que chaque jour, à l'arrivée, les tropeiros mettent leurs marchandises à l'abri; ils les y empilent en un tour de main, dans un ordre admirable. C'est là aussi qu'ils font leur cuisine et qu'ils s'étendent ensuite pour dormir. Pendant ce temps, les bêtes, mises en liberté après avoir reçu leur ration de maïs (*milho*), courent à l'abandon, broutant ce qu'elles peuvent. L'une — un cheval ordinairement, s'il y en a — porte une clochette qui sert de signe de ralliement aux autres. Le matin, on les rassemble et on leur donne une nouvelle ration

de maïs avant le départ. Il ne paraît pas qu'il s'en perde jamais. Au reste, si elles cherchaient à s'éloigner, les clôtures qui séparent les propriétés et les massives barrières mobiles, *porteiras*, qui de loin en loin traversent la route et que tout Brésilien a soin de refermer après lui, y feraient, jusqu'à un certain point, obstacle.

Ordinairement, il y a à côté du rancho une venda dont il dépend, et c'est toujours le cas, dans les parties assez fortement peuplées, comme du côté de Valença ; mais il n'en est pas de même partout, ici, par exemple, où la population est sans doute plus clair-semée et où les vendas, qui ne pourraient probablement pas trouver à l'écart un débit suffisant pour se soutenir, ne se rencontrent plus guère que dans les villages ou les hameaux. On est alors obligé d'établir des ranchos soit près d'une habitation quelconque, dont les occupants reçoivent la contribution ordinaire des tropeiros, soit même complètement à l'écart ; leur usage, dans ce dernier cas, est gratuit ; les propriétaires les élèvent librement soit par pure générosité, soit pour faciliter l'accès de leurs terres. Les tropas ne font, en effet, que de petites journées et ne pourraient pas toujours franchir la distance qui sépare l'un de l'autre les lieux habités. Une mule, avec sa charge pleine de 7 ou 8 *arrobas*, — l'arrobe vaut environ 16 kilogrammes — ne fait d'ordinaire que 2 leguas par jour, 3 au plus, nous dit-on, presque jamais 4. V. V., habitué aux fortes étapes d'Espagne et de Portugal, n'en revient pas. Ce n'est qu'à force de persévérance et de volonté, et grâce à la faible charge de nos bêtes, que nous avons pu obtenir de faire des journées un peu plus longues. D'habitude, les tropas se mettent en marche avant le lever du soleil, et l'on tâche d'arriver au gîte avant la chaleur du jour.

Beaucoup d'oiseaux tout le long du chemin, notamment des perruches. V. B. en tue 3, qu'il décharne tout en chevauchant, et qu'il suspend ensuite à sa selle pour sécher les squelettes. Vers 1 1/2 heure, nous arrivons à Chapéo d'Uvas, point assez important, bien aggloméré, situé à 5 leguas de Juiz de Fora. Une trentaine de maisons, 3 prétendus hôtels.

Celui où nous descendons, l'hôtel *da America*, est vraiment mieux que je ne l'espérais : 2 ou 3 cabinets pourvus de lits donnant dans une pièce commune. Par exemple, le service ne s'y fait pas vite, car le dîner, commandé dès notre arrivée, n'apparaît qu'à 4 heures, c'est à dire à l'heure régulière du pays. On n'avait pourtant pas manqué de nous répondre, suivant la formule stéréotypée, la première fois que nous avions réclamé : « *Ja vem* (Il vient à l'instant). » Et comme, un peu plus tard, V. B., non encore habitué aux lenteurs du pays, se plaignait d'avoir attendu déjà 2 heures : « *So!* (seulement!) riposta tranquillement l'hôtelier, j'en ai bien souvent attendu 4! » V. B. ne trouva rien à répliquer...

Mercredi, 6.

Après un déjeuner sommaire, nos bêtes étant refermées, nous repartons vers 10 heures, par un temps pluvieux. La route est encore plus mauvaise qu'hier ; il n'y a pas un pouce de terrain sans boue. A côté du tracé primitif, de nouvelles voies se sont ouvertes, qui n'ont pas tardé à devenir également impraticables ; souvent encore nous sommes obligés de faire de longs circuits pour éviter un bout de chemin absolument impossible... Le pays conserve le même aspect : de hautes collines boisées, sans cultures, sauf quelques petites parcelles autour des habitations. Après une heure de marche, je m'aperçois que mon cheval a déjà reperdu un de ses fers. Vers 2 heures, nous arrivons au bourg de Joaô Gomez, nous y dinons à l'hôtel da Ponte, bien et relativement pas cher, surtout en comparaison de notre dernier logis, où nous avons été écorchés. A 4 heures, nous nous remettons en route, abrités sous nos ponchos de caoutchouc, excellents vêtements, bien qu'un peu lourds, et surtout trop chauds, à mon avis, pour le pays. Par ici, il n'est déjà plus très rare de rencontrer des cavaliers qui portent aussi le poncho, mais en cotonnade bariolée.

Nous prenons les devants, accompagnés d'une des mules de charge qui se presse, qui se presse... Déjà nous nous félicitons de son ardeur, nous nous enorgueillissions de notre adresse comme tropeiros... Mais elle avait son idée... Au

moment où nous y pensons le moins, elle quitte la route et va se coucher au bord de la rivière prochaine. V. V. veut la ramener, mais il ne réussit qu'à la pousser dans l'eau. Elle se serait peut-être noyée si nos camarades n'étaient survenus à temps, poussant de grands cris, faisant de grands gestes, mais entreprenant aussitôt le sauvetage sans récriminations inutiles. Le dégât sa borne heureusement à une malle mouillée... Vers 7 heures, à la nuit tombée, nous arrivons à la casa de José Roberto, où nous devons loger, et qui a donné son nom au hameau qui l'entoure. C'est une vieille maison, assez sale, peu commode, une véritable auberge d'opéra; le niveau des appartements est assez élevé au dessus du sol; on y monte par un double escalier formant perron...

Il y a 2 ou 3 personnes outre nous; l'une est un juré qui se rend à son poste.

Cette route de première classe (!) est du reste assez fréquentée, malgré son mauvais état; car, depuis Barbacena, c'est l'unique voie par laquelle les produits de la province s'écoulent vers la côte et réciproquement. Aussi avons-nous rencontré plusieurs tropas et même quelques chariots, souvent embourbés, il est vrai, et résistant à toute la puissance patiente de leurs bœufs. Pour la première fois, il n'y a pas de venda annexée à l'hôtel. Après nous être régalés de café et de biscuit de maïs (car nous entrons dans une région où le pain est toujours rare et souvent absent), nous allons nous coucher. José Roberto est à 2 ou 3 leguas de Joaô Gomez.

Jeu-di, 7.

Départ à 8 heures, toujours par la pluie, après avoir déjeuné d'une poignée de riz et de quelques morceaux de poule grillée, tout très bon marché, le lit ¹, par exemple, à 500 reis! Quelques mauvais passages au commencement, où les bêtes s'abattent encore plusieurs fois; plus loin les chemins sont relativement présentables, et l'on pourrait songer à trotter, si les animaux étaient moins éreintés; mais le mien n'en

¹ *Cama*. C'est sous ce titre qu'on porte en compte le logement.

peut plus ; il est déferré de trois pieds et ne sait presque plus marcher. Nous prenons pourtant de l'avance sur nos camarades et V. B. réussit même à atteindre Barbacena, — 3 ou 4 leguas — à 2 3/4 heures ; V. V. et moi nous n'y parvenons, à grand'peine, que vers 3 1/2 heures.

Le pays reste le même jusqu'à peu de distance de la ville : les collines sont seulement un peu plus élevées par moments, et plus abruptes. Nous traversons la haute chaîne de la Mantiqueira ; mais celle-ci, dans cette partie, s'élève insensiblement par des rangées successives de collines, comme par des gradins superposés. Le terrain paraît différent de celui auquel nous sommes habitués ; à certaines places la roche offre un aspect schisteux, et l'argile jaunâtre ou rougeâtre ordinaire qui provient de la décomposition du granit¹ se trouve parfois remplacée par une terre blanche. Nous nous attendions à trouver Barbacena au pied des montagnes, comme la plupart des cartes le feraient croire ; mais au contraire le sol ne cesse pas, semble-t-il, de s'élever jusqu'à la ville, située sur un des sommets des campos ; ceux-ci paraissent être ici au même niveau que la crête, si crête il y a, de la Mantiqueira. Barbacena passe du reste, me dit-on, pour l'agglomération la plus élevée de la province.

Porfirio, qui venait de nous rejoindre, voulait nous conduire à l'hôtel d'une de ses amies ; mais nous trouvons V. B. déjà installé à l'hôtel *Barbacenense* que nous avait recommandé Bonjean et que notre homme prétendait fermé. C'est une vieille maison, sans étage, comme toutes celles de la ville, assez vaste et d'une propreté douteuse ; les carreaux des fenêtres sont en partie cassés ; aucune espèce de vermine d'ailleurs, pour moi du moins, — car V. V. n'est pas ordinairement de cet avis, et continue à se plaindre des puces, — pas plus que partout où nous avons logé depuis Rio. Le maître de l'hôtel et surtout son neveu parlent très convenablement le français, de même que plusieurs des personnes qui se trouvent dans l'hôtel. Aussi la conversation va-t-elle bon train,

¹ Liais considère les roches granitiques du Brésil comme des gneiss.

même en portugais. Tous nos interlocuteurs, sauf un, se déclarent spontanément républicains, et nous pouvons en dire autant de tous ceux avec qui nous avons causé politique dans l'intérieur, si surprenant que cela puisse paraître. Dans le cas présent, celui qui donne la réplique et se pose, comme par paradoxe, en monarchiste et en aristocrate, passe pour fou et ne jouit certainement plus de toutes ses facultés. C'est pourtant un bel homme de 32 ans, au type tout oriental, magnifique de figure. Il est ici pour un procès...

Vendredi, 8.

Avant le déjeuner, visite avec V. B. au padre d'Almeida, savant homme auquel nous sommes recommandés. Celui-ci, habillé en bourgeois¹, ne parlant pas le français et ne s'occupant pas d'histoire naturelle, nous renvoie, avec un mot de lui, au consul de France, M. Renault, Lorrain de Sierck, ancien ingénieur de la province, docteur en médecine de la faculté de Rio, quelque peu botaniste, qui nous reçoit à merveille et nous donne toute espèce d'indications. En rentrant, nous recevons la visite d'un compatriote, M. L..., Luxembourgeois, autrefois employé subalterne à l'université de Liège, maintenant établi ici comme pharmacien, après avoir fait ses études à Rio, par la protection d'un sénateur de l'empire. Il occupe une grande position, a reçu plusieurs médailles dans les expositions, est très renommé dans le pays, et nous dit qu'il fait aujourd'hui pour 26 à 30 contos d'affaires par an, soit 18 à 20 contos de bénéfice net...

Après dîner, nous allons rendre à M. L... sa visite... Il pousse la cordialité au point de nous montrer, contraire-

¹ Il en est de même de tous les prêtres, sauf, dit-on, dans les grandes villes. Encore, à Rio, ai-je été immédiatement frappé du peu qu'on en voit en costume ecclésiastique. Je n'en ai rencontré, en tout, que deux ou trois fois. J'ai aperçu aussi quelquefois des moines; mais ceux-ci sont déjà bien rares. On sait que la loi brésilienne ne se borne pas à considérer les vœux monastiques comme nuls, ce qui serait d'une justice incontestable, mais qu'elle va jusqu'à les interdire, ce qui me paraît être une atteinte à la liberté individuelle, que l'on a voulu probablement sauvegarder. Les ordres religieux auront donc bientôt disparu complètement.

ment à la coutume persistante de cette partie du Brésil¹, sa jeune femme, jolie personne de 18 ans, qu'il a épousée à

¹ Burmeister, dans son excellent *Reise nach Brasilien*, écrivait à ce sujet, il y a une vingtaine d'années :

« Les femmes sont tenues fort à l'écart. Il est rare qu'on leur soit immédiatement présenté; régulièrement, on ne fait leur connaissance qu'après coup. Que l'on soit en visite de cérémonie ou que l'on arrive sans invitation, on ne voit jamais ni la maîtresse de la maison, ni ses filles; elles restent en dehors du cercle des hommes et ne regardent l'étranger qu'à la dérobée, à travers les portes, ou bien par les fenêtres, quand il s'en va; mais sitôt qu'il s'en aperçoit, elles se retirent et se cachent au plus vite le mieux qu'elles peuvent. On considère comme une marque d'effronterie ou tout au moins comme une preuve de mauvaise éducation, que les dames de la famille aillent au devant de l'étranger; il faut d'abord qu'il obtienne peu à peu accès auprès d'elles.

« La timidité naturelle à leur sexe y est pour beaucoup, mais la faute principale en est aux hommes qui regardent avec méfiance tous les autres hommes, parce qu'ils se savent eux-mêmes justement suspects aux autres. A cet égard, le Brésilien ne mérite pas plus de confiance qu'en matière de droit. Il se permet tout ce qu'il peut, et est aussi dissolu hors de chez lui que sévère et soupçonneux dans son intérieur. Sur ce chapitre, blancs, mulâtres et noirs se valent; chacun séquestre sa femme le plus étroitement possible, afin de pouvoir lui-même poursuivre plus tranquillement le cours de ses passions.

« Il est notoire que beaucoup de Brésiliens envoient leurs femmes au couvent pour plusieurs années sans le moindre prétexte, uniquement pour vivre plus commodément dans leur propre maison, avec leur maîtresse. La loi facilite cet usage; quiconque veut se débarrasser pour quelque temps de son épouse, s'adresse à la police et la fait conduire au cloître par les agents, en s'engageant à payer sa pension. L'autorité compétente ne tient compte d'aucune résistance de la part de la femme ou de ses proches : ce que le mari a ordonné s'accomplit... Cependant il vit selon son bon plaisir avec sa concubine, la renvoie quand il en est fatigué, et fait alors sortir sa femme du couvent s'il ne prend de suite une nouvelle maîtresse. La femme obéit sans résistance et s'efforce le plus souvent de redoubler de tendresse pour ne pas s'attirer elle-même le danger qui la menace toujours. Cette conduite, surtout dans les grandes villes, est très habituelle et ne constitue, en aucune manière, un excès blâmé par l'opinion... Les concubines sont ordinairement de jeunes mulâtres de 16 à 20 ans, et c'est par cet abus que la race mêlée s'accroît aussi dans les villes. Il est plus rare qu'on s'attache à des esclaves, à cause précisément de la facilité avec laquelle elles se prêtent à des relations de ce genre. Les Brésiliens sont si habitués à cette vie, qu'ils n'en font aucun mystère; ils estiment que les blanches sont faites pour le ménage, les jaunes pour le plaisir, les noires pour le service. Un proverbe brésilien le dit ouvertement.

« Grâce à la sévérité avec laquelle les femmes brésiliennes sont rete-

13 ans 5 mois, dont il a déjà 3 charmants enfants, et qui n'en paraît pas moins encore dans toute sa fleur. Il nous affirme qu'il n'est pas rare ici de voir des filles se marier à 11 ou 12 ans, voire à 10 ou même à 9 ans. Cela nous a été répété depuis de divers côtés. Si les garçons ne se marient pas aussi jeunes, leur précocité n'en est pas moins tout aussi grande, assure-t-on.

Barbacena, élevée au rang de cité en 1841, est une bourgade assez vaste, trop vaste évidemment pour sa population (1,000 habitants selon notre hôtelier, 4,000 selon L..., ce qui me paraît plus vraisemblable); très peu de maisons de quelque apparence, très peu de bâtiments neufs, 3 églises, un grand air de décadence, voilà tout ce que j'y ai cru remarquer. Elle est située près du Rio das Mortes, rivière importante qui se jette dans le Rio Grande ou Para, branche mère du Parana.

Samedi, 9.

Pluie battante le matin... L'après-midi, promenade entomologique avec L... dans une ancienne culture aujourd'hui abandonnée, comme il y en a tant dans le pays. Le système en usage consiste, en effet, à exploiter le sol jusqu'à son complet épuisement; on le délaisse ensuite pour défricher un peu plus loin un terrain vierge; l'habitation, ordinairement désertée comme l'exploitation, tombe en ruines...

Dimanche, 10.

Départ vers 8 heures, par un temps pluvieux. Adieux à L... et à nos compagnons d'hôtel. Notre hôte nous crie comme toujours au Brésil : « Até volta, jusqu'au retour! » bien qu'il sache parfaitement que nous ne devons pas repasser.

nues dans leurs maisons, elles sont devenues non seulement fort timides, mais aussi très négligées dans toute leur personne; beaucoup ne se lavent que tous les 8 jours, d'autres pas du tout; aucune ne se donne la peine de s'habiller convenablement; toutes circulent dans la maison en pantoufles et s'occupent uniquement de la surveillance des esclaves femelles, qui travaillent à l'intérieur... » Ce portrait ne se rapporte qu'aux Mineiras¹.

¹ Il paraît qu'il n'en est pas ainsi dans d'autres provinces, notamment dans São Paulo.

La ville est un peu plus animée à cause du dimanche. Le pays que nous parcourons aujourd'hui, les fameux *campos*, offre encore, en ce moment, un aspect assez désolé, qui me rappelle énormément, mais sur une échelle gigantesque, nos *trieux* de l'Ardenne et du Condroz : partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, et ce n'est pas peu dire, des rangées successives de collines assez élevées, souvent fort abruptes, revêtues d'une herbe courte, rôtie, à peine encore parsemée de quelques fleurs, et mêlée de buissons chétifs, au feuillage maigre, grisâtre ; dans les sillons profonds qui séparent les éminences, de minces bandes de bois (*capâos*) qui grimpent quelquefois sur le flanc des montagnes, mais atteignent très rarement jusqu'au sommet. Je crois qu'on a appelé cela des plaines ondulées ; mais, pour y voir des plaines, il faut beaucoup de bonne volonté, et il faut avoir sous les yeux les chaînes à pic de la province de Rio ; chez nous on trouverait ce pays au moins accidenté, pour ne pas dire montagneux ; ce qui explique qu'on ait pu employer le mot de plaines¹, c'est que les éminences dénudées se trouvant toutes à des hauteurs à peu près égales, l'horizon est aussi peu borné pour le moins que dans un pays réellement plat.

D'ailleurs, quand du haut d'une chaîne de montagnes plus élevées, on contemple à ses pieds cette immense région des *campos*, les vallons étroits et profonds se trouvant dissimulés par les sommets très élargis, l'illusion est à peu près complète. Mais il suffit, pour être désabusé, d'avoir à gravir une de ces ondulations qui de loin paraissent si peu de chose. Supposez des milliers de dômes, dans le genre de ceux qu'on rencontre assez fréquemment aux environs de Ciney, bien plus élevés seulement, et ordinairement beaucoup plus escarpés, séparés par des gorges infiniment plus resserrées, et vous aurez une bonne idée de la configuration du pays.

Le chemin est excellent à côté de celui des derniers jours, car le sol est généralement ferme et sec, et on ne rencontre

¹ Le nom brésilien de *campos* a pu être aussi pour quelque chose ; mais au Brésil on applique ce mot à tout espace découvert de quelque étendue, abstraction faite de la configuration du terrain.

quelquefois un peu de boue que dans les dépressions du terrain, aux abords des cours d'eau : ce chemin est bien plutôt un sentier, ou mieux un faisceau de sentiers, qui, si bon qu'il soit à nos yeux, paraîtrait mauvais auprès des pires chemins de Belgique. On monte et on descend sans cesse. Le long des pentes, les pluies ont emporté la terre ; le roc est à nu, dur et glissant, dans beaucoup d'endroits ; ailleurs des cailloux roulés se dérobent sous les pieds des bêtes. Au milieu des voies nombreuses qui se croisent à chaque pas, la bonne se reconnaît uniquement à ce qu'elle est d'ordinaire la plus battue. Aussi nous avons déjà failli nous égarer une fois, et ce ne sera pas la seule. Nous passons successivement à Cacheira et Barroso, deux villages assez pauvres, pour arriver enfin, vers 3 heures, à Hivernada, hameau de 4 maisons fort éparpillées, situé à 6 leguas de Barbacena. Nous descendons chez Antonio Rodriguez, jeune Portugais, cultivateur, qui vit ici avec sa femme et son enfant, causant bien, très affable, paraissant en somme au dessus de sa position ; car, après tout, il n'est qu'un paysan, un *roceiro* (de roça, défrichement), comme il le dit lui-même.

A vrai dire, si l'on met de côté l'élément nègre, le niveau *intellectuel* de la population blanche, même pauvre, est, à mes yeux, incontestablement supérieur à celui de la majorité de nos populations rurales. Quant au niveau moral, c'est autre chose ; il y a du pour et du contre, et je ne suis pas encore fixé ; mais avec le premier Brésilien venu, sur tout sujet qui n'exige pas des connaissances spéciales, on peut s'entretenir agréablement, comme nous l'avons fait ce soir avec notre hôte. Celui-ci qui, chose plus rare, unit à l'intelligence une certaine instruction, nous a même appris plusieurs choses intéressantes. Je le comprends parfaitement, et de son côté, il nous a fait compliment sur la manière dont nous parlons sa langue. Il n'y a pourtant pas encore de quoi, mais le fait est que nous commençons à nous en tirer : un mois de plus dans l'intérieur, et je l'estropierais couramment. La maison paraît vieille, mais relativement propre... A partir d'ici, notre direction change. De Pétopolis à Juiz de Fora,

nous avons marché directement au nord, perpendiculairement à la côte. Depuis Juiz de Fora, nous marchions N. N. O. Maintenant, nous allons cesser déjà de nous avancer dans l'intérieur pour marcher à l'ouest, dans le sens du Rio das Mortes, presque parallèlement à la côte, jusqu'à Saô Joaô d'El Rey, puis nous obliquerons au S. O. jusque vers Baependy, d'où nous aurons à nous rabattre à l'E. S. E. pour gagner Rezende.

Bon dîner — avec une perdiça, s'il vous plaît! — pour l'endroit; des lits même, et avec des draps encore! ceux-ci, il est vrai, ont déjà servi. Plus de bière, non plus que dans la plupart de nos gîtes ultérieurs, mais encore du vin de Portugal. Benjamim, notre second tropeiro, vient d'être rappelé à l'improviste par le patron, M. Nitsch. Il paraît qu'il est esclave et qu'il avait quitté Juiz de Fora sans l'autorisation de son maître. On nous a envoyé, pour le remplacer, un second tropeiro monté, blanc celui-ci, imberbe, au teint frais, comme cela se voit assez souvent par ici. Il est grand, lent, grêle, maigre, anguleux, flegmatique, l'air un peu niais, un peu narquois; une tête et une tournure de séminariste phthisique qui se serait déguisé en vagabond. Il s'appelle Joaquim, et nous n'avons aussi qu'à nous en louer.

Lundi, 11.

A 5 heures, nous sommes sur pied, réveillés par les mugissements sonores des 80 vaches que l'on est occupé à traire dans la cour pour faire du fromage, l'une des principales industries de la province. Les veaux sont enfermés dans un enclos séparé, et on amène, à tour de rôle, à chaque mère son enfant; sans cela elle ne se laisserait pas traire. A Rio, nous avons déjà pu observer cette circonstance, car, usage plus efficace que celui du lactomètre, les laitiers ont l'habitude de conduire leur vache avec eux jusqu'à la porte de leurs clients, et de la traire sous leurs yeux. On dit que les vaches d'ici donnent beaucoup moins de lait que celles d'Europe, et seulement tant qu'elles ont à nourrir leur veau;

mais il faut dire que les pâturages sont souvent peu succulents et qu'on ne les soigne aucunement. A Rio, on emploie souvent des bêtes importées d'Europe. Notons aussi qu'en ce pays on ne tue les veaux (*vitellas*) qu'à 2 ou 3 ans! Ne croyez pas que je plaisante.

Nous repartons à 7 1/2 heures. Antonio Rodriguez, qui s'était vivement intéressé à nos recherches, nous promet très vivement et tout spontanément de faire pour nous toute espèce de collections. Mais ce beau zèle tiendra-t-il? Plus d'une fois on nous a fait de pareilles promesses, la plupart sincères, je le crois; mais presque toujours, nous partis, voire même nous présents, on les laissait sans exécution... Paresse, négligence, oubli, faiblesse? Qui pourrait le dire? Les paroles coûtent moins que les actes; la force et la volonté trahissent souvent l'intention! Mais c'est déjà beaucoup d'avoir l'intention, malgré ce que rapportent du pavé de l'enfer des gens qui ne l'ont jamais visité. Chez nous, combien trouverait-on de personnes qui s'offrissent ainsi à aider un naturaliste? Trop heureux celui-ci si l'on veut bien ne pas se moquer de lui, si l'on ne cherche pas à l'induire en erreur! A tout hasard, nous prions notre hôte de remettre ce qu'il pourrait recueillir à M. L..., qui avait bien voulu se charger déjà de réunir pour V. B. une collection des animaux les plus intéressants du pays.

Le campo, à partir d'ici, devient plus étendu, plus plan pour ainsi dire. Il reste pourtant toujours fortement plissé; seulement la croupe des collines est plus large. L'herbe est aussi plus verte, moins mêlée de buissons, mais en revanche émaillée de quelques jolies fleurs. C'est probablement le commencement de ce splendide et moelleux tapis de verdure fleurie dont on nous avait parlé; nous sommes sans doute venus un peu trop tôt pour le voir. Les bois sont de plus en plus rares, ce qui achève de donner au campo son vrai caractère. Nous ne rencontrons aucune trace d'habitation avant Herva, sur le Rio das Helvas, affluent du Rio das Mortes, à 2 1/2 leguas de Hivernada. Nous nous y arrêtons, selon le conseil désintéressé d'Antonio Rodriguez, pour déjeuner chez Joaô Marquês. Il y existe un pont, chose rare.

De Herva à Saô Joaô d'El Rey — 3 leguas — pas d'habitation non plus. Au beau milieu du campo, de faibles vestiges d'un ancien mur de clôture indiquent seuls que l'homme avait autrefois établi sa demeure en ces lieux solitaires... Le pays devient plus accidenté. A chaque pas des *barrancos* de toutes dimensions, ravins profonds, aux parois verticales, invisibles à distance, creusés sans doute par les pluies torrentielles dans l'épaisse couche de terre qui recouvre toute cette contrée; ils commencent brusquement, s'enfonçant dans le sol par des talus aux arêtes nettes et vives, sans que rien fasse soupçonner pourquoi la terre s'est effondrée en tel endroit et non un pas plus loin, pourquoi la tranchée ou le puits (il y a des *barrancos* circulaires, sans issue) béants ne se prolongent pas... Probablement le sol, longtemps miné par des eaux souterraines, finit par s'y ébouler un beau jour, et souvent alors il est emporté par elles, tôt ou tard. Au fond des plus grands d'entre ces *barrancos* poussent quelques arbres, parfois de petits bois... Souvent un ruisseau coule dans leur profondeur... Dans le lointain, vers la droite, se montre une rangée de montagnes abruptes, massives, pierreuses, formant, sur une assez grande étendue, une muraille verticale de rochers presque nus d'un aspect très sauvage et tout à fait bizarre, qui barre le campo jusque près de l'horizon. En s'approchant davantage, on reconnaît très distinctement une apparence de stratification qui fait penser à mes compagnons que ces rochers pourraient bien être calcaires...

Ce pays me plaît extrêmement. Pour la première fois peut-être de ma vie, n'ayant rien de mieux à faire, je me laisse aller, sincèrement, sans mélange, au plaisir d'admirer cette nature étrange aux horizons lointains, aux vastes perspectives, infiniment moins riche, incomparablement moins luxuriante que celle des environs de Rio, mais qui a pour moi un charme singulier, un attrait indéfinissable, que n'ont jamais eu, que n'auront jamais les plus magnifiques forêts vierges. Là, au milieu de ces arbres gigantesques, de cette végétation exubérante, de ces fouillis impénétrables, sans air, sans espace et presque sans lumière,

l'homme, enserré de toutes parts, doit se sentir écrasé par la nature, impuissant, anéanti, ... — ou bien ne rien sentir, ce qui vaut mieux; — mais ici, au milieu de ces pâturages immenses, où l'œil se promène, à perte de vue, sans rencontrer autre chose que des cimes dénudées, sans découvrir presque d'autres animaux que les bœufs paissant sur le versant des coteaux, sans apercevoir d'autre trace humaine que le sentier où nous marchons, sentier de bêtes plutôt que de gens, j'éprouve, enfin, cette séduction que le désert exerce, dit-on, sur tous ceux qui y ont vécu, et que, du reste, il a si longtemps exercée sur mon imagination, et je me dis, pour la première fois, me complaisant dans le calme et dans la majesté de ces régions : « On pourrait vivre heureux ici; on y serait bien pour mourir! L'air qu'on y respire est pur et fort. L'homme s'y sent libre et vaillant, seul en face de l'Immensité! » Certes, de tous les lieux que j'ai vus au Brésil, c'est le seul dont je puisse dire cela. Les sommets désolés des Orgues ont bien aussi leur charme, mais un charme attristé qui, pour moi, n'a rien de réellement séduisant... Involontairement on pense à la mer — mais quelle différence! Ici, il y a de la vie dans la solitude. Ici, il y a de la diversité dans l'uniformité, du bruit dans le silence... Ce calme n'est pas celui de la mort. L'homme n'est pas à la merci des éléments hostiles; mais, fils de la terre, appuyé sur elle, il les brave et les défie!

Nous arrivons à Saô Joaô d'El Rey vers 2 1/2 heures. On ne découvre d'abord qu'un faubourg détaché, Mattesinhas, qui se montre au fond de la vallée, comme un coquet petit village, pourvu d'une belle église. Après l'avoir traversé, on passe à gué l'Agua Limpa, tributaire du Rio das Mortes. Pour le moment, un couple de nègres sont occupés à y laver du sable pour en extraire l'or. Ils en recueillent ainsi facilement pour 4 milreis en une journée, ce qui leur permet de rester ensuite oisifs pendant un certain temps. Aussi n'y a-t-il pas de pauvres ici; mais, en revanche, beaucoup de paresseux. De là on commence à apercevoir la ville proprement dite, qui, bientôt, à mesure que l'on avance, apparaît

tout entière. C'est une des plus anciennes du pays, et, comme Barbacena, elle me paraît en décadence, bien qu'à un moindre degré. Elle n'est pas beaucoup plus grande, mais bien plus compacte; sa population est double, nous dit-on, mais on ne l'évalue pas à plus de 4,000 ou 5,000 habitants. Elle possède cinq églises au moins, deux ponts sur le Tijuco, affluent de l'Agua Limpa, une prison devant laquelle nous passons : à travers les barreaux, on voit les prisonniers travaillant, causant, riant ou regardant par la fenêtre. Les rues sont étroites. Le pavé, dont toutes sont pourvues, composé de grandes pierres irrégulières, inégales, de toutes formes, saillantes, raboteuses, est aussi mauvais qu'à Barbacena; mais, luxe inconnu même à Rio, il y a des trottoirs passables en certains endroits. Les maisons sont généralement très vieilles; je n'en ai vu aucune neuve; on en remarque deux ou trois à deux étages.

Nous descendons à l'unique hôtel de la ville, l'hôtel Saô Joaônense, tenu par M. Soarès, fort grand, tolérablement propre, pas élégant, par exemple. Naturellement, ce n'est qu'une grande auberge. Il y a un étage, et c'est là, le rez-de-chaussée étant consacré aux cuisines, écuries, etc., que se trouvent les chambres des voyageurs ainsi que la salle à manger; toutes ces pièces sont plus basses que dans nos précédents logis. Nous sommes agréablement surpris d'y trouver le *Jornal do Comercio* de samedi. Malheureusement, ce numéro n'a pas de bulletin d'Europe. Saô Joaô est, de ce côté, le dernier point qui soit convenablement desservi par la poste. On assure qu'à Lavras, à quelques lieues plus loin, on reste quelquefois des semaines sans recevoir de correspondances...

Notons encore que nous avons entendu aujourd'hui pour la première fois, mais sans les voir, les fameux Siriemas¹, dont on fait grand bruit par ici. Leur cri est fort singulier et n'est pas sans analogie avec l'abolement d'un chien. Il paraît qu'ils ne volent guère, et qu'on les chasse à cheval, à la course, à peu près comme les Émas (autruches nandous).

¹ Espèce d'oiseau, difficile à bien classer, dont l'apparence extérieure a une grande analogie avec celle du Serpente ou Secrétaire d'Afrique.

Mardi, 12.

Excursion entomologique avec V. V. dans les montagnes pierreuses qui s'élèvent tout contre la ville et forment à sa gauche une rangée semblable à celle de la Serra de S. José, dont elles sont séparées par la brèche du Rio das Mortes. La faune de la montagne est peu riche et surtout peu variée; rien que des pierres presque sans végétation, et ce n'est guère qu'en les retournant ou en explorant quelques bouses de vache que nous parvenons à trouver des insectes. D'ici, la ville me paraît plus grande qu'hier; plusieurs longues rues s'étendent comme autant de bras dans diverses directions; une partie est bâtie sur le pied même de notre montagne (Serra do Linheiro). A la fin nous rencontrons, dans une gorge, un peu de bois et un petit cours d'eau d'une limpidité admirable, où je me désaltère avec bonheur et le long duquel je parviens à prendre quelques odonates. Le soir nous allons faire visite à M. Copsey, une des nouvelles connaissances de V. B., Anglais, ingénieur municipal, établi au Brésil depuis 20 ans, charmant et excellent homme, court, rouge, rond, gris d'yeux et de poil. Nous trouvons chez lui M. Carramanha, avocat, fort aimable aussi, mais plus jeune, auquel nous sommes également recommandés. Tous deux parlent le français. Copsey connaît à fond la province et a même été jusque dans le Matto-Grosso par l'intérieur. Selon ces MM., les conséquences du déboisement commencent déjà à se faire sentir dans le pays de la manière la plus fâcheuse — manque d'eau, altération du climat — d'autant plus qu'aucune loi ne règle la matière. La forêt, *Matto*, une fois brûlée, ne repousserait plus jamais sous sa forme primitive, mais seulement sous celle de bois beaucoup moins vigoureux et moins touffus, désignés, suivant leur âge et leur hauteur, sous les noms de *Capoeiras* ou *Capoeirâos*. Mais n'est-ce pas uniquement au peu de temps écoulé depuis les défrichements qu'il faut attribuer cette différence? Pour prouver le refroidissement, ils citent ce fait sans précédent, que, il y a 2 ans, il gela au point qu'il y eut pendant plusieurs jours

de la glace sur les rivières et de la neige sur le sol. Craramanha me dit aussi que les plaines, ici, seraient sèches, tandis que sur le penchant des coteaux on trouverait des marais; ce dernier point, nous avons déjà pu en voir le pendant d'une façon rudimentaire, sur les hauts sommets des Orgues; mais il est clair que, par plaines, il entend les plateaux, les éminences des Campos.

M. Copsey donne à V. B. un morceau de *guarana*, matière fabriquée, nous dit-il, par les Indiens du Para, par un procédé inconnu, et dont, dans cette province, et dans celles de Goyaz et de Matto-grosso, on ferait une consommation aussi grande que de café dans celles de S. Paulo, Rio, Minas, Rio Grande do Sul, ou de thé dans celles de Bahia, Pernambuco, etc...

.

Vendredi, 15.

... Partis à 9 heures du matin, nous nous sommes arrêtés vers midi au petit hameau de Victoria que nous quittâmes à deux heures en nous dirigeant vers la fazenda de Jaguará, pour laquelle nous avions une lettre de recommandation. Nous marchions déjà depuis assez longtemps sans rencontrer personne pour nous indiquer notre chemin, quand nous voyons s'avancer rapidement vers nous deux hommes et une femme à cheval. Nous nous réjouissions, quand, à notre approche, la femme se précipite à terre en donnant les signes de la plus violente exaspération, et, malgré les efforts et les remontrances de ses compagnons, se jette à la tête de nos chevaux, vomissant contre nous toutes sortes d'injures, crachant, écumant, la face contractée, les poings crispés, cherchant à nous arracher nos fusils... C'était une pauvre folle que l'on emmenait de bien loin à la ville... Peu après, nous nous croisons avec deux autres cavaliers qui, eux, nous renseignent approximativement. Nous nous mettons à courir, car déjà le tonnerre gronde. Enfin, nous découvrons au fond d'un vallon une petite fazenda que nous jugeons être celle

que nous cherchons : encore quelques efforts, et nous serons à l'abri... Aussi galopons-nous de plus belle... Hélas ! à 400 pas de la maison, la pluie nous atteint, torrentielle, si bien que, quelques instants après, en arrivant à la porte, nous sommes déjà trempés jusqu'à la moelle. De plus, nous craignons que nos bagages ne se soient fourvoyés. La porte de la cour était fermée : nous y heurtons en vain ; au bout d'une dizaine de minutes, nous parvenons à l'ouvrir, et sur la réponse que nous donnent une couple de nègres abrutis que c'est bien là la fazenda de M. Leite, nous entrons et pénétrons dans une sorte de vestibule fermé, plongé dans l'obscurité où l'on nous dit d'attendre la réponse à notre lettre.

On se croirait dans quelque antre terrible. Tout est vieux, délabré, ignoblement sale. L'habitation, à un étage, n'est pas grande, à peu près comme pourrait être chez nous une petite ferme de paysan-propriétaire... Un jeune homme revient enfin nous dire, en bégayant, ce qui ne rend pas son portugais plus intelligible, que la maison n'est plus occupée par M. José Leite, auquel nous étions recommandés, mais par son frère, actuellement souffrant ; il ajoute que l'on ne peut nous loger ici, mais que M. José Leite demeure à un quart de legua de là, dans une direction qu'il nous indique. Le maître, qui finit par se montrer, grand, maigre, sombre, muet, hâve, farouche, est aussi sordide que sa demeure, escorté de deux grands chiens hargneux qui montrent les dents quand je veux fraterniser avec eux. Cela ne prouve pas, du reste, qu'il ne soit pas un excellent homme, et, en tout cas, nous devons encore le remercier de ne pas nous avoir mis à la porte. Nous finissons par nous y mettre nous-mêmes, car la pluie et le tonnerre ont diminué à la longue, mais ne paraissent pas disposés à cesser de sitôt. Nous nous aventurons donc à tout hasard, sans trop de confiance dans l'accueil qui nous attend chez le frère de notre hôte peu hospitalier, et avec l'arrière-pensée de chercher à gagner Sacco, s'il le faut.

Au sortir de la fazenda, nous trouvons le ruisseau que nous

avons passé aisément à gué en arrivant, tellement gonflé par les pluies, que nos animaux sans méfiance y disparaissent, un moment, presque tout entiers, et sont obligés de se mettre à la nage. Cela ne contribue pas à nous sécher, mais inonde nos bottes. Pour nous consoler, nous avons la satisfaction de retrouver nos bêtes de charge, qui arrivaient l'oreille basse, et qui la baissent plus encore en apprenant qu'il faut aller plus loin. Rendons pourtant cette justice à nos camarades qu'ils ne témoignent aucune mauvaise humeur, au contraire, et ne font pas la moindre observation. V. B. et V. V., surtout celui-ci, se plaignent beaucoup du froid, Joaquim grelotte, et je dois avouer que moi-même je sens le frais aux endroits où mes vêtements me collent à la peau. Après un quart d'heure de marche, nous apercevons le toit d'une maison, de l'autre côté du ruisseau; un pont rustique se présente; V. B. le franchit sans accident, ayant mis pied à terre pour ouvrir la barrière qui l'interceptait; mais mon cheval, moins heureux, passe la jambe à travers et s'abat... Il se relève aussitôt sans rien de cassé. Il faut convenir que ces pauvres animaux, si mauvais, si peu brillants qu'ils soient, sont autrement durs et résistants, autrement adroits que les nôtres : ceux-ci se seraient estropiés cent fois pour moins que cela. Nous parvenons enfin à la maison, objet de tant d'efforts, une pauvre petite maison de boue mal appliquée, telle qu'on n'en voit presque plus aujourd'hui dans nos villages de Hesbaye... Tous nous nous regardons, frappés d'une même pensée : ce ne peut être là ! C'est bien là pourtant, ainsi que nous l'apprend José Leite lui-même, vieillard à l'air assez vénérable, ventru, portant lunettes, — type et costume d'un bon fermier de chez nous, — et, s'il vous plaît ! subdelegado da policia. Croyant bien qu'il ne pourrait nous loger tous, avec la meilleure volonté du monde, nous lui demandons s'il connaît un gîte possible dans les environs. Mais lui, bien qu'il eût paru un peu effarouché d'abord, en nous voyant si nombreux, après avoir lu notre lettre, nous engage fort galamment à *apeiar*, — mettre pied à terre; — c'est la formule consacrée par laquelle on accorde l'hospitalité.

L'intérieur de la maison répond à peu près à l'extérieur. Le sol est à peine battu; les différentes pièces ne sont séparées que par des cloisons incomplètes et communiquent librement à la hauteur du toit — disposition que nous avons rencontrée assez souvent encore. Il y a plus de place qu'on ne l'aurait cru à première vue : quatre chambres au moins. Dans la pièce où l'on nous introduit, il y a deux lits avec leurs matelas, qu'on nous prépare; on en improvise un troisième sur deux bancs rapprochés l'un de l'autre. Dîner excellent : viande fraîche, saucisson, riz, feijoês, choux, farinha. Somme toute, nous sommes cent fois mieux que nous ne nous y attendions... L'eau du reste est excellente, ce qui, pour moi, suffirait à racheter tous les défauts. Je suis sur ce point de l'avis des Brésiliens dont le premier soin, quand on parle d'une localité, est toujours de dire ou de demander s'il y a de l'agoa boa; si oui, tout est dit : on n'a pas besoin d'en savoir davantage. La lampe qui nous éclaire est tout ce qu'il y a de plus primitif; une vraie lampe antique, telle qu'on les représente dans les sépulcres, où se consume une mèche trempée dans de la graisse brute, et qui répand une clarté aussi douteuse que fumeuse.

Samedi, 16.

Départ à 7 1/2 heures pour Carrancas — six leguas. Notre hôte n'a rien voulu prendre pour nous avoir hébergé; il se borne à accepter, selon la coutume, le prix de la nourriture des animaux, soit 4 milreis pour nos huit bêtes. A 8 1/2 heures, nous arrivons à Ponte de Sacco, sur le Rio Grande : quatre ou cinq maisons, un pont en bois de 75 mètres construit par Copsey; la rivière déjà belle, assez tranquille, ne me paraît pourtant pas encore beaucoup plus grande que le Rio das Mortes ou le Rio das Helvas; elle est bordée de forêts... Il fait chaud. Par deux fois, je suis obligé de réveiller V. V., qui dort sur sa mule et menace encore de s'égarer. Dans la gorge qui longe le pied de la serra de Carrancas, un petit ruisseau coule au milieu d'un rideau de bois; il y a là quelques habitations éparses; nous nous arrêtons un instant dans

une case de mulâtres pour boire un verre d'eau passable. A partir de là, la montée devient horriblement raide, presque impraticable parfois à cause des pierres qui l'encombrent, des quartiers de roc aigus, tranchants qui la hérissent : c'est une véritable escalade; deux fois je suis obligé de mettre pied à terre pour permettre à mon coursier intrépide de continuer l'ascension; ma selle allait du reste passer par dessus la croupe...

A 4 heures, nous arrivons en vue de Carrancas; mais nous tournons pendant assez longtemps autour du pot, le chemin étant coupé par un fossé large, profond, à pic qui barre le campo partout devant nous... Nous finissons par passer en démolissant la clôture, sur un semblant de pont, et nous parvenons à notre destination vers 5 heures. Carrancas est une localité importante pour le pays : trente à quarante maisons, une grande place carrée avec une église au fond, en face de notre auberge-venda, qui est fort dépourvue, mais ne présente aucune autre particularité. Il est convenu que nous partirons demain de bon matin. J'avais craint d'abord que cela ne contrariât nos camarades dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux; mais, comme nous les consultations à cet égard, ils ont éclaté de rire... Décidément je crois que si, dans ce pays, on va encore à la messe, c'est uniquement par habitude, et pour avoir une occasion de se rencontrer, de voir, d'écouter, de se montrer. Hélas! n'en est-il pas un peu ainsi chez nous aussi?

Dimanche, 17.

Après une nuit médiocre, avec peu de sommeil, — l'insomnie calme devient chez moi presque habituelle dans ce voyage, sans doute par absence complète de fatigue, — nous partons à 7 heures. Il n'y a d'abord pas un nuage à l'horizon, mais bientôt le ciel se rembrunit, et la journée se passe moins chaude en somme que nous ne l'avions redouté. Au sortir de Carrancas, on traverse des campos semés d'un nombre relativement considérable d'arbres rabougris, ce qui les fait ressembler à d'immenses vergers mal entretenus.

C'est dans cette région, sur les sommets, le plus souvent éloignés des cours d'eau, que j'ai vu le plus de gomphus, ordinairement le long des chemins creux... Bientôt on sort du campo proprement dit, le pays devient plus boisé, en même temps plus accidenté. A l'horizon commencent à se dessiner les pics de la Mantiqueira, beaucoup plus abrupte et plus élevée par ici que du côté de Barbacena. Aux approches de Trahituba, on retrouve de vrais bois, très beaux.

Ce coin est assez peuplé. De Carrancas à Trahituba, nous passons successivement quatre fazendas assez belles et un rancho; on revoit du café. Les chemins ne sont pas fameux et nous n'allons pas vite. On nous avait dit qu'il y avait quatre leguas jusqu'à Trahituba. Nous mettons près de sept heures à y arriver, en nous hâtant. On dirait que nous nous éloignons à mesure que nous nous rapprochons. Rencontré plusieurs cavaliers, entre autres toute une famille de fazendeiros, qui se rendait à la messe sans doute. Les femmes, pour monter à cheval, portent un costume fort simple : longue jupe de cotonnade claire avec taille pareille; chapeau de paille à larges bords, plat.

... Nous étions dans un des plus mauvais chemins de la journée, un de ces chemins raboteux, rocailleux, sillonnés d'ornières de deux pieds de profondeur, comme il y en a tant ici; je montais, au lieu de mon cheval éreinté, la mule de So Joaquim; un petit épervier, que V. B. convoitait, vient à passer au dessus de ma tête... Je lâche les rênes, fourre mon filet je ne sais où, et, saisissant mon fusil, j'ajuste l'animal, et je tire... Je ne vis plus rien. Plus prompte que l'éclair, ma mule, peu habituée sans doute aux coups de feu, file comme un trait, détalant au grandissime galop sur cette pente rapide et ruant d'une manière épouvantable. Ce qu'elle fit et ce que je fis pour la maintenir et pour me maintenir moi-même, je ne saurais le dire, je ne sais même pas si je pus reprendre la bride, mais presque aussitôt je me sentis désarçonné par une ruade plus forte encore que les autres et je me trouva précipité sur le sol. Comment ma bête ne me passa pas sur le corps, c'est ce que je ne pus comprendre, mais toujours est-il que

je ne me fis aucun mal et que je me relevai incontinent, riant le premier aux éclats de ma mésaventure. Mon premier soin fut de regarder mon fusil et mon filet intacts par miracle. Mes compagnons, rassurés sur mon compte, couraient déjà après ma mule qui s'en allait au diable. Avec l'aide de Porfirio, qui survint à ce moment, ils finirent par la rattraper. Comme je m'émerveillais de la facilité avec laquelle j'avais été jeté bas, un peu humilié, je l'avoue, dans mon for intérieur, ils m'apprirent que ma bête avait fait panache avec moi. J'appris aussi que j'avais tué l'épervier raide et en effet nous le retrouvâmes sans trop de peine.

A Trahituba nous nous arrêtons pendant une heure environ à la venda, petite mais bien fournie, pour attendre nos bêtes. Le hameau consiste en cette seule venda et en une grande et très belle fazenda. A la venda se trouvent plusieurs bons types de nègres, avec lesquels nous nous amusons à plaisanter. L'un d'eux, natif du Congo, et que j'avais reconnu au premier coup d'œil pour Africain, m'offre, au moment où nous remontions à cheval, de s'enfuir avec nous, me demandant si nous n'avions pas besoin d'un camarade de plus. Il n'a pourtant pas l'air malheureux. Naturellement, je ne puis rien faire de plus pour lui que de lui passer tout le cuivre que j'avais dans ma poche. C'est peut-être l'occasion de dire quelques mots de l'esclavage. Je n'en ai vu que bien peu de chose, mais il n'est guère douteux pour moi que, matériellement parlant, les nègres ne soient mieux partagés sous ce régime qu'ils ne le seraient sous celui de la liberté, mieux que beaucoup de nos ouvriers. La loi, du reste, ne les laisse plus entièrement à la discrétion du maître, et celui-ci a tout intérêt à les ménager. Aussi les cruautés véritables sont-elles, je crois, bien rares aujourd'hui, et à peu près inconnues à Rio et dans les autres grandes villes. Beaucoup d'esclaves sont gais et paraissent contents de leur sort, surtout parmi ceux qui sont employés aux travaux domestiques, et qu'on traite ordinairement avec plus de douceur. A coup sûr, leur destinée est moins dure que celle de beaucoup de leurs congénères, restés en Afrique et soumis à la brutale cruauté des tyranneaux sanguinaires qui les dominant.

Ce n'est pas à dire cependant que les châtimens corporels aient complètement disparu, il s'en faut, car on est généralement d'accord pour reconnaître que les nègres respectent ceux-là seuls qui les battent quelquefois ou tout au moins les rudoient, et qu'ils prennent la bonté pour de la faiblesse, et s'en moquent. Je n'affirme pas que cela soit vrai, mais je dois avouer pourtant que cela nous a été répété bien des fois, non seulement par des Européens — ceux qui sont établis ici ont tous, sans exception, un indicible mépris pour les nègres — mais aussi par des Brésiliens, dont le témoignage, sur ce chapitre, est, pour moi, beaucoup moins suspect. Les plus à plaindre, je pense, sont les nègres de louage, si nombreux à Rio; mais néanmoins, dans toutes les positions, il est des esclaves à qui pèse lourdement le sentiment de la servitude, qui ont conscience de leur dégradation, et qui aspirent à en sortir: plus d'une fois j'en ai aperçu de sombres, silencieux, au regard farouche; ceux-là sont rares cependant. Ces aspirations à l'affranchissement ont pris une force nouvelle, depuis la promulgation de la loi d'abolition du 28 septembre 1871. On sait qu'aux termes de cette loi, tous les enfants naissent libres désormais; de grandes facilités sont en outre accordées pour les affranchissemens, des fonds créés pour y contribuer, de sorte que l'on compte sur la disparition complète de l'esclavage avant une trentaine d'années. Mais, ici, tout le monde est convaincu que, bien avant cela, on prendra le parti d'en décréter la suppression radicale. L'empereur, les chambres, l'opinion publique le désirent, et si l'on s'est provisoirement arrêté à un moyen terme, c'est uniquement par considération pour les droits acquis, pour ménager la transition.

Je dois rendre cette justice aux Brésiliens que tous ceux que j'ai entendus, sans se dissimuler les difficultés, les dangers même, de cette question, étaient aussi anti-esclavagistes que possible. Par contraste, tous les Européens dont je connais l'opinion proclament bien haut que l'on a fait une sottise et que les nègres ne sont bons que pour le joug. Les uns et les autres tombent d'accord qu'ils ne travailleront

plus le jour où ils cesseront d'y être contraints, et que le seul moyen de prévenir la ruine économique du pays, est d'y attirer, pour les remplacer, des ouvriers blancs. Quant à moi, je me suis confirmé ici dans mon idée de l'infériorité intellectuelle et morale de la race noire, et je me demande si elle saura faire bon usage de sa liberté; mais je n'en trouve pas moins que les Brésiliens auront raison de la lui donner, et qu'ils ont même le devoir de le faire, car il s'agit ici d'un de ces droits absolus, primordiaux, indiscutables, pour lesquels il ne peut y avoir de questions d'opportunité, et dont la violation ne saurait être justifiée ni excusée que par un cas de légitime défense ou de force majeure. Il n'y a pas une justice pour les blancs et une autre pour les noirs. Où irions-nous si l'infériorité intellectuelle devenait une cause suffisante d'asservissement, si les abus possibles de la liberté étaient considérés comme une raison plausible pour la supprimer? Droit à la dictature du plus capable, à l'absolutisme universel. Il faut savoir se raidir contre la tentation que l'on éprouve chaque jour, en présence de la triste réalité, de transiger sur les principes, d'écorner le droit pour l'accommoder aux circonstances, sous le spécieux prétexte d'obtenir un plus grand bien ou d'éviter un plus grand mal. Transiger, en pareille matière, c'est trahir. Mutiler le droit, c'est le nier, c'est proclamer le triomphe de la force! Et quel mal plus grand que celui-là? Qu'il soit trop souvent impossible de réaliser le droit dans son intégrité, cela est vrai. Que l'on se contente alors de ce qui est possible, rien de mieux; mais à condition qu'on le fasse en confessant sa foi, en protestant qu'on ne fléchit que devant la nécessité, et en réservant absolument l'avenir.

Ici d'ailleurs il n'existe d'impossibilité d'aucune sorte : en balance avec le droit, il n'y a que des intérêts incertains, honteux d'eux-mêmes, et qui n'oseraient seulement pas résister. Comment donc serait-il permis d'hésiter? Qu'un grand nombre de nègres, plutôt que de se plier au travail régulier, retournent à la vie semi-sauvage dans les bois, c'est possible. Mais qui aurait le droit de le leur interdire? Tant qu'ils ne

s'attaquent ni aux personnes ni aux propriétés légitimes, on ne peut rien leur reprocher. Et je ne pense pas qu'ils le fissent. Là n'est pas le danger, à mon avis. S'il y en avait un, il résiderait plutôt dans le droit de suffrage que leurs descendants seraient appelés à exercer, alors que la plupart d'entre eux seraient certainement dépourvus du discernement nécessaire pour cela. Ajoutons encore aux considérations qui militent en faveur de l'abolition immédiate de l'esclavage, la démoralisation — malheureusement invétérée maintenant — qu'il engendre, de l'aveu de tous, à une foule de points de vue, chez les maîtres au moins autant que chez leurs sujets. Toutes ces vérités sont triviales; mais on éprouve le besoin de se les rappeler, quand on est au milieu de ces hommes aux instincts purement animaux, et qu'on songe à la domination que nous nous arrogeons sans scrupule sur tous les autres êtres vivants, nos frères en animalité, sous prétexte de supériorité...

De Trahituba à Anguahy, où nous devons loger, il y a 2 1/2 leguas, nous dit-on. La personne pour laquelle on nous avait donné une lettre de recommandation est décidément inconnue dans le pays; mais il y a une habitation où l'on donne *pousada*. Le pays, désert, reprend ici son pur caractère de campo; les bois restent cependant plus communs et plus étendus. Le chemin est bon, mais fort embrouillé. V. B. et moi, nous nous engageons pendant un bon quart de lieue sur une fausse piste. Nous arrivons à Anguahy à 5 1/4 heures. C'est une simple maison habitée par un *vaqueiro* (vacher) de la fazenda de Trahituba, et située sur une rivière assez importante, munie d'un pont, qui lui a donné son nom. Il y a un rancho où campent actuellement plusieurs tropeiros. Un seul lit: on nous en improvise deux autres. Bon dîner. Maison pleine de nègres, de négrillons et négresses qui nous contemplent toute la soirée en roulant des yeux effarés, car on ne fait que passer et repasser dans nos chambres, toutes deux commandées par la porte d'entrée...

Lundi, 18.

Départ à 6 1/2 heures par un temps magnifique. Étape de 7 leguas. Arrivés vers dix heures à Encruziada, village neuf, propre, assez important, et, vers 3 heures de l'après-midi, au petit bourg de Baependy, nous nous décidons à pousser jusqu'à Caxambu, après avoir fait donner à nos bêtes une ration supplémentaire, et laissé passer la chaleur, très forte aujourd'hui...

Nous y parvenons vers 6 1/2 heures. Caxambu est un joli petit village d'eaux minérales situé dans un fond, sur le bord d'une rivière, environné de montagnes généralement boisées; la plupart des maisons sont neuves et propres, construites évidemment en vue des étrangers; c'est bien mieux que Baependy. L'hôtel qui nous était recommandé étant rempli, nous descendons au grand hôtel Uniaô Americana, où, sans doute un peu par comparaison, nous nous trouvons fort bien. Il y a là un certain nombre de baigneurs, tous Brésiliens ou Portugais, semble-t-il, qui viennent prendre le thé ou le café vers 7 heures, et qui causent et rient bruyamment et familièrement tous ensemble...

... L'hôtelier nous apprend que ses hôtes désireraient vivement voir nos collections. Il paraît qu'ici on nous prend pour ce que nous sommes; partout depuis que nous avons quitté Barbacena, on nous prenait pour des ingénieurs chargés d'étudier un projet de chemin de fer; auparavant on ne s'étonnait guère, parce que cette route là, étant celle des mines, est relativement très fréquentée par toute espèce de gens, même par un certain nombre d'étrangers. Malheureusement, nous ne pouvons déférer au désir exprimé; nos procédés d'emballage ne le permettent pas; je ne puis que montrer ma médiocre prise de la journée, laquelle n'est pas encore empillotée.

Mercredi, 20.

... Nous nous remettons en marche à 8 1/2 heures, avec la perspective d'une journée de 8 leguas par monts et par vaux, laissant bien loin derrière nous nos bagages; à peine sortis,

nous nous trouvons mêlés à toute une caravane de messieurs, dames, demoiselles, domestiques nègres mâles et femelles empêtrés de malles et de cartons... Nous luttons avec des alternatives de succès et de revers pour la dépasser...

La route, une vraie route, plus ou moins belle, mais enfin une route et non plus de simples sentiers, est bonne sur tout le parcours, et le pays fort uniforme : plus de campos, mais partout des forêts percées çà et là de quelques cultures ; partout des montagnes, puis encore des montagnes ; nous sommes déjà dans les contre-forts de la Mantiqueira...

Il se fait un grand commerce par cette route : nous rencontrons, je crois, dans cette seule journée autant de tropas que dans tout le reste de ce voyage. Beaucoup de tropeiros présentent le type indien plus ou moins altéré, parfois pur ; souvent ce n'est pas le type si connu, au large visage plat, ni rien qui y ressemble, mais au contraire un type au profil aigu, au nez aquilin... Saô José de Picu est un gros village, moins important pourtant que Pouso-alto. La population du municípe s'élèverait à 10,000 habitants et celle du noyau principal dépasserait 3,000 habitants. Cela me paraît exagéré. Nous y arrivons vers 5 1/2 heures et descendons à l'hôtel da Victoria. Le propriétaire est un gros jeune homme de 23 ans, presque aussi haut que V. V., mais étoffé en proportion, mêlé, je crois, de sang noir, comme la plupart des *blancs* de l'intérieur, au moins au dessous d'un certain niveau. Comme V. B., au moment de descendre de cheval, lui tendait son fusil, il est saisi d'une terreur panique et se sauve en criant, croyant qu'on veut tirer sur lui. Le fait que V. V. le dépasse, le confond et cause dans tout le voisinage une grande émotion. Une foule de gens arrivent à la file pour contempler le phénomène ; heureusement celui-ci est depuis longtemps habitué à produire cet effet. A chaque nouvel arrivant, So Antonio, sans nul respect humain, raconte, en riant aux éclats, avec force gestes et force commentaires, la belle peur qu'il a eue.

Ce brave des braves est le chef de la milice de la localité ; il est même très fier d'avoir, dans une expédition qu'il com-

mandait, tué un homme de sa main, mais de loin et par surprise bien entendu. C'était un voleur de grand chemin, un Italien. Sa présence dans les environs ayant été reconnue, So Antonio se mit en marche avec quelques gardes nationaux rassemblés à la hâte, et le découvrit dans son campement : on l'entoura sans se montrer, on épaula les fusils sans mot dire, puis on tira; cet homme resta mort... C'est ainsi, dit-on, que cela se pratique souvent dans ce pays...

Jeudi, 21.

... Nous partons, vers une heure, pour aller loger chez Joaô Manoël, de l'autre côté de la Serra — 5 leguas. Je monte la mule de Porfirio, qui ne vaut guère mieux que l'autre... Le pays conserve la même nature; mais il est moins boisé. Probablement on aura brûlé les forêts pour faire du charbon, comme cela s'est pratiqué en grand du côté de Pétropolis. Plus loin la montée devient plus raide, les bois reparaissent et les habitations sont très rares; la fréquentation redevient presque nulle : nous ne rencontrons en tout qu'un cavalier et un piéton. Les chemins sont du reste extrêmement mauvais, en certains endroits la boue est presque aussi forte que sur la route de Barbacena; dans d'autres ce n'est qu'un entassement de gros cailloux ou de quartiers de roches; c'est très dur pour les bêtes.

Les Araucarias, que nous avons vus en petite quantité avant d'arriver à Barbacena, et que nous avons retrouvés plus nombreux depuis Caxambu, sont ici très communs, sans être pourtant agglomérés en grandes masses. La plupart sont jeunes. Par-ci par-là, quelques vieux troncs, élevant bien au dessus des fourrés environnants leur tête orgueilleuse et désolée, attestent seuls l'existence passée des magnifiques forêts qui, naguère, ont dû couronner ces cimes. Leur port n'a rien de gracieux. Charmants dans leur jeunesse, tels qu'on les connaît dans nos jardins, ils perdent leur beauté dans l'âge mûr, et, en vieillissant, ils deviennent positivement laids, ne présentant plus qu'un tronc décharné, semblable à

un colossal manche à balai, auquel se rattachent en désordre quelques branches également dépouillées, mortes ou mutilées. Quelquefois pourtant ils conservent plus de symétrie, offrant à leur sommet extrême une couronne régulière de rameaux qui leur donne assez bien l'aspect d'un immense champignon, et aussi quelque chose de l'allure des palmiers. Rarement une seconde couronne, plus rarement encore une troisième, se remarque au dessous de la première, ordinairement beaucoup plus bas, par exemple au milieu du tronc. Vers le haut de la Serra, il subsiste encore quelques restes des anciennes forêts; mais je n'en ai pas vu de grande étendue. A certains endroits, ces faibles débris n'ont échappé que partiellement à la flamme et ne présentent plus à l'œil que des squelettes d'arbres à demi-carbonisés. Sur quelques uns de ces araucarias, on voit en abondance, suspendus aux branches principales, des nids de tisserands.

Vers 5 heures, nous arrivons au point culminant de la route, à Barreira do Picu, col qui forme à la fois le point de séparation des bassins du Parahyba et de la Plata, et des provinces de Rio Janeiro et de Minas-Geraes. Un mur en pierre, percé d'un grand portail, barre la route pour marquer la division administrative; le cours des eaux témoigne suffisamment de la division physique. La température, tant par suite du temps couvert que de l'altitude, est devenue très fraîche, excellente à mon gré. Nous sommes dans les nuages et nous en voyons encore au dessous de nous. Après un repos d'une demi-heure dans une petite venda, où nous laissons passer une averse, nous franchissons le portail moyennant un droit de 200 reis environ par bête (1/2 pataca) et nous nous retrouvons dans la province de Rio. Nous ne voyons absolument plus rien de celle de Minas. En revanche, nous embrassons du regard, à nos pieds, à gauche celle de Rio, à droite celle de Saô Paulo, sur une immense étendue, hérissées de montagnes de toute hauteur, sur le flanc desquelles se détachent çà et là des points blancs, qui sont des nuages; au loin une chaîne plus haute que les autres, sans doute celle de la côte où le Parahyba prend sa source, limite, au devant

de nous, le panorama... Malheureusement le soleil est déjà couché pour la moitié de cette région, sur laquelle la Mantiqueira projette son ombre énorme, et cela nous empêche de bien distinguer les détails et de bien juger les distances. Néanmoins on peut deviner, par ce que nous avons entrevu, que, par un jour clair, l'espace visible doit être prodigieux et le tableau au dessus de toute imagination.

Sur notre gauche, tout près de nous, mais complètement caché par les nuages, se dresse le pic le plus élevé du Brésil¹, celui de l'Itatiaia (2,750 m. environ), qui n'a encore été escaladé qu'une fois, par Glaziou... Nous espérons pouvoir arriver chez Joaô Manoël avant la nuit, car on nous avait dit que la route était beaucoup meilleure sur ce versant, la province de Rio payant pour son entretien. On y voit bien en effet la main de l'homme, car on y trouve un pavé à la façon du pays, de larges pierres plates; mais cela est beaucoup plus mauvais que la terre nue, à notre gré du moins, et nos bêtes sont du même avis, d'autant plus que la descente est excessivement rapide; et cela n'empêche pas la boue dans les fonds, où le pavé manque, sans doute parce que là il serait bon à quelque chose. Nous sommes donc obligés d'aller très lentement et la nuit ne tarde pas à nous surprendre. Nous n'arrivons chez Joaô Manoël qu'à 8 heures, après avoir marché pendant trois quarts d'heure dans une obscurité profonde, laissant à nos bêtes le soin de reconnaître le chemin, heureusement moins mauvais, sans doute, qu'auparavant. Nous avons eu pourtant un mauvais pas à franchir, à la traversée d'un pont noyé dans la boue où nos bêtes pouvaient à peine avancer et se rejetaient vers le bord... Nous avons dû demander notre chemin je ne sais combien de fois. Nous commençons à craindre que Joaô Manoël ne fût un mythe et qu'on ne voulût nous recevoir nulle part, quand enfin nous y parvînmes, et l'on ne fit nulle difficulté de nous héberger. La dernière partie de notre route

¹ Depuis, on prétend avoir mesuré des sommets notablement plus élevés dans les monts Pyrénées, qui se dressent vers le sud de la province de Goyaz, entre les bassins du Torcantins et du Parana.

paraissait de nouveau assez peuplée et assez fréquentée. Le pays reste boisé jusqu'ici...

Vendredi, 22.

Après une chasse aux grenouilles, aussi heureuse que courte, nous déjeunons et, vers 10 heures, nous partons pour la petite ville de Rezende, terme de notre excursion. Il est temps que cela finisse, car une des mules de charge est fort mal arrangée à son tour... Nous nous retrouvons dans le pays du café. Nous en rencontrons continuellement des plantations à partir de Joaô Manoël, ce qui donne à cette région, complètement déboisée, un aspect analogue à celui des bords du Rio Preto, sauf que les montagnes sont plus hautes. En revanche, plus aucun araucaria, si ce n'est un vieux tronc mort, à une legua de là, à l'hôtel *dos tres pinheiros* qui a, ma foi ! bien bonne mine. Plus loin, au Major Corrêa, nous atteignons les travaux du chemin de fer que nous suivons tout le temps, en serpentant, jusqu'à Rezende. A Campo Bello, gros bourg situé à 3 leguas grandes de Joaô Manoël, nous retrouvons le Parahyba, assez large, bien pourvu d'eau, et coulant assez tranquillement. La vallée est extrêmement étendue, une vraie plaine. De Campo Bello à Rezende il y a 2 leguas. Un peu avant d'arriver à cette ville, on trouve, contre le chemin de fer, longeant une tranchée de 20 à 30 mètres de profondeur, un borbier qui vaut bien celui de Chapeo d'Uvas, avec cette différence qu'une chute, ici, pourrait vous faire rouler dans l'abîme. Ma mule ne tarde pas à s'y abattre. Je me hâte de me débarrasser des étriers et je continue à pied, imité bientôt par les autres. Trois fois ma mule s'abat ; elle finit par tomber sur le flanc et reste immobile ; je croyais qu'elle ne se relèverait plus — ce qui n'est pas très rare en de tels chemins — et moi-même j'avais toute la peine du monde à avancer, ayant de la boue jusqu'aux genoux. Je parviens pourtant à m'en tirer, grâce à un pieu auquel je puis m'accrocher, et ma bête, une fois livrée à elle-même, réussit aussi à passer, ainsi que les autres. Vers 6 heures,

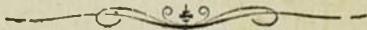
nous atteignons Rezende et descendons à un grand hôtel-
venda, fort médiocre quoique le meilleur, situé tout près de
la future station, et un peu en dehors de la vraie ville qui
se masse de l'autre côté du Parahyba, et que nous n'avons
pas visitée.

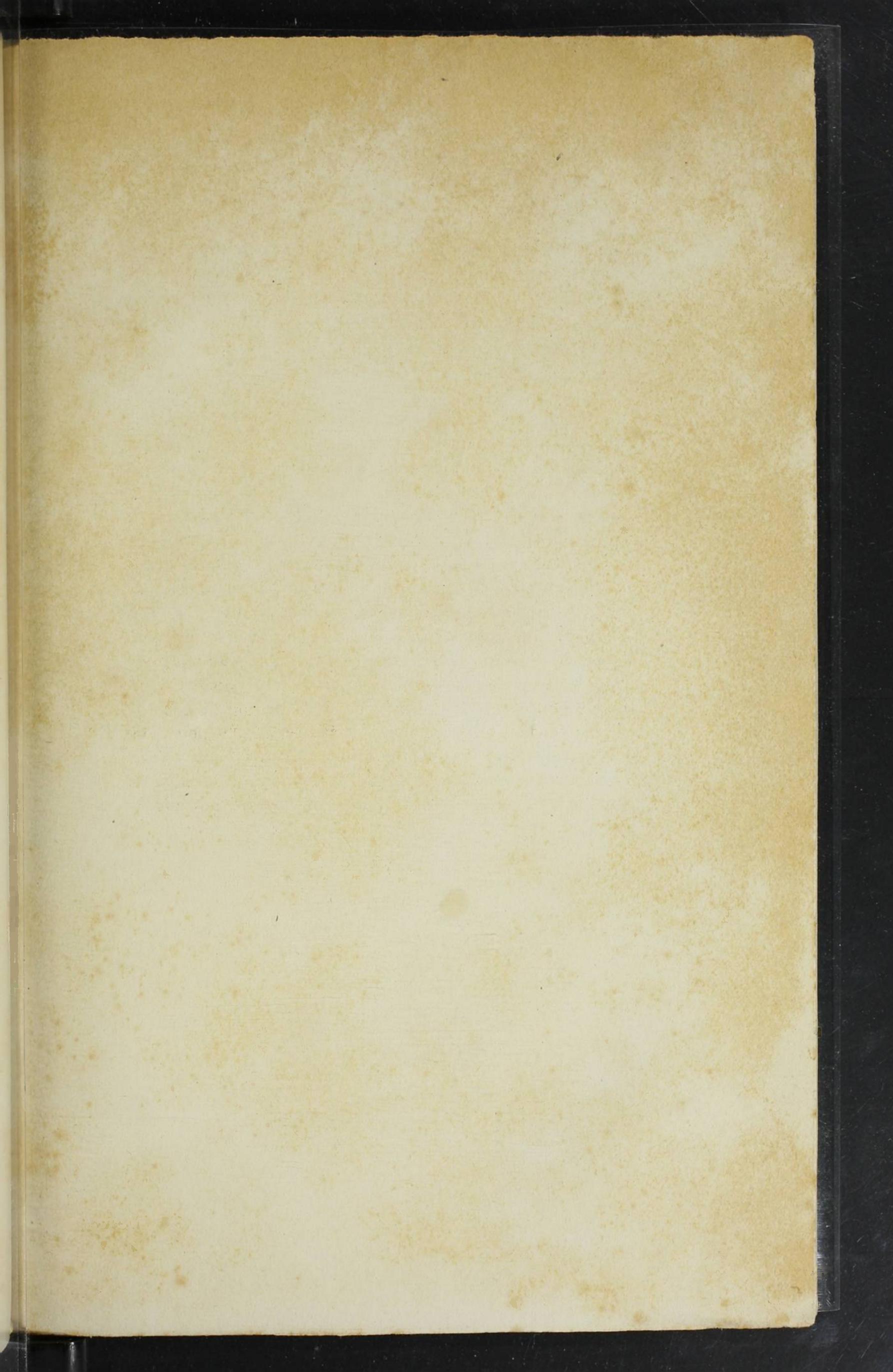
Samedi, 23.

Ayant réglé avec nos camarades dont nous nous séparons
fort satisfaits les uns des autres, nous repartons pour Rio
par le train de onze heures, le seul de la ligne. La station
n'étant pas encore achevée, on s'embarque à 1/4 de lieue
de la ville. Le passage est gratuit jusqu'à Passavinte, la
première station. Il y a beaucoup de monde. La vallée du
Parahyba va se rétrécissant jusqu'à Barra de Pirahy. Le fleuve
est à pleins bords. Aussi coule-t-il moins tumultueusement
et ne voit-on presque pas de rochers dans son lit...

A 6 heures nous arrivons à Rio. Je dois avouer que, pour
ma part, j'éprouve, à y rentrer, une véritable joie, beaucoup
plus grande que je ne l'aurais jamais cru possible. C'est
comme si je revenais chez moi. Non pas que je me sois
déplu pendant notre excursion; mais, depuis que nous nous
retrouvions dans une région si fortement peuplée, devant
renoncer aux charmes du désert, j'avais senti se réveiller en
moi le besoin de me retremper dans un centre complètement
civilisé.
.

WALTHÈRE DE SELYS-LONGCHAMPS.





30703

